



Théâtre de Nohant

George Sand

[George Sand](#)

[Théâtre de Nohant](#)

[Michel Lévy Frères](#), 1865 (p. --208).

[suite et fin](#) ►

ŒUVRES

DE

GEORGE SAND

ŒUVRES

DE

GEORGE SAND

NOUVELLE ÉDITION

Format grand in-18

André.....	1 vol.
Antonia.....	1 —
La Confession d'une jeune fille.....	2 —
Constance Verrier.....	1 —
La dernière Aldini.....	1 —
Elle et Lui.....	1 —
La Famille de Germandre.....	1 —
François le Champi.....	1 —
Indiana.....	1 —

Jean de la Roche.....	1	—
Laira.....	1	—
Lettres d'un Voyageur.....	1	—
Mademoiselle la Quintinie.....	1	—
Les Maîtres mosaïstes.....	1	—
Les Maîtres sonneurs.....	1	—
La Mare au Diable.....	1	—
Le Marquis de Villemer.....	1	—
Mauprat.....	1	—
Mont-Revêche.....	1	—
Nouvelles.....	1	—
La Petite Fadette.....	1	—
Tamaris.....	1	—
Théâtre de Nouant.....	1	—
Valentine.....	1	—
Valvédre.....	1	—
La Ville noire.....	1	—

Clichy. — Imp. de Maurice L'OIGNON et C^{ie}, rue du Bac-d'Asnières, 12.

THÉÂTRE

DE

N O H A N T

PAR

GEORGE SAND

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
À LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1865

Tous droits réservés

LE DRAC

RÊVERIE FANTASTIQUE EN TROIS ACTES

À M. ALEXANDRE DUMAS FILS

PRÉFACE

L'élément fantastique est encore une des faces de l'esprit populaire, et il n'est pas besoin de remonter avec Charles Nodier au moyen âge pour saisir par ses beaux cheveux flottants le lutin de la prairie, de la montagne ou de la chaumière. On le rencontre encore à chaque pas chez toutes les nations de l'Europe, dans toutes les provinces de France et sur tous nos rivages de l'Océan et de la Méditerranée. Il se plaît surtout dans des sites étranges et terribles, chez des populations qui ne semblent pouvoir réagir que par l'imagination contre la rude misère de leur vie matérielle ; *kobold* en Suède, *korigan* en Bretagne, *follet* en Berry, *orco* à Venise, il s'appelle *le drac* en Provence. Il en est à peu près de même d'un autre esprit, plus fâcheux et plus sinistre, qu'en tout pays on appelle *le double*.

Un jour qu'un garde-côte m'avait parlé de ces lutins en esprit fort qu'il était, lui, et que sans s'en douter il m'avait rappelé la légende d'Argaïl, dont *Trilby* est le poème charmant, je voulus voir le lieu hanté par les dracs, et, des hauteurs du cap ***, je descendis dans une des nombreuses petites anses que formait la dentelure des falaises à pic. Le décor était splendide, et le sujet me fit penser à un opéra ou à un mélodrame à grand spectacle ; mais, bientôt gagné par le spectacle autrement grand de la mer agitée, j'oubliai tout ce qui n'était pas elle, et, dans un de ces rêves dont on n'a, Dieu merci, à rendre compte à personne, je me représentai le monde impalpable qui doit peupler l'immensité inconnue. Vous avez bien quelquefois goûté, sous une forme quelconque, ce plaisir de supposer qui arrive presque à être le plaisir de croire.

Aucun sentier ne m'avait amené dans la cachette fermée par la mer, où le sable blanc et chaud, vierge de toute empreinte, m'invitait à divaguer. Il semblait, à voir le rocher autour de moi, qu'il fût impossible de le remonter et à coup sûr aucune barque ne se fût risquée à venir me chercher là.

Figurez-vous une forêt à perte de vue de roches plantées dans la mer. Ces écueils innombrables et présentant les formes les plus inouïes n'étaient pas des fragments écroulés de la montagne, mais des blocs surmontés d'aiguilles formant le sommet d'autres montagnes submergées. L'eau

brillante, d'un bleu presque noir, détachait vigoureusement en gris blafard cette foule, cette armée de spectres livides imprégnés de sel, et l'ardent soleil qui les blanchissait encore jetait sur ces apparitions je ne sais quelle effrayante gaieté. Nul être humain ne pouvait sans grand danger parcourir ce réseau d'écueils inextricables, et nul être terrestre ne pouvait y vivre. Pas un brin d'herbe, pas un lichen, pas même un débris de plante marine sur ces îlots, et pourtant cela était beau et rempli de l'attrait du vertige. L'esprit s'élançait irrésistiblement de roche en roche ; il s'enivrait de la profondeur de ces racines puissantes de la montagne sous-marine ; il s'abandonnait aux curiosités de l'*inaccessible* ; il voulait planer sur tout, plonger dans tout ; il vivait d'une vie terrible et folle.

L'esprit de l'homme a cet instinct de conquête irréalisable ; il peut rêver des délices dans la possession d'un monde qui refuse au corps les conditions de la vie, et ce monde merveilleux des abîmes n'aurait pour hôtes que des muets et des aveugles, les poissons et les coquillages ! Je ne voulais pas, je ne pouvais pas le croire... Mais je vous fais grâce de cette divagation, qui n'a de charme que quand on en perd soi-même le commencement et la fin. Je vous raconte seulement où et comment m'est venue confusément l'idée de faire agir et parler un de ces esprits dont j'enviais la vie mystérieuse et l'ineffable liberté.

Et, en quittant ces menhirs naturels, ce Carnac maritime, je voyais les pêcheurs amarrer leurs barques et réparer leurs agrès d'un air absorbé. Ils n'entendaient pas un mot de français, et ne se parlaient pas non plus entre eux dans leur dialecte. Sombres et rêveurs, ils semblaient écouter les menaces ou les promesses des esprits de la plage ; mais, quand ils remontèrent vers leurs cabanes, pittoresquement semées le long de l'abîme, ils échangèrent avec animation des paroles bruyantes, comme s'ils se félicitaient d'avoir échappé aux embûches des mauvais génies. Leurs voix se perdirent dans l'éloignement, la mer continua son éternel monologue, et je restai à l'écouter, en proie à cette fascination à la fois pénible et délicieuse qu'elle exerce et qu'elle n'explique pas.

Je pensais bien ne jamais avoir à noter ces impressions fugitives, au milieu de tant d'autres plus faciles à définir ; mais le hasard m'en fit retrouver quelque chose, un des jours du mois dernier, en essayant d'écrire une

légende dialoguée pour quatre personnages de notre connaissance. Le drac oublié m'apparut comme dans un rêve, et je ne voulus pas reculer devant le contraste d'un fantastique échevelé et d'une réalité un peu brutale. Ce n'était pas l'histoire qu'on m'avait racontée, mais c'était l'image flottante dont j'avais vu le cadre saisissant. J'entendais passer les voix rauques des bateliers au milieu du chant ininterrompu de la mer harmonieuse. Je revoyais ces hommes rudes et incultes dont l'esprit conserve des poésies étranges, et j'écrivis sans crainte et sans scrupule une rêverie qui ne devait être soumise à aucune critique officielle.

Une mise en scène gracieuse, un joli décor et quatre interprètes intelligents et confiants ont donné un corps à cette fantaisie dépourvue de toute prétention à la couleur locale et à la forme dramatique. Vous êtes venu, et vous avez aimé cette manière de raconter et de figurer un rêve devant une réunion de famille, à peu près comme on le raconterait soi-même au coin du feu. J'ose donc la publier, et je la mets sous la sauvegarde de votre indulgence en vous la dédiant, non pas comme à l'auteur de ces fortes et savantes études dramatiques de la vie humaine qui parlent à la raison et à la logique autant qu'à l'esprit et au cœur, mais comme à un excellent ami dont le sens artiste admet et comprend sans pédantisme toutes les libertés de l'art.

GEORGE SAND.

Nohant, septembre 1861.

LE DRAC

PERSONNAGES

LE DRAC.

BERNARD.

ANDRÉ.

FRANCINE, fille d'André.

La scène se passe dans la maison d'André, qui est pêcheur à la côte. La maison est élevée sur une falaise. Une grande porte ouverte sur des rochers à pic ; au fond, la mer et des rives escarpées. Fenêtre et cheminée à droite ; à gauche, la porte de la chambre de Francine et un escalier intérieur qui mène à la montagne. Il fait encore jour. Il y a une image de la Vierge. Des filets, un miroir, divers engins de pêche et des armes sont suspendus à la muraille.

ACTE PREMIER

Scène I

ANDRÉ, FRANCINE.

André regarde par la fenêtre avec une lunette d'approche. Francine épluche des noisettes qu'elle tire d'un petit panier et place sur une assiette.

FRANCINE.

Penchez-vous donc pas tant que ça à la fenêtre, mon père ! Si vous tombez !

ANDRÉ.

Ah, dame ! si je tombais, j'irais tout droit à cinq cents pieds dans la mer !

FRANCINE.

Oh ! ça fait peur à penser^[1] !

ANDRÉ.

Eh bien, quand je tomberais, qu'est-ce que ça te ferait, à toi ?

FRANCINE.

Oh ! pouvez-vous dire ça ?

ANDRÉ.

Une fille qui s'ennuie à la maison !

FRANCINE.

Ça n'est pas.

ANDRÉ.

Qui pleure toujours !

FRANCINE.

Vous ne me voyez jamais pleurer.

ANDRÉ.

Qui regrette un pas grand'chose !

FRANCINE.

C'est vous qui m'en parlez.

ANDRÉ.

Allons, tais-toi !

FRANCINE.

Je ne dis rien de mal.

ANDRÉ.

Tais-toi, je te dis ! Quand je parle, je ne veux pas qu'on me réponde. Quelle heure qu'il est ?

FRANCINE.

Cinq heures.

ANDRÉ.

Comme le temps est noir ! On dirait que le soleil est couché. (Il reprend sa lunette.) Sais-tu que je ne la vois pas du tout, la barque ?

FRANCINE.

Laissez-moi regarder.

ANDRÉ.

Bah ! les femmes, ça ne voit rien dans les lunettes de marin. Faut savoir regarder là dedans.

FRANCINE.

Eh bien, avec mes yeux, je vois encore mieux qu'avec vos lunettes ; je vois les barques qui sont en mer, et je vous dis que la nôtre ne s'y trouve point.

ANDRÉ.

Alors où est donc Nicolas ? La mer a été mauvaise aujourd'hui. Il y a eu une damnée saute de vent !

FRANCINE.

Il est peut-être là tout près, derrière les récifs.

ANDRÉ.

Pourquoi qu'il va par là ? C'est dangereux. Ah ! ces jeunes apprentis, ça ne doute de rien !

FRANCINE.

Bah ! il ne peut pas se noyer par là... Il n'y a pas d'eau.

ANDRÉ.

Eh bien, et la barque ? C'est ça qui m'inquiète, moi, ma barque ! Voyons, faut allumer un cierge à la bonne Dame !

FRANCINE.

Vous me le faites allumer pour un oui, pour un non, et, après ça, vous me reprochez de brûler trop de cire.

ANDRÉ.

Et la cire coûte cher ! D'ailleurs, la bonne Dame, on lui en demande tant, qu'elle ne peut pas contenter tout le monde ! Vaudrait mieux... Eh ! et ces noisettes ? Voyons.

FRANCINE.

Les voilà ; qu'est-ce que vous voulez donc en faire ?

ANDRÉ.

Mets-les sur la fenêtre. Pourquoi est-ce que tu ris ?

FRANCINE, portant les noisettes sur la fenêtre.

Parce que vous priez tantôt le bon Dieu et tantôt le diable.

ANDRÉ.

Le diable ? Je le renie !

FRANCINE.

Et pourtant vous mettez à la fenêtre des noisettes pour le drac ?

ANDRÉ.

Puisqu'on dit qu'il aime ça !

FRANCINE.

Si le drac est un esprit, un follet, il ne peut pas manger des noisettes !

ANDRÉ.

Il ne les mange pas, il s'amuse avec.

FRANCINE.

Oui, c'est lui ou les rats !

ANDRÉ.

Oh ! toi, tu ne crois à rien !

FRANCINE.

Si fait. Je crois au bon Dieu et aux bons saints ; mais les lutins, les dracs...

ANDRÉ.

Les lutins, les lutins, il y en a de bons, il y en a de mauvais. Les dracs ne sont pas méchants quand on ne les fâche pas.

FRANCINE.

Oui, vous croyez que, pour des noisettes, ils font tout ce qu'on veut, qu'ils apaisent le vent, qu'ils poussent le poisson dans vos filets, et qu'ils vous font trouver de bonnes épaves sur la grève ?

ANDRÉ.

Ça, j'en suis sûr ! C'est le drac de notre endroit qui m'a fait trouver toutes les planches de navire avec quoi que j'ai bâti notre maison et fait le mobilier, et même des chapeaux neufs, des souliers encore bons et cinquante sortes de choses !

FRANCINE.

Vous l'avez donc vu, le drac ?

ANDRÉ.

Si je l'ai vu ? Plus de vingt fois ! Il avait une queue de poisson et des ailes de goëland. Voilà que tu ris encore, grande niaise !

FRANCINE.

Non ; mais, moi, je me figurais le drac plus gentil que ça !... Dites donc, mon père, c'est-il vrai que, quand ils ne volent plus sur la mer, ils ne sont pas plus malins que nous, et que, quand ils vous taquent trop, on peut les mettre en cage ?

ANDRÉ.

Ça se dit. On dit même que le père Bosc en a pris un qui rôdait dans son garde-manger, et qu'il lui a coupé la queue pour le reconnaître. Mais c'est ça des imprudences !... C'est depuis ce jour-là que le père Bosc n'a jamais pu digérer le poisson de mer ! C'est égal, tout ce que nous disons là ne fait pas revenir mon apprenti et ma barque ; je vas descendre au rivage.

FRANCINE.

Non, tenez, les voilà ! J'entends la voix de Nicolas.

ANDRÉ, qui est retourné à la fenêtre.

Eh bien, quand je te disais ! Tiens, regarde : plus de noisettes ! Le drac est venu, le drac est content ! C'est lui qui ramène Nicolas tout de suite.

FRANCINE.

Ou bien c'est le vent qui a emporté les noisettes et poussé la barque.

ANDRÉ, sortant.

Oh ! toi, grande sotte, tu ne veux rien croire, rien comprendre ! (Sortant.)
C'est vrai, ça, elle est plus sotte !...

Scène II

FRANCINE, seule.

C'est drôle, ces histoires de drac ! Ça n'est pas vrai, et j'en suis fâchée ! Je voudrais y croire ! ce serait si gentil d'avoir comme ça un petit ami, pas plus gros qu'un oiseau, qui ferait tout ce qu'on souhaite... qui s'en irait au loin, aussi vite qu'une hirondelle, vous chercher des nouvelles de ceux qu'on aime !... J'y pense tout de même, au drac ; mais c'est égal, je n'y crois pas. Il y en a qui disent — mon père croit ça aussi — que, quand on brûle une herbe, ça les fait venir. Quelle herbe ? Je ne la connais pas, moi ! Ils appellent ça l'*herbe aux dracs*... C'est peut-être bien celle-là que mon père a rapportée hier du cap Mouret, et qu'il a attachée là, dans la cheminée. Il n'a voulu me rien dire... Ça serait-il drôle, si ça le faisait entrer tout d'un coup par la fenêtre, ou bien descendre par le tuyau de la cheminée !... Ah ! je sais bien ce que je lui commanderais ! (Elle a pris machinalement quelques brins d'herbe sèche.) Quand on a du chagrin, on s'imagine toute sorte de folies ! (Elle les brûle.)

Scène III

LE DRAC, FRANCINE.

LE DRAC.

Bonjour, Francine.

FRANCINE, effrayée.

Ah ! mon Dieu ! d'où sort-il, celui-là ? Il m'a fait peur !... C'est toi, Nicolas ?

LE DRAC.

Qu'est-ce que vous avez donc brûlé, que ça sent si bon ?

FRANCINE.

Rien, rien... Mais pourquoi donc viens-tu avant d'avoir aidé mon père ?

LE DRAC.

Oh ! je l'ai aidé ! Mais le père André a voulu courir lui-même au village pour vendre son poisson.

FRANCINE.

Tu en as pris beaucoup ?

LE DRAC.

Oui, et v'là les coquillages pour votre souper.

FRANCINE, qui lui met sur la table une cruche et un morceau de pain.

Bon ! Donne-moi ça, et mange un morceau en attendant. Tu dois avoir faim. Moi, je vas éplucher ça dehors, pour ne pas salir la chambre. (À part.) Eh bien je n'y crois plus, au drac ; il n'est pas venu ! (Elle sort.)

Scène IV

LE DRAC, seul, regardant les aliments.

Boire, manger, qu'est-ce que cela peut être ?... Vivre avec un corps, marcher, autant vaut dire ramper !... Parler la langue des hommes, avoir un nom parmi eux, s'appeler... comment m'a-t-elle appelé ?... Nicolas ! Oui, c'est mon nom. Voyons donc ma figure !... (Il se regarde dans le miroir qui est à la muraille.) Ah ! oui, c'est bien celle de ce petit pêcheur dont ce matin le vent a fait chavirer la barque !... Alors, comme j'emportais tristement le cadavre de l'enfant vers la grotte du roi des elfes, que s'est-il donc passé ? Comme depuis ce moment ma mémoire s'est obscurcie !... Ah ! oui, je me souviens... Le roi des elfes a dit : « Depuis longtemps, tu m'implores pour que, par un prodige, je te permette de revêtir la forme humaine. Qu'il en soit donc ainsi : prends la figure, prends le corps de cet enfant, prends la vie qui lui a été violemment retirée, et va-t'en converser avec les hommes ! » Oui, oui, c'est cela... Voilà pourquoi je suis ici sous cette forme étrange, et pourquoi, comme une machine, j'obéis à des instincts, à des habitudes que j'ignore. Cruelle métamorphose ! Je souffre déjà d'être ainsi !... Mais qu'a-t-il dit encore, le roi des elfes ? Il a dit quelque chose d'horrible. « Tu vas perdre une partie de ta puissance et j'ignore moi-même quel mélange de clairvoyance et d'aveuglement tes deux natures réunies, l'ancienne et la nouvelle, vont produire sur toi ! » Énigme effrayante !... Serai-je donc le jouet des passions ou la dupe de l'astuce des hommes ?... J'ai soif. (Il boit.) Ah ! quelle angoisse ! Connaître la souffrance ! (Il boit encore.) Francine, voilà ce que j'ai fait pour toi !... Quel trouble dans ma pensée ! quelle pesanteur dans tout mon être ! Est-ce la fatigue, ou ce breuvage ?... Je n'en puis plus ! vais-je dormir ?... Ô frayeur ! Dormir, n'est-ce pas cesser d'être ?... Et je ne puis résister !... Ô faiblesse, déchéance ! (Il se couche par terre et s'endort.)

Scène V

FRANCINE, LE DRAC.

FRANCINE, rentrant avec les coquillages dans une écuelle.

Eh bien, tu ne ranges pas ton goûter ? Ah ! le voilà qui dort par terre ! Il est donc bien las ? (Elle range ce qui est sur la table.) Pauvre petit ! il a trop de fatigue pour son âge ! Mon père est un peu dur pour lui !... Heureusement, les enfants, ça oublie... Je ne suis pourtant pas bien vieille, moi, et je n'oublie pas !... Je ne fais que penser...

LE DRAC, rêvant.

À Bernard !

FRANCINE.

Tiens ! il rêve de lui !

LE DRAC.

Heureux Bernard ! elle t'aime, la belle Francine !

FRANCINE.

Est-ce qu'il sait, cet enfant-là ? Je n'ai jamais parlé de ça devant lui.

LE DRAC, rêvant toujours.

Et voilà le jour des noces qui arrive !

FRANCINE, à part.

Oh ! non, il est passé, ce jour-là, pour ne jamais revenir ! (Haut.) Mais, dis donc, Nicolas, réveille-toi ! Tu parles tout haut !

LE DRAC, sans l'entendre.

Bernard, Bernard, tu as voulu consulter le sorcier pour savoir l'avenir !

FRANCINE.

Qu'est-ce qu'il dit là ? Il dort toujours !

LE DRAC.

Et le vieux bohémien t'a dit : « Si tu te maries, c'est la misère et l'esclavage ; si tu cherches les aventures, c'est la richesse et la liberté ! »

FRANCINE.

Ah !... serait-il possible ? Ah bah ! il ne connaît pas Bernard, lui ! Il ne l'a jamais vu !

LE DRAC.

Imprudent ! la prédiction t'a troublé la raison ! Tu as eu peur du mariage, tu as demandé un délai.

FRANCINE.

C'est vrai, ça, pourtant !

LE DRAC.

Francine a pleuré : tu l'aimais encore, tu as voulu t'étourdir. Le vin a eu vite raison d'un garçon jusqu'alors si sage. De l'ivresse, tu es tombé dans la

débauche, dans la honte, dans l'abrutissement, dans la fureur !

FRANCINE.

Hélas !

LE DRAC.

Tu as abandonné Francine, qui, de chagrin, est tombée malade ; sa mère, qui l'était déjà...

FRANCINE, cachant sa figure dans ses mains.

Ma pauvre mère !

LE DRAC.

Le vieux père a voulu te faire des reproches, tu l'as raillé, insulté...

FRANCINE.

Ah ! c'est bien mal !

LE DRAC.

Le jeune frère t'a demandé raison, tu l'as frappé, blessé...

FRANCINE.

Laissé pour mort ! C'est affreux !

LE DRAC.

Et puis tu es parti, perdu de dettes, perdu d'honneur ! Tu es parti sur *le Cyclope*, un beau navire !

FRANCINE.

Oui. Après ?... Il ne dit plus rien. Ah ! s'il pouvait rêver encore !

LE DRAC, se levant, toujours comme en extase.

Qu'est-ce donc ? Un naufrage ?

FRANCINE.

Ah !...

LE DRAC.

Le bâtiment échoue, le capitaine va périr... Bernard le sauve. Bernard est brave !

FRANCINE.

C'est vrai !

LE DRAC.

Mais... voilà l'ennemi ! Des bombes, des blessés, des morts... Bernard se bat comme un lion !

FRANCINE.

J'en étais sûre.

LE DRAC.

Bernard est mis au tableau d'honneur ; il est décoré. On le fête, on l'aime, son capitaine l'embrasse !

FRANCINE.

Ah ! quel bonheur !

LE DRAC.

Mais on se bat encore. Bernard tombe, Bernard est blessé !

FRANCINE.

Ah ! mon pauvre cœur !

LE DRAC, agité.

Il est bien mal, il prie, il va mourir... Il se repent !

FRANCINE.

Il pense à moi, dis, il a pensé à moi ?

LE DRAC, s'éveillant.

Écoute ! (On entend le canon dans l'éloignement.)

FRANCINE.

Ce n'est rien, on entend ça tous les jours. Dis-moi... Mais je suis folle de vouloir que tu m'expliques un rêve !

LE DRAC.

C'est un navire qui rentre au port.

FRANCINE.

Quel navire ? Mon Dieu ! *le Cyclope* peut-être ! Tu l'as vu en mer aujourd'hui ? tu l'as reconnu ?

LE DRAC.

Qui sait ?

FRANCINE.

Et Bernard ?

LE DRAC, comme étonné.

Bernard ?

FRANCINE.

Ah ! tu ne dors plus, tu ne dors plus... ou tu ne veux plus me dire... Bernard est mort peut-être ?

LE DRAC.

Peut-être.

FRANCINE.

Mais peut-être aussi qu'il est vivant, qu'il revient, qu'il est sur ce navire ? Ah ! comment savoir ?... D'ici, on ne voit pas la rade. — Vas-y, toi ! (Le Drac secoue la tête et s'assied.) Nicolas ! vas-y !

LE DRAC.

Non.

FRANCINE.

Je te donnerai tout ce que tu voudras. Tiens ! ma chaîne, ma croix d'or !

LE DRAC.

Non, non.

FRANCINE.

Tu ne veux pas, méchant garçon ? Eh bien, je trouverai quelqu'un ; je saurai, je veux savoir... Oui... par le chemin de la Chapelle, c'est plus court. (Elle sort par l'escalier.)

Scène VI

LE DRAC, seul.

Qu'ai-je donc vu dans mon rêve ? Ah ! oui, j'ai vu Bernard ! Il revient, il est revenu ! Mais dois-je me fier à mes rêves à présent ? Ceux des hommes sont trompeurs... Que se passe-t-il en moi ? L'arrivée de ce Bernard me fait souffrir. Ce Bernard que j'aimais... oui, je l'aimais, parce que Francine l'aime ! — Est-ce que je hais Francine depuis que je suis son égal ? — Que de choses je ne sais plus ! que de sentiments je ne puis plus comprendre ! — Oh ! oui, mais le peu que je sais, je pourrai le lui dire ! Elle était sourde à la voix mystérieuse du drac, elle entendra le pauvre petit pêcheur. — Et Bernard... à lui aussi je parlerai... Bernard ne me connaît pas ! Je lui dirai... je lui ferai croire... Est-ce qu'il approche ? Je le chasserai d'ici. Je ne l'aime plus, je le déteste !

Scène VII

BERNARD, LE DRAC.

LE DRAC, à part.

Oui, c'est lui ! (Haut, changeant de ton et d'attitude.) Entrez, monsieur le marin.

BERNARD, ému et embarrassé.

Est-ce que... les gens du logis... ?

LE DRAC.

Ils vont rentrer.

BERNARD.

Alors... (À part.) Qu'est-ce que c'est donc que ce petit-là ? Il est gentil ! (Haut.) Alors, il n'y a ici personne de malade ?

LE DRAC.

Personne.

BERNARD.

Et comme ça tu gardes la maison, toi ?

LE DRAC, fièrement.

Vous voyez, mon camarade !

BERNARD.

Ah ! je suis ton camarade ? C'est drôle ! Tu demeures donc ici ?

LE DRAC.

Oui, par charité. Je ne suis pas du pays, je n'avais personne, ils m'ont pris chez eux.

BERNARD.

Ils ont bien fait, les braves gens ! Je les reconnais là ! Et... alors, tu connais bien Francine ?

LE DRAC.

Oui.

BERNARD.

Sais-tu si... ? Tu sais bien si elle est mariée ?

LE DRAC.

Elle ne l'est pas encore.

BERNARD, tressaillant.

Pas encore ?... Il en est donc question ?

LE DRAC.

Oui.

BERNARD.

Ah ! vingt dieux ! Avec qui ?

LE DRAC.

Je ne sais pas.

BERNARD.

Tu sais pas, tu sais pas... Tu dois savoir.

LE DRAC.

On dit tant de choses !

BERNARD.

Qu'est-ce qu'on dit ?

LE DRAC.

On dit que Francine avait un amoureux bien méchant, qui est parti.

BERNARD, tristement.

Je sais ça ! Après ?

LE DRAC.

Après, elle l'a oublié.

BERNARD.

Ah ! malheur ! elle en a pris un autre ?

LE DRAC.

Oui, un autre.

BERNARD.

Qui donc celui-là ?

LE DRAC.

Tu veux savoir ?

BERNARD.

Oui !

LE DRAC.

Eh bien, c'est moi !

BERNARD.

Toi ? (Il éclate de rire.) Ah ! en v'là une bonne, par exemple ! Toi, un amoureux pour Francine !...

LE DRAC, à part.

Ah ! maudite soit cette figure d'enfant !

BERNARD.

Allons, allons ! s'il n'y a pas ici d'autre épouseur que toi... Ah ! voilà Francine, je veux lui parler. Va-t'en !

LE DRAC.

Et si je ne veux pas ?

BERNARD.

Comment que tu dis ça ?...

LE DRAC, effrayé, reculant.

Vous voulez me faire du mal !

BERNARD.

Non, crains rien, ça serait lâche, de battre un enfant, et j'ai fini d'être mauvais ; mais faut t'en aller, mon garçon, ou je te mettrai en douceur à la porte.

LE DRAC, à part.

Raillé, méprisé, faible et peureux ! Oh ! qui m'eût dit cela ? (Il sort.)

Scène VIII

BERNARD, puis **LE DRAC**, qui rentre sans bruit et se cache sous l'escalier.

Mon Dieu ! comment que je vas faire pour que Francine n'ait pas peur de moi ? Elle va croire... Ah ! je lui montrerai que je ne suis plus un mécréant. (Il se met à genoux devant l'image.)

Scène IX

FRANCINE, **BERNARD**, **LE DRAC**, caché.

FRANCINE, sans voir Bernard.

Oui, c'était bien *le Cyclope*, je l'ai reconnu de loin ; mais pas moyen de savoir... (Voyant Bernard.) Ah ! Bernard ! Qu'est-ce que vous faites ici ?

BERNARD, se relevant à demi et lui parlant un genou encore en terre.

Tu vois, Francine, je demande à la bonne Dame de me faire avoir ton pardon.

FRANCINE, embarrassée et méfiante.

Est-ce que ?... J'espère que vous ne vous moquez point ?

BERNARD, se levant tout à fait.

Me moquer ? Ah ! peux-tu croire... Mais oui, tu dois croire que je suis capable de ça ! Pourtant, regarde-moi, Francine, il y a du changement en moi, puisque j'ai mérité... (Il montre sa croix.)

FRANCINE.

Tiens ! oui, je savais !

BERNARD, voulant montrer ses papiers.

Et il y a encore autre chose... C'est pas le tout de se battre ; j'ai appris à me bien conduire. Tiens ! regarde mes états de service !

FRANCINE.

Je sais, je sais !

BERNARD.

Comment le savais-tu ?

FRANCINE.

J'avais vu tout ça... dans un rêve.

BERNARD.

Tu rêvais donc de moi ? Ah ! Francine, si tu rêves de moi, c'est que tu m'aimes encore !

FRANCINE, sévère.

Vous croyez, Bernard ?

BERNARD.

Je crois !... non, je ne crois plus, puisque tu me reçois si froidement. J'aurais voulu et je voudrais croire, mais je sais bien que j'ai tout fait pour que tu me méprises, pour que tu me détestes. Je le sais si bien, Francine, et j'en suis si honteux, j'en ai eu tant de chagrin et de colère contre moi, que tu ne devrais pas me faire des reproches. Ah ! les reproches. Vois-tu !... (frappant sur sa poitrine) ils sont là ; y en a lourd comme une montagne, et, si tu pouvais voir le fond de mon cœur, tu aurais plus de pitié que de rancune !

FRANCINE.

Je n'ai pas de rancune. Je suis contente que vous soyez redevenu honnête homme et bon sujet... J'en remercie le bon Dieu ; mais...

BERNARD.

Mais ça n'est pas une raison pour m'aimer ! Oui, je sais ça ! Pourtant !...

FRANCINE.

Pourquoi donc voulez-vous que je vous aime ?

BERNARD.

Parce que je t'aime toujours, moi ! parce que je t'ai toujours aimée, même dans le temps où je te faisais souffrir. Ah ! si tu savais... Mais tu ne comprends pas ça, toi qu'es si raisonnable ! tu diras que je suis fou. Eh bien, prends que je l'ai été... C'était ça ! une idée, une histoire de sorcier, de bonne aventure...

FRANCINE.

C'est donc vrai aussi, ça ? On t'avait prédit...

BERNARD.

Tout ce qui m'est arrivé ! Alors l'ambition m'a tourné la tête, je voulais voir du pays, faire la guerre, avoir ça ! (Il montre sa croix.) Et comme ça m'enrageait de te quitter... eh bien, le diable s'est mis dans ma vie, et je suis devenu pire qu'un chien !... Mais à présent !... oh ! ça n'est plus ça, Francine ! mets-moi à quelle épreuve que tu voudras, et je réponds de moi !

FRANCINE, inquiète.

Mon père va rentrer, Bernard ; vous ne pouvez pas rester ici !

BERNARD.

Pourquoi ça ? Tu crois qu'il ne voudra pas m'entendre ? Oh ! que si ! J'aurai pas honte de me confesser, j'endurerai les reproches, je me soumettrai à tout !

FRANCINE.

Et ma mère ! elle vous pardonnera ?

BERNARD.

Oh ! celle-là, oui ! Une femme si bonne, si patiente ! un cœur si doux ! Elle qui, avant mes sottises, m'aimait tant ! elle que j'ai tant fait rire... et tant fait pleurer !... Où ce qu'elle est ? Elle n'est donc pas à la maison ?

FRANCINE.

Ah ! malheureux ! tu demandes où elle est !

BERNARD.

Est-ce que... ?

FRANCINE.

Et tu n'en sais pas la cause ?

BERNARD.

Ne me la dis pas, ne me la dis pas ; ce serait trop ! (Il fond en larmes.)

FRANCINE.

Pleure, va, t'as sujet de pleurer !

BERNARD, sanglotant.

Oh !... la meilleure femme !... J'aurais dû m'attendre à ça !... Et moi que je comptais sur elle pour être pardonné ! Pauvre chère femme, va ! Ah ! me v'là trop puni, et la justice du bon Dieu pouvait pas trouver mieux pour me percer le cœur ! Ah ! pauvre femme ! brave femme ! c'était comme ma mère aussi, à moi !

FRANCINE, adoucie.

Tu vois bien, Bernard, que, quand même je t'aimerais encore, je ne pourrais plus jamais en convenir.

BERNARD, vivement.

Eh bien, si fait ! C'est justement pour ça ! pense donc ! Quelle chose est-ce que je peux faire pour consoler sa pauvre âme ? qu'est-ce qui lui ferait plaisir, si elle vivait ? qu'est-ce qu'elle me commanderait de faire ? Va, Francine, elle n'avait qu'une idée, qui était de nous marier, à la condition que je serais digne d'elle et digne de toi. Eh bien, ce jour-là est venu, vingt dieux ! et c'est au nom de ta mère que je viens te demander en mariage.

FRANCINE.

Mon Dieu ! c'est pourtant vrai, ce qu'il dit là, et, si ma mère l'entend, elle se réjouit dans le ciel !... Eh bien, laisse-moi consulter mon père !...

BERNARD.

Oui, oui, nous allons lui parler tous les deux !

FRANCINE, vivement.

Oh ! non ! c'est trop tôt ! songe donc...

BERNARD.

Ah ! oui, il m'en veut ! Sa pauv' femme... c'est juste ! Eh bien, je vas lui écrire et lui envoyer une lettre ; mais, toi, Francine, tu parleras pour moi ?

FRANCINE.

Si tu crois que ma mère le commande ?

BERNARD.

Oui, oui ! et le bon Dieu aussi veut que le repentir serve à quelque chose !
Jure-moi de me pardonner si ton père consent !

FRANCINE.

Je le promets...

BERNARD.

Ah ! il faut jurer, Francine, je t'aime tant !

FRANCINE.

Allons, je le jure.

BERNARD.

Francine !... laisse-moi t'embrasser.

FRANCINE.

Non ! c'est trop tôt.

BERNARD.

Oui, c'est trop tôt... mais de loin... Tiens ! (Lui envoyant des baisers en s'en allant.) Rends-moi z'en un au moins.

FRANCINE.

Non ! Quand reviendras-tu savoir... ?

BERNARD.

Faut que je retourne à bord ; mais, demain, j'aurai un congé de huit jours, et je reviendrai tout de suite...

FRANCINE.

Faut pas venir, si mon père est en colère ! Comment que tu le sauras ?

BERNARD.

Mets un signal à la fenêtre, un mouchoir blanc si c'est oui.

FRANCINE.

Et rien si c'est non. Allons, adieu !

BERNARD.

Non, non, pas adieu ! c'est pas possible. À demain ! (Il sort.)

Scène X

FRANCINE, LE DRAC.

FRANCINE, à la porte du fond.

Il se retourne ! il me regarde !... Ah ! Bernard !... Il m'envoie des baisers, et je ne peux pas lui en rendre un seul !... Ah ! il ne me voit plus ! (Elle lui envoie un baiser.)

LE DRAC, éperdu, lui saisissant la main.

Que fais-tu là, Francine ?

FRANCINE.

Ah ! tu m'as encore fait peur, toi ! Tu étais donc là ? Qu'est-ce que tu veux ?

LE DRAC.

Je veux que tu renonces à Bernard !

FRANCINE.

Eh ! de quoi te mêles-tu ?

LE DRAC.

Francine ! je t'aime !

FRANCINE.

Toi ? Par exemple ! à ton âge ?

LE DRAC.

Je n'ai pas d'âge, Francine, je suis de ceux qui ne meurent point.

FRANCINE.

Qu'est-ce que tu chantes là ? Tu deviens fou !

LE DRAC.

Francine, tes yeux te trompent ! Je ne suis pas l'orphelin que ton père a recueilli. Nicolas est parti ce matin ; il ne reviendra plus !

FRANCINE.

Mais qu'est-ce que tu me dis donc ? Tu dis que Nicolas est parti, et c'est lui qui me parle ? Tu ne te connais donc plus toi-même ? Tu auras eu quelque grande peur qui t'a fait perdre l'esprit.

LE DRAC.

L'orphelin n'est plus, et moi, Francine, moi qui t'aime, j'ai pris sa figure.

FRANCINE.

Tu as pris... ? Mais qui est-ce que tu prétends être ?

LE DRAC.

Je suis le drac, Francine, le drac du cap Mouret.

FRANCINE, effrayée.

Toi ?... Tiens, j'ai peur de tes yeux !... Tu n'as pas tes yeux des autres fois... Tu as la fièvre !

LE DRAC.

Malheur ! je n'avais pas prévu qu'elle ne voudrait pas, qu'elle ne pourrait pas me croire !

FRANCINE, à part.

C'est qu'il ne parle plus comme il a coutume de parler ! (Haut.) Où prends-tu tout ce que tu dis ?

LE DRAC.

Dans une nature supérieure à la tienne. Voyons, pour me croire, il te faut des preuves ?

FRANCINE.

Quelle preuve peux-tu me donner ?

LE DRAC.

N'as-tu pas rêvé la nuit dernière d'un enfant blanc couronné de fleurs, qui courait sur l'eau comme tu cours sur la terre ?

FRANCINE, se parlant à elle-même.

Je n'ai dit ça à personne !... et c'est vrai, je l'ai rêvé !

LE DRAC.

Ce médaillon que tu portes toujours...

FRANCINE, vivement.

C'est des cheveux de mon frère, qui s'est marié et qui est allé demeurer à Nice !

LE DRAC.

Tu mens, Francine, ce sont des cheveux de Bernard.

FRANCINE.

Ah ! ne dis pas ça ! Si mon père l'avait su...

LE DRAC.

Tu vois bien que je suis celui qui voit tout et qui sait toutes choses. Va ! tu me connaissais sous ma forme aérienne, je vivais dans ton imagination. Tu essayais en vain de nier ; tu me voyais dans tes songes, et l'enfant que la nuit dernière tu regardais courir sur la crête des vagues, c'était moi, Francine, c'était le drac, ton protecteur et ton ami !

FRANCINE.

Mais alors... toi, comment me connais-tu ? comment me voyais-tu ?

LE DRAC.

Oh ! moi, je te connais depuis longtemps, Francine ! Souviens-toi ! quand tu étais au lavoir et que tu te penchais sur l'eau transparente, moi, caché dans le feuillage des saules, je voyais ton front pur et ton pâle sourire. Tu chantais un air que Bernard t'avait appris, et tu croyais entendre une voix faible qui te soufflait les paroles...

FRANCINE.

C'est vrai pourtant.

LE DRAC.

Quand tu errais sur les rochers déserts, pensant toujours à Bernard et regardant toutes les voiles dans la brume de l'horizon, une voix amie que tu prenais d'abord pour le souffle du vent dans les broussailles te disait : « Il reviendra, espère ! »

FRANCINE.

Ah ! c'est encore vrai !

LE DRAC.

Un jour, tu as écrit son nom sur le sable pour en tirer un présage, comme font toutes les jeunes filles et tous les amoureux. Comme eux, tu te disais : « Si la première lame emporte les caractères, c'est qu'il ne reviendra pas ; si à la troisième on peut les lire encore, c'est qu'il pense à moi et veut revenir. » — La lame est revenue sept fois, et sept fois elle a respecté le nom chéri.

FRANCINE, étonnée.

Comment peux-tu savoir ?... J'étais seule ; c'est donc toi qui retenais la vague ?

LE DRAC.

C'est moi qui, berçant toujours tes fantaisies et caressant ton espérance, t'ai empêchée de mourir de chagrin.

FRANCINE.

Eh bien, alors, oui ! tu dois être mon ami. On dit que les dracs sont bons pour ceux qu'ils aiment !

LE DRAC.

Je t'aimais d'un pur amour, Francine. Ton âme était ma sœur, et je ne voulais que ta confiance. J'ai pris la forme humaine pour l'avoir tout à fait, pour t'annoncer le retour de Bernard, pour contempler ton sourire et baiser tes larmes de joie... Mais, sous cette forme, j'ai senti en moi un feu étrange, la jalousie, la colère, la haine, la passion ! Renonce à Bernard, Francine ; il le faut, je le veux !

FRANCINE.

Tu demandes l'impossible ! Je ne veux pas oublier Bernard, et je ne peux pas t'aimer !

LE DRAC.

Alors souviens-toi de ce que je te dis ! Si tu restes triste et seule, si tu chasses mon rival, tu verras tout réussir dans ta vie ; sinon, malheur à lui, malheur à toi, malheur à ta maison, à tes parents, malheur à tous ceux que tu aimes ! (Il sort. Francine, effrayée, tombe sur une chaise.)

ACTE DEUXIÈME

Scène I

ANDRÉ, LE DRAC.

André est absorbé. Le Drac entre et l'observe. La nuit est venue ; la lampe est allumée sur la table. André achève de souper. Une lettre est ouverte auprès de son assiette.

LE DRAC, à part.

J'ai su éloigner Francine... À présent, je saurai bien... (Haut.) Eh bien, patron, l'avez-vous lue, c'te lettre qu'on vient de vous apporter ?

ANDRÉ.

Comment que tu sais ça, toi, que j'ai reçu une lettre ?

LE DRAC.

J'ai vu le messenger, un batelier du port.

ANDRÉ.

Et Francine, est-ce qu'elle l'a vu ?

LE DRAC.

Oh ! non, Francine est partie dans la montagne.

ANDRÉ.

Dans la montagne ? à la nuit tombée ?

LE DRAC.

Une de ses chèvres s'est échappée de l'étable ; elle court après.

ANDRÉ.

Alors elle n'est pas loin ; dépêchons-nous. Viens là, toi. T'es un savant, toi, tu sais lire dans l'écriture ; lis-moi ça ! moi, je ne peux pas, c'est trop mal écrit.

LE DRAC, lisant.

« Cher et honoré patron maître André, je mets la main à la plume pour vous annoncer que je suis rentré, ce soir, en rade, à bord du navire *le Cyclope*, d'où ce que je vous écris ces lignes à seules fins de vous demander pardon de ma mauvaise conduite passée, que j'en suis très-mortifié de vous avoir déplu, que j'en demande pardon aussi à votre honoré fils, mon bon ami et ancien camarade, auquel que, malgré mes sottises, j'ai toujours porté estime et amitié, de même qu'à votre respectable épouse, que j'ai eu tant de chagrin d'apprendre sa mort, et ne m'en consolerais jamais... »

ANDRÉ, essuyant ses yeux.

Ni moi ! vrai bon Dieu ! Allons ! lis le tout !

LE DRAC, lisant.

« Par ainsi, je vous demande permission de me présenter devant vous pour vous faire excuse et donner la preuve que j'ai réparé mon honneur, avec promesse de réparer mes torts que j'ai eus envers vous et votre respectable famille.

» *Signé* : Jean-Louis Bernard.
» Chevalier de la Légion d'honneur. »

ANDRÉ, bondissant sur sa chaise.

Il y a ça, chevalier de... ? C'est pas une farce ? de la Légion d'honneur ?

LE DRAC.

Y a ça. (À part.) C'est donc un talisman ?

ANDRÉ.

Ah ça ! mais alors...

LE DRAC.

Alors vous lui pardonnez ?

ANDRÉ.

Ça t'étonne ? Ah ! oui, t'es étranger, toi. Et puis t'es un enfant ! Tu ne sais pas ce que c'est pour un simple matelot parti il y a deux ans... Faut qu'il ait fait quelque chose de très-joli, pas moins !

LE DRAC.

Eh bien !... qu'est-ce que vous allez faire, vous ?

ANDRÉ.

Je vas... Quéque ça te fait, à toi ?

LE DRAC.

Vous ne pouvez pas aller tout seul au port !

ANDRÉ.

Tu me crois trop vieux pour mener ma barque ? Blanc-bec ! t'étais pas né, que...

LE DRAC.

Envoyez-moi ! j'irai plus vite que vous !

ANDRÉ.

Non ! Tu ne sais pas ce que je veux faire.

LE DRAC.

Vous voulez ramener Bernard ici !

ANDRÉ.

Oui, quand j'aurai vu le ruban rouge et parlé à son capitaine ! On lui donnera bien une permission, si c'est vrai qu'il est décoré !

LE DRAC.

Le port sera fermé.

ANDRÉ.

Non, il y a le temps ! Le vent est bon, faut pas plus de vingt minutes !
(À part.) J'enverrai mon neveu Antoine : c'est lui qu'ira vite, plus vite que moi.

Scène II

LE DRAC, seul.

Oh ! j'empêcherai bien... Comment empêcherai-je ? Le vent et la vague m'obéiront-ils ? Les autres dracs ne me reconnaissent plus... C'est en vain que tout à l'heure je les évoquais sur la grève ; mais j'invoquerai l'esprit de vengeance, celui que les hommes appellent Satan ! Quel est-il ? Je ne le connais pas ; mais, s'il préside aux destinées humaines, il me reconnaîtra pour un des siens peut-être. Oui, je vais... Mais j'ai le temps. Je veux agir d'abord sur Francine. La voilà ! Que lui dirai-je ? J'ai perdu sa confiance. Je lui fais horreur ! Si je pouvais encore lui parler dans ses rêves !... Voyons, il faut effacer de son esprit... J'ai été trop vite.

Scène III

FRANCINE, LE DRAC, à l'écart.

FRANCINE.

Ah ! la maudite chèvre ! m'a-t-elle fait courir ! C'est ce méchant drac qui l'aura détachée et rendue folle ! Où a-t-il passé, lui ? S'il pouvait ne jamais revenir ! Mais Nicolas, le vrai Nicolas, il serait donc mort, ce pauvre petit ?

LE DRAC.

Non, mam'selle Francine ! j'suis pas du tout mort ! À cause que vous dites ça ?

FRANCINE.

Ah ! c'est toi ? le vrai Nicolas ?

LE DRAC.

L' vrai Nicolas, vot' serviteur ! Y en a donc un autre à c't'heure ?

FRANCINE.

Pourquoi est-ce que tu m'as dit tantôt... ?

LE DRAC.

Moi ? J'ai dit... Ah ! dame, ça se peut. Faut m'excuser, Francine. J'ai quelquefois des idées dans la tête, que je n'y comprends rien moi-même.

FRANCINE.

C'est donc ça ! Pourtant tu disais des choses...

LE DRAC.

Quelles choses donc ? Je ne m'en souviens pas, moi !

FRANCINE.

Ça se peut, et il se peut aussi que tu sois pas bien bon chrétien. (À part.) S'il n'est pas le diable, il s'est toujours un peu donné à lui, et je m'en méfie. (Haut.) Allons, tu as soupé ? Va te coucher.

LE DRAC.

Toujours dans l'étable aux chèvres ?

FRANCINE.

Dame, nous n'avons pas d'autre logement pour toi, et, puisque tu t'en es contenté...

LE DRAC.

Il fait bien triste, bien noir et bien froid dans l'étable, Francine ! Laisse-moi un peu veiller là, près de toi !

FRANCINE.

Non, non, il faut dormir. C'est l'heure pour toi ! Va-t'en, et tâche de ne plus faire peur à mes bêtes ! (Elle le met dehors.)

Scène IV

FRANCINE, seule.

S'il n'était pas si malheureux, je le ferais renvoyer ; mais, si j'en parle à mon père... Il vaudrait mieux lui parler de Bernard ;... mais j'ai peur qu'il ne se fâche. Sans doute que demain il recevra la lettre. — Qu'est-ce qu'il a donc été faire ce soir chez notre cousin Antoine ? (Elle a fini de ranger le souper d'André. Regardant la bouteille.) Tiens, il n'a pas bu sa goutte ! Il était donc bien pressé de sortir ? Je vas lui laisser sa bouteille, il voudra boire en rentrant. (Le Drac revient sans bruit. Francine a repris son ouvrage, une petite voile qu'elle raccommode.)

Scène V

LE DRAC, FRANCINE.

FRANCINE, s'asseyant.

Ah ! que je suis lasse ! J'ai eu tant de secousses aujourd'hui ! (Elle appuie sa tête dans ses mains ; le Drac s'approche et lui casse son fil. Revenant à elle et reprenant son ouvrage.) Allons, il ne faut pas dormir ! Tiens, j'ai cassé mon fil ! (Elle le raccommode.) Et d'ailleurs je ne veux plus penser à tout ça, j'en deviendrais malade !... (Elle s'assoupit ; le Drac noue le fil deux ou trois fois. S'éveillant.) Ah bien, j'en ai fait, des nœuds !... Où diantre j'avais-t-il la tête ?... C'est comme si j'étais enchantée ! Tout danse autour de moi ! (Elle s'endort.)

LE DRAC. (Bruit de la mer très-doux.)

« C'est l'heure charmante où mon esprit domine et persuade le tien, ô Francine, perle des rivages ! c'est l'heure où le soleil, plongé dans la mer, embrase encore le ciel rose où tremble l'étoile d'argent ; c'est l'heure du doute et du rêve, c'est l'heure de la vision ailée !

» Écoute la brise marine qui te berce et le faible remous du flot sur le sable : c'est la plainte du sylphe qui approche, c'est le soupir de l'esprit qui te cherche. Écoute le cri saccadé de la cigale attardée dans les roseaux : c'est l'ardent appel de l'époux mystérieux qui t'attend !

» Quitte cette terre de faiblesse et de souffrance, viens sur les flots toujours émus, toujours vivants ! viens avec ceux qui sont toujours jeunes. Je te conduirai dans le royaume des merveilles, dans le palais transparent des elfes, sous le dais de corail des ondines !

» Viens, et tu auras la science de toutes choses, tu liras dans la pensée de toutes les créatures, depuis la fantaisie de l'insecte qui vole de fleur en fleur jusqu'à la plus secrète pensée de l'homme ; tu entendras la respiration profonde de la pierre écrasée sous la pierre, tu comprendras le langage passionné du torrent qui se précipite et les suaves paroles qu'en son extase amoureuse l'alouette chante au soleil matinal !

» Viens, Francine... »

FRANCINE, rêvant.

Bernard ! tu m'appelles ?

LE DRAC.

Non, c'est moi ! c'est moi, le roi des songes, le drac aux ailes d'azur !

FRANCINE.

Bernard !

LE DRAC.

Oublie-le donc, n'écoute que moi !

FRANCINE.

Bernard, je t'écoute !

LE DRAC, s'éloignant un peu d'elle.

Ah ! toujours lui ! Elle l'aime donc bien ! Eh bien, tant pis pour toi, Francine ! Tu veux souffrir, tu souffriras ! — À moi, visions de la nuit ! à moi, fantômes décevants !... Rival détesté, ne puis-je rien contre toi ? ne puis-je évoquer un esprit plus puissant que ton amour ?... Spectres, illusions, voix trompeuses, images effrayantes, reflets du passé, terreurs de l'avenir, obéissez-moi ! Quoi ! rien ? ne suis-je plus rien moi-même ? Par ce signe redouté (il trace dans l'air un signe magique), paraissez ! Paraissez donc, présages et frayeurs, tourments et misères de l'homme !

Scène VI

FRANCINE, endormie ; LE DRAC, LE SPECTRE de Bernard,
sortant de terre derrière Francine.

LE SPECTRE.

Qui m'appelle ?

LE DRAC, reculant.

Bernard ! Est-ce lui ?

LE SPECTRE.

Non ; je suis son image, son double, son spectre !

LE DRAC.

Ah ! je suis encore le drac, le roi des songes ! Tu as deviné ma pensée, tu as compris la langue que je suis forcé de parler : tu vas m'obéir !

LE SPECTRE.

J'obéis à ma nature, qui est de fasciner et de tromper dans le sommeil ou dans la veille, dans le désespoir ou dans l'ivresse, dans la passion ou dans la folie. La langue des hommes que tu me parles, comment ne la connaîtrais-je pas, moi qui converse à toute heure avec eux ? Quant à deviner ta pensée... Non ! tu es un esprit déchu ou enchaîné à quelque épreuve : j'obéis au chiffre sacré par lequel tu m'as évoqué.

LE DRAC.

Alors pourquoi viens-tu ici sous cette figure ?

LE SPECTRE.

Parce que je suis l'hôte assidu de cette chaumière, parce que ceux qui l'habitent m'appellent sans cesse sous la forme que voici, et que je me nourris des chimères de leur imagination ou des tourments de leur pensée.

LE DRAC.

Ah ! oui, l'amour de Francine, la haine de son père... Eh bien, fais maudire et détester celui que tu représentes. Obéis-moi, je le veux !

LE SPECTRE.

Quand j'obéis, c'est à ma guise ; nul ne gouverne ma fantaisie. Va-t'en !

LE DRAC.

Oui, car je veux agir de mon côté ! Il me faut ici plus d'une victime ! À nous deux, Bernard ! (Il sort.)

Scène VII

LE FAUX BERNARD, FRANCINE, endormie.

LE FAUX BERNARD, brusque et l'air dur.

Allons, la belle, éveille-toi !

FRANCINE, s'éveillant.

Bernard !... Ah ! comment es-tu ici ?

LE FAUX BERNARD.

Ton père m'a envoyé chercher, ton père me pardonne.

FRANCINE.

Est-ce possible ? Déjà ! oui, voilà ce que je rêvais ; mais je crois rêver encore. Est-ce bien toi qui es là ? J'ai donc dormi longtemps ?

LE FAUX BERNARD.

Je n'en sais rien, moi ! Pourquoi me regardes-tu d'un air effaré ? On dirait que tu ne me connais pas !

FRANCINE.

C'est que ta figure est changée depuis tantôt ! Tu es pâle, et tu m'annonces d'un air triste et méchant la bonne nouvelle. Qu'est-ce qu'il y a donc ?

LE FAUX BERNARD.

Il y a... il y a, Francine, que je ne sais pas si tu m'aimes !

FRANCINE.

Oh ! pourquoi donc cette question-là ?

LE FAUX BERNARD.

Parce que j'ai réfléchi depuis tantôt. Je me suis dit comme ça : Peut-être bien que Francine t'avait oublié et qu'elle aurait autant aimé que tu ne reviennes jamais !

FRANCINE.

J'aurais peut-être dû penser comme ça, Bernard, ne sachant point que vous aviez changé de conduite ; mais...

LE FAUX BERNARD.

Mais, malgré toi, tu m'aimes toujours ?... Voyons, dis-le donc, car tu ne me l'as pas encore dit, et il faut que tu me le dises !

FRANCINE.

Eh bien, puisque mes parents te pardonnent... je t'ai toujours aimé, je t'aime toujours !

LE FAUX BERNARD, toujours plus rude.

Allons, c'est dit, et tu ne peux plus t'en dédire.

FRANCINE.

Tu es content ?

LE FAUX BERNARD.

Parbleu !

FRANCINE.

Eh bien, pourquoi est-ce que tu as toujours la figure méchante ?

LE FAUX BERNARD.

C'est que... c'est que je te trompais, Francine ! ton cousin est venu me dire que ni lui ni ton père ne voulaient me souffrir mettre les pieds ici.

FRANCINE.

Ah ! mon Dieu ! Et pourquoi y reviens-tu ? Mon père va rentrer, il faut que tu t'en ailles, Bernard, il le faut absolument !

LE FAUX BERNARD.

Ainsi voilà tout ? Tu as peur d'être grondée, tu me dis : « Va-t'en ! » c'est tout ton regret, tout ton adieu ? Ah ! je le savais bien, que tu ne m'aimais pas !

FRANCINE.

C'est bien mal, de me dire ça quand j'ai tant de chagrin !

LE FAUX BERNARD.

Oui, tu me fais la charité d'un peu de chagrin, à moi qui ai la rage dans le cœur !

FRANCINE.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! c'est trop de malheur pour nous !

LE FAUX BERNARD.

Francine, si tu souffrais autant que moi, il y aurait un moyen de décider ton père.

FRANCINE.

Je n'en vois pas, moi. Quel moyen ?

LE FAUX BERNARD.

Sortons d'ici tous les deux !

FRANCINE.

Pourquoi ?

LE FAUX BERNARD.

Nous passerons la nuit dehors.

FRANCINE.

Oh ! non ! qu'est-ce qu'on dirait ?

LE FAUX BERNARD.

On dirait ce qu'il faut qu'on dise, que je t'ai enlevée, que nous nous aimons, et le devoir de ton père serait de nous marier.

FRANCINE.

Ça serait un vilain moyen ! Comment oses-tu penser à ça ?

LE FAUX BERNARD, se versant à boire.

Ah ! que veux-tu ! Faut pourtant trouver quelque chose ! Nous ne pouvons nous quitter comme ça. (Il boit.) Tu ne veux pas qu'on jase ? Eh bien, laisse-moi passer la nuit ici. Quand ton père nous verra ensemble, il pensera que c'est trop tard pour refuser. (Il boit encore.)

FRANCINE.

Allons ! tu dis de vilaines choses ! Ne bois donc pas comme ça. C'est du rhum, et le rhum ne donne jamais de bonnes idées.

LE FAUX BERNARD, buvant toujours.

Ah ! tant pis, faut que je m'étourdisse ! Au moment de te quitter, le cœur me manque. Non, ça n'est pas possible ! Francine, faisons mieux ; sauvons-nous ensemble ! Je désertai. Oui, vingt dieux ! je déserte, là ! Nous filons en Amérique. J'ai de l'argent. Tu passeras pour ma femme, et au diable les parents, au diable le pays et tout le tremblement !

FRANCINE, lui ôtant la bouteille.

Ne buvez plus, Bernard ; vous êtes déjà ivre !

LE FAUX BERNARD, se levant, brutal et menaçant.

J'suis pas ivre du tout !

FRANCINE.

Alors vous êtes pire que vous n'étiez ; car, dans vos plus mauvais moments, vous n'auriez jamais osé me proposer ça.

LE FAUX BERNARD, menaçant.

C'est que j'étais une bête ! À c't' heure, faut faire comme je dis, et faut me suivre ! Allons, prends ta cape et partons ! Je le veux !

FRANCINE, à part.

Ah ! mon Dieu ! il me fait peur !

LE FAUX BERNARD.

À qui est-ce que je parle ? Voyons, en route !

FRANCINE.

Taisez-vous ! J'entends venir mon père !

LE FAUX BERNARD.

Oh ! il fera bien de me flanquer la paix, ton âne de père ! (Lui prenant le bras et l'entraînant de force.) Viens-tu ? Crie pas, ou j'éreinte le vieux !

Scène VIII

LE FAUX BERNARD, FRANCINE, ANDRÉ.

ANDRÉ, par le fond.

Qu'est-ce que c'est ? Voyons ! Tiens ! c'est vous, Bernard ! Comment donc que vous êtes là si vite ?

FRANCINE.

Mon père...

ANDRÉ.

Pourquoi que t'es pas couchée, toi ? Vite à ta chambre, allons !

FRANCINE.

Mais...

ANDRÉ.

Pas de *mais* ! Je ne veux pas qu'on me réponde. Sors d'ici et n'y reviens pas sans mon ordre.

Scène IX

LE FAUX BERNARD, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Et vous, je ne sais pas ce que vous lui disiez ; mais c'était une dispute, et, si c'est comme ça que vous commencez...

LE FAUX BERNARD, railleur et cessant de paraître ivre.

Patron, je revenais bien gentil. C'est pas ma faute si vot' fille a des lubies.

ANDRÉ.

Ma fille n'a pas de lubies, et vous êtes un mal-appris ! (À part.) Il a le ruban rouge tout de même. (Haut.) Voyons, expliquez-vous honnêtement si vous pouvez.

LE FAUX BERNARD.

M'expliquer ? Ça ne tirera pas en longueur. Asseyons-nous, patron, et ouvrez le tiroir de votre table.

ANDRÉ.

Pourquoi ?

LE FAUX BERNARD.

Allez toujours.

ANDRÉ, ouvrant le tiroir et en tirant des coquillages, qu'il pose sur la table par poignées.

Eh bien, je ne trouve là dedans que des coquilles que je voulais garder parce qu'elles sont jolies. Après ?

LE FAUX BERNARD.

Vous appelez ça des coquilles ? Est-ce que vous avez perdu les yeux ? Mettez donc vos lunettes, père chose !

ANDRÉ, fasciné rapidement en touchant les coquillages, pendant que le faux Bernard, qui a allumé sa pipe, en fait jaillir une flamme verte.

Père chose, père chose !... Ah ! tiens, je me trompais, c'est juste. C'est des sous... des sous d'argent ! Suis-je bête ! des sous d'argent ! Je crois bien que j'ai bu une goutte de trop, chez Antoine. C'est égal, je vois que c'est de l'or !...

LE FAUX BERNARD.

De l'or ! C'est-il du petit ou du gros ?

ANDRÉ.

C'est des gros doubles louis, pardi ! Sainte Vierge ! il y en a là pour plus de dix mille francs.

LE FAUX BERNARD.

Cinquante mille, mon vieux ! Comptez, ils sont là dedans par lots de mille rangés comme des sardines dans une boîte.

ANDRÉ.

Je ne dis pas ; mais... c'est-il à toi, tout ça ?

LE FAUX BERNARD.

Un peu, que c'est à moi !

ANDRÉ.

Et... c'est acquis honnêtement ?

LE FAUX BERNARD.

C'est-il honnête, le droit de prise ?

ANDRÉ.

En guerre... oui !

LE FAUX BERNARD.

Eh bien, voilà, écoute.

ANDRÉ.

Vous me tutoyez ?

LE FAUX BERNARD.

C'est par amitié, beau-père.

ANDRÉ, un peu hébété.

Beau-père ! décoré, cinquante mille francs !... Je ne sais pas si je dors ou si je veille. Tu disais ?...

LE FAUX BERNARD.

Là-bas, à la guerre, un pirate est tombé entre nos mains. Il avait trois femmes, c'était un Turc. Le capitaine a pris la plus jeune, le lieutenant a pris la seconde... Restait la plus vieille, dont personne ne voulait, car elle n'avait plus que trois dents et un œil, ce qui ne l'empêchait pas d'être bossue des deux épaules et boiteuse des deux jambes... Mais moi qu'avais compris des mots de leur chienne de langue... (André reste en extase devant les coquilles.)

Scène X

LE FAUX BERNARD, ANDRÉ, LE DRAC.

LE DRAC, au fond, derrière la porte vitrée.

Que fais-tu là, esprit fantasque ?

LE FAUX BERNARD.

J'embrouille et j'amuse, je complique et j'éblouis. Je trace le rêve dans le cerveau de ma proie. C'est le livre où je peins ma fantaisie ; c'est le miroir, je suis l'image !

LE DRAC.

Dans quelle extase plonges-tu ce vieillard ?

LE FAUX BERNARD.

J'obéis à des lois que les hommes ne peuvent deviner. C'est à eux de trouver leur perte ou leur salut dans mon caprice ; c'est à toi d'en tirer parti pour tes desseins.

LE DRAC.

C'est bien, mais hâte-toi.

ANDRÉ, sortant de son extase, sans voir le Drac.

Tu disais donc ?...

LE FAUX BERNARD.

Que c'était sa mère.

ANDRÉ.

Au lieutenant ?

LE FAUX BERNARD.

Au pirate ! Vous n'écoutez donc pas ?

ANDRÉ.

Si fait, va toujours ! (Il retombe dans l'extase.)

LE FAUX BERNARD.

Pour lors... (Au Drac.) Où est-il, celui dont j'ai pris la ressemblance ?

LE DRAC.

Malgré moi, il vient. Abrége.

LE FAUX BERNARD, très-haut.

Et, comme je le menaçais de la pendre...

ANDRÉ.

Qui, ma fille ?

LE FAUX BERNARD.

Non, la vieille.

ANDRÉ.

Ah ! oui ; il a payé rançon ?

LE FAUX BERNARD.

C'est ça, vous y êtes ! (Au Drac.) À présent, quoi ?

LE DRAC.

Fais-toi promettre la fille, et va-t'en.

LE FAUX BERNARD, haut, à André.

Ainsi l'affaire est bâclée, et, si Francine veut de moi...

ANDRÉ.

Et pourquoi donc qu'elle n'en voudrait pas ? Attends ! je vas lui parler devant toi.

LE FAUX BERNARD, appelé par les signes du Drac.

Serrez ça d'abord... Ça me fatigue à porter et faut pas que ça traîne. (On frappe à la porte d'en haut.)

ANDRÉ.

N'ouvre pas ! c'est pas la peine qu'on sache... Et puis je ne prends rien en garde sans compter.

LE FAUX BERNARD.

Comptez, comptez ! (Au Drac.) Partons ! (Il sort avec le Drac par le fond. Pendant qu'André compte l'argent, le vrai Bernard frappe encore à la porte d'en haut. André, absorbé, compte les paquets entre ses dents. Bernard entre.)

Scène XI

ANDRÉ, LE VRAI BERNARD.

ANDRÉ, sans se retourner.

Ouvre pas, je te dis !

BERNARD, ému.

Mais c'est moi, patron !

ANDRÉ.

Je le sais bien que c'est toi ; mais là-haut ? dehors ?

BERNARD.

Je n'ai vu personne !

ANDRÉ.

Tiens, je croyais !... Trente...

BERNARD.

Ah ! patron, quel bonheur que mon capitaine m'ait permis...

ANDRÉ, brusquement.

Ne me parle pas, tu me feras tromper ! Je disais trente... Qu'est ce que je disais ?

BERNARD, étonné.

Vous disiez trente... Après ?

ANDRÉ.

C'est ça, trente-deux... Je vas toujours ! trente-quatre. (Il continue entre ses dents.)

BERNARD, à part.

Ah ça ! qu'est-ce qu'il a donc à compter comme ça des coquilles ? Drôle de manière de me recevoir !

ANDRÉ.

Quarante ! Compte avec moi !

BERNARD.

Comme vous voudrez ! (Ils comptent ensemble jusqu'à 50 par 2 ou par 4.)

ANDRÉ, prenant les gros coquillages pour des rouleaux d'or.

C'est bien le compte ?

BERNARD.

Oui. (À part.) Est-ce que le pauvre vieux déménage déjà ? Diable ! ça serait du chagrin, ça !

ANDRÉ, serrant le tiroir plein de coquillages dans son buffet.

Tu vois, je les mets là.

BERNARD.

Je vois ! et puis ?

ANDRÉ.

Et puis, si tu veux emporter la clef ?

BERNARD.

Moi ? Mais non, j'y tiens pas. (À part.) J'y comprends rien.

ANDRÉ.

Alors t'as confiance en moi ?

BERNARD.

Comme au bon Dieu !... Mais, patron, je venais pour vous remercier, et... avant tout... est-ce que... ? Si j'osais vous demander la permission de vous embrasser... ça me ferait tant de plaisir !

ANDRÉ.

Embrasse-moi, mon garçon, embrassons-nous !... Je ne demande pas mieux.

BERNARD, lui sautant au cou.

Ah ! tenez, vous, vous êtes le meilleur homme de la terre ? Vous me pardonnez tout, si vite que ça ? Vrai, vous me pardonnez ?

ANDRÉ.

Eh oui ! c'est entendu, puisque tu aimes toujours ma fille ?

BERNARD.

Ah ! si je l'aime !

ANDRÉ.

Eh bien, il faut s'entendre tous les trois. Allons. (Allant à la porte de Francine.) Francine ! voyons, viens !

BERNARD.

Quel bonheur !

Scène XII

ANDRÉ, BERNARD, FRANCINE.

ANDRÉ, à Francine.

Eh bien, on est d'accord, lui et moi. Es-tu contente ? Embrassez-vous, je permets à c't' heure que vous vous aimiez !

BERNARD, voulant l'embrasser.

Ah ! ma chère...

FRANCINE, le repoussant.

Ôtez-vous de là ! Moi, je ne vous aime plus !

BERNARD.

Mon Dieu ! Déjà ? Pourquoi donc ?

ANDRÉ.

Oui, voyons, pourquoi ça ?

FRANCINE.

Parce que je ne l'estime plus, parce que je n'ai pas confiance en lui.

ANDRÉ.

Mais, pendant que j'étais sorti, que s'est-il donc passé ?

BERNARD.

Ce tantôt ?... Mais rien ! Elle m'avait pardonné, elle aussi.

FRANCINE.

La première fois, oui ; mais la seconde !

BERNARD.

La seconde ?...

ANDRÉ, à Bernard.

T'es donc venu deux fois aujourd'hui ?

FRANCINE, à Bernard, avant qu'il puisse répondre.

Épargnez-vous la peine de mentir, je ne veux rien cacher à mon père.

ANDRÉ.

Tu ne dois rien me cacher. Qu'il soit venu deux ou trois fois, ça ne me fait rien, si son intention est bonne. Sinon...

FRANCINE.

Sinon, faut pas vous fâcher, mon père, faut mépriser ça, et le prier de nous laisser tranquilles.

BERNARD.

Francine, c'est comme ça que tu me parles !... Mais qu'est-ce qu'il y a donc, mon Dieu ?

ANDRÉ.

Oui, qu'est-ce qu'il y a ? T'a-t-il fait quelque insulte ? Allons, faut le dire ! J'suis pas encore assez vieux pour l'endurer sans me regimber, moi !...

FRANCINE, effrayée.

Non, non, mon père, c'est pas ça !

ANDRÉ.

Alors... qu'est-ce que c'est ? C'est un caprice que t'as ?

FRANCINE.

Eh bien, oui, mon père ! c'est un caprice que j'ai ! (À part.) Au moins, comme ça, ils ne se battront pas.

ANDRÉ, s'approchant de Bernard, qui s'est assis consterné.

Comprends-tu ça, toi ?

BERNARD.

Oui, patron ! Je comprends qu'elle ne m'aime pas, qu'elle ne m'a jamais aimé !

ANDRÉ, à Francine en colère.

Dites donc, demoiselle ! c'est pas tout ça. J'entends pas, moi, que vous refusiez.

BERNARD, se levant et lui saisissant le bras.

Oh ! patron !

ANDRÉ, en colère.

Laisse-moi ! J'entends qu'elle m'obéisse !

BERNARD.

Vous voulez qu'elle m'épouse malgré elle, et vous croyez que j'accepterais la fille sans le cœur ?

ANDRÉ.

À qui qu'elle l'a donné, son cœur ? (À Francine.) Réponds ! À qui ?

FRANCINE.

Mon père, je vas tout vous dire, là, dans votre chambre ; venez !

ANDRÉ.

Eh bien, c'est ça. Confesse-toi, malheureuse, ou je t'assomme ! Attends-moi là, Bernard ! (Il sort par la chambre de Francine.)

FRANCINE, le suivant, parlant vite.

Non, Bernard ; allez-vous-en ! Quand mon père saura comment vous vous êtes conduit avec moi, il vous cherchera querelle. Vous paraissez dégrisé... Allez-vous-en ! vous ne voudriez pas...

ANDRÉ, de l'intérieur.

Ah ça ! viens-tu ? (Francine entre dans sa chambre.)

Scène XIII

BERNARD, seul.

J'y comprends rien ! J'en deviendrai fou !... M'en aller ? reculer devant une accusation que je ne mérite pas ? Oh ! non ! j'en ai trop mérité dont je ne me souciais pas assez ! À présent, je tiens à mon honneur. Il y a ici quelque mensonge... Faut savoir... Qu'est-ce que ça peut donc être ?

Scène XIV

LE DRAC, **BERNARD**.

LE DRAC, sans être vu de Bernard.

Ainsi, je n'ai pu empêcher son retour ! La vague a refusé d'engloutir la barque qui le ramenait, le vent n'a pas voulu déchirer la voile ! Les éléments ne m'entendent plus. Rien ne m'obéit, et Satan, le mystérieux problème, n'a pas daigné me répondre. (Regardant Bernard.) Mais la vision a su troubler son bonheur. Accablé, désolé, il m'appartient peut-être ! Essayons. (Il reste au fond, près de la fenêtre. Le vent chante au dehors d'une manière lugubre.)

BERNARD, debout près de la table, absorbé.

Dire que je l'ai insultée, moi !... Mais, pour croire à ça, faut donc... ? Ah ! ma pauvre tête ! quel mauvais rêve !

LE DRAC.

Malheur, malheur, trois fois malheur à celui qui a blessé l'orgueil de la femme ! La femme se souvient et se venge ; elle se venge en feignant de caresser. Tu reviens à elle, tu te crois absous parce qu'elle sourit et promet ! C'est alors que, sûre de te faire souffrir, elle te foule aux pieds et te brise. Tant pis pour toi, Bernard, il ne fallait pas abandonner Francine ! — Malheur, malheur, trois fois malheur à celui qui croit pouvoir racheter un passé coupable ! Il invoque en vain la justice des hommes et la bonté du ciel. Chimère ! le ciel est sourd, les hommes sont aveugles ! L'éternelle damnation ou l'éternel néant, voilà ton avenir, à toi, créature insensée qui croit pouvoir aspirer à l'infini du bonheur ! — Malheur, malheur, trois fois malheur à qui veut lutter contre une destinée fatale ! Ses vains efforts ne servent qu'à prolonger son supplice. Vertu, dévouement, expiation, trois mots menteurs qui aigrissent la souffrance ! Bernard, Bernard, il n'y a pas loin d'ici au bord de la mer profonde ! Là est l'oubli, là est le repos, là est la fin des misères humaines !

BERNARD, égaré.

La mer !... l'oubli, le repos !... Le vent est bien triste cette nuit ! Il chante des airs à rendre fou !... Il dit des paroles à se donner au diable ! Le diable ! Lui seul, on dirait, se mêle de nos affaires !

LE DRAC, ne pouvant contenir sa joie.

Oui, le diable, le diable ! le parrain de ceux qui croient au mal !

BERNARD.

Ah ! mais c'est de vraies paroles que j'entends, je ne rêve pas. (Il se retourne et voit le Drac, qui change aussitôt d'attitude et d'expression.) Tiens, c'est toi qui es là, petit ? Qu'est-ce que tu disais donc ?

LE DRAC.

Moi ? Rien ; qu'est-ce que vous voulez que je dise ?

BERNARD.

Je veux... oui, je veux que tu me dises la vérité, car tu la sais.

LE DRAC.

Quelle vérité ?

BERNARD.

Oh ! tu me l'as donnée à entendre tantôt !

LE DRAC.

À entendre ? Non, je vous ai dit clairement que Francine ne vous aimait plus.

BERNARD.

Et t'as eu peur d'en trop dire. T'as fini par te moquer de moi en te donnant pour l'amoureux...

LE DRAC.

Oh ! ça, c'était une plaisanterie.

BERNARD.

T'as pas besoin de le dire ; mais, à c't' heure, je ne ris plus, et je te défends de plaisanter. Comment s'appelle-t-il, l'amoureux de Francine ? Allons, vite, dis !

LE DRAC.

Comment il s'appelle ? J'sais pas.

BERNARD.

Tu mens !

LE DRAC, effrayé.

Si vous vous fâchez...

BERNARD.

Oui, tu te sauveras ? Voyons, aie pas peur.

LE DRAC, insinuant.

Tu veux le tuer, pas vrai ?

BERNARD.

Le tuer ? Non certes ; tuer un pays, un camarade peut-être, parce que Francine... ? Ah ! j'avais mérité ça, moi, et je dois me soumettre.

LE DRAC.

Tu ne veux pas te venger ? Alors pourquoi veux-tu savoir ?...

BERNARD.

Pour savoir, v'là tout ; mais, toi, d'où sais-tu ?

LE DRAC.

Francine me l'a dit.

BERNARD, se parlant à lui-même, haut.

Alors qu'elle me le dise donc, à moi aussi ! Au lieu de m'accuser injustement, qu'elle me rende au moins son estime, qu'elle ait confiance en moi ! Oui, je vas l'attendre ; oui, je vas lui parler, tant pis ! Faut être honnête homme et vrai ami avant tout ; faut lui rendre sa parole, faut pas l'empêcher d'être heureuse... heureuse avec un autre !... (Il cache sa figure dans son mouchoir.)

LE DRAC, à part.

Quoi ! je ne puis le pousser ni au désespoir, ni à la vengeance ! Quelle puissance l'arme ainsi contre moi ? Qu'y a-t-il donc de si fort dans le cœur de l'homme ?

BERNARD, essuyant ses yeux.

Allons, c'est dit, c'est décidé, je ferai mon devoir. Je vas lui parler devant son père, lui faire mes adieux... Ôte-toi de là, petit ! (Le Drac est allé se placer contre la porte par où sont sortis André et Francine.)

LE DRAC.

Non, écoute ! Francine t'accuse, mais son père résiste. Il dit que tu es riche.

BERNARD.

Moi ? Mais non !

LE DRAC, écoutant toujours.

Il le croit ! D'ailleurs, tu es décoré. Sa vanité en est flattée. Il forcera Francine à t'épouser.

BERNARD.

La forcer ? Non, non ! je suis là ; ôte-toi donc que j'aïlle leur dire...

LE DRAC, le ramenant sur le milieu de la scène.

Qu'est-ce que tu leur diras ? Que tu te soumets, que tu renonces... ?

BERNARD.

Oui.

LE DRAC.

Eh bien, le vieux battra sa fille ; il la tuera peut-être !

BERNARD.

Qu'est-ce que tu dis ? Il n'est pas capable de ça !

LE DRAC.

Il y a longtemps que tu ne l'avais vu ? Il est devenu presque fou.

BERNARD.

Ah ! c'est donc ça que tout à l'heure... ?

LE DRAC.

D'ailleurs, Francine est craintive ; elle cédera, elle t'épousera... et elle te trompera !

BERNARD.

Non, Francine n'a qu'une parole.

LE DRAC.

Alors elle mourra de chagrin.

BERNARD.

Ah ! voilà le pire ! Comment donc faire ?

LE DRAC.

Il ne faut pas la revoir, il faut t'en aller, et lui écrire que c'est toi qui ne veux pas d'elle. Comme ça, son père la laissera tranquille.

BERNARD.

C'est vrai. T'es pas bête, toi ! Mais, moi, je suis trop malheureux ! Allons, je m'en vas, j'écrirai demain. (Il veut s'en aller.)

LE DRAC.

Non pas, tout de suite.

BERNARD.

Avec quoi ? J'ai rien.

LE DRAC, courant à la cheminée.

Tiens ! un charbon... sur le mur.

BERNARD.

Allons ! (Il écrit.) « Francine, adieu ! »

LE DRAC.

C'est pas assez.

BERNARD.

Comment, c'est pas assez ?

LE DRAC.

Non, faut que son père croie que ça vient de toi.

BERNARD.

Quoi mettre ? (Écrivant.) « Je... »

LE DRAC.

Je t'oublie !

BERNARD.

C'est pas vrai.

LE DRAC.

C'est pour ça !

BERNARD, écrivant.

« Je t'oublie ! » Ça y est. Malheur !

LE DRAC.

À présent, signe et va-t'en.

BERNARD.

C'est fait ; mais jamais de ma vie je n'ai écrit de mensonge pareil ! Ah ! Francine, j'en mourrai, c'est sûr. Malheur ! ah ! malheur ! (Il sort.)

Scène XV

LE DRAC, seul.

Oui, trois fois malheur, comme dans ton rêve. Mais ce que tu as eu la faiblesse d'écrire ne suffit pas à ma vengeance ! (Il fait apparaître sur l'inscription, au lieu des mots Je t'oublie, les mots Je te méprise.)

ACTE TROISIÈME

Scène I

LE DRAC, seul.

Il fait nuit. Bruit du vent et de la mer. Pas de lampe allumée.

Lugubre nuit, tu faisais les délices du drac aux ailes puissantes ! Il aimait à se laisser bercer par l'orage, à jouer avec les formes capricieuses que l'écume dessine au front des vagues. Son regard était un météore, sa voix une harmonie, son haleine un parfum, sa pensée une extase ! Et voilà que, faible et petit, abandonné de ses frères, haï des hommes, il subit une passion fatale ! Ô roi des elfes, souverain des grottes profondes, père des libres esprits de la mer, aie pitié du malheureux qui t'implore ! Rends-lui sa forme éthérée, rends-lui son vol infatigable, rends-lui la sérénité de son âme immortelle ! Délivre-le de ce corps chétif où son essence divine est enfermée dans une prison !... Mais il ne m'écoute pas, il ne peut plus m'entendre ! Je ne sais plus la langue mystérieuse qui plane sur les flots d'un horizon à l'autre. Ma voix ne dépasse plus les murs de cette cabane, et, quand je crie sur le rivage, la plus petite vague parle plus haut et mieux que moi. Ô tourment de l'impuissance ! horreur des ténèbres ! ma vue ne perce plus le voile des nuits brumeuses, l'étoile ne me sourit plus derrière le nuage, et, si j'aperçois encore quelques esprits emportés dans la rafale, leur gaieté me consterne et leur face pâle me fait peur !... Ah ! de la lumière !...

Scène II

ANDRÉ, LE DRAC.

ANDRÉ, sortant de sa chambre avec une lumière.

Tiens, t'es là, toi ? Tu t'es donc pas couché, ou t'es déjà levé ?

LE DRAC.

Vous ne savez donc pas l'heure, patron ?

ANDRÉ, regardant le coucou.

Cinq heures du matin !

LE DRAC.

Et vous n'avez pas dormi, vous ! Toute la nuit vous avez tourmenté, grondé, questionné, menacé Francine !

ANDRÉ.

Quéque ça te fait, à toi ? T'écoutes donc aux portes ?

LE DRAC.

Non ; mais vous parliez si haut et les murs sont si minces, que, de mon lit de paille, j'entendais malgré moi.

ANDRÉ.

Fallait pas entendre. Sais-tu ? y a longtemps que je me doute de quéque chose qui ne me convient pas !...

LE DRAC.

Quoi donc, patron ?

ANDRÉ.

Tu te permets de penser à Francine, et ça ne vaut rien à ton âge ! C'est trop tôt... D'ailleurs, t'es rien qu'un petit vagabond, et j'entends pas... Suffit ! tu m'entends.

LE DRAC, à part.

Ah ! Nicolas aimait Francine... d'un autre amour que moi !... Et à présent, moi, je l'aime donc comme il l'aimait !

ANDRÉ.

À quoi que tu penses ? Voyons, faut t'en aller à la mer.

LE DRAC, tressaillant.

À la mer ?... Ah ! oui, pêcher encore !

ANDRÉ, rudement.

Tous les jours !

LE DRAC, préparant une lanterne et des cannes pour la pêche aux coquillages.

On y va, patron !

ANDRÉ, s'asseyant, à part.

C'est trop tard pour se coucher ; mais une nuit blanche, comme ça, à mon âge... (Il s'accoude sur la table. Haut.) Dis donc, toi, tu l'as pas vu partir,

Bernard ?

LE DRAC.

Si, je l'ai vu !

ANDRÉ.

Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

LE DRAC.

Qu'il ne reviendrait jamais !

ANDRÉ, frappant du poing sur la table.

Malheur ! c'est la faute à Francine ! (À part.) Quand je pense qu'il a cinquante mille francs en beaux louis d'or, qu'il me les a confiés, qu'ils sont là, et que ça pourrait être à nous, si Francine avait voulu ! Ah !... (Il s'endort.)

LE DRAC, qui l'a écouté et qui s'est approché furtivement.

De l'or, beaucoup d'or ! c'est le rêve du pauvre ! Vieillard courbé sous la fatigue, tu vas mourir sous ton toit de roseaux, bien heureux encore d'avoir pu recueillir quelques débris pour construire ta demeure au bord de l'abîme. Le vent d'hiver secouera ta porte mal jointe, la pluie ruissellera contre tes vitres enfumées... et tu pourrais acheter une villa dans la plaine, loin de ces noirs écueils, rêver sous les arbres de ton jardin...

ANDRÉ, rêvant.

Des tilleuls, des pommiers...

LE DRAC.

Oui, c'est le rêve de celui qui n'a pour horizon que des buissons épineux, des roches décharnées, des sapins au noir feuillage ! Avec de l'or, on a tout, des fleurs, des gazons, les murailles blanches d'un joli domaine, avec un banc vert sous le berceau de jasmin jaune, et au loin, bien loin, l'horizon bleu de la mer, l'ancienne maîtresse fantasque et farouche devenue l'amie des souvenirs de vieillesse !

ANDRÉ, rêvant.

Et, dans la salle à manger, des images en couleur qui vous font voir au naturel...

LE DRAC.

Les naufrages dont on est sorti, les désastres qu'on ne craint plus.

ANDRÉ.

Ah ! oui, oui !... riche !

LE DRAC.

Eh bien, tu peux l'être. Bernard t'a confié un trésor, nul ne le sait !... Bernard est parti furieux, la tête perdue... Quand il reviendra, tu peux lui dire : « Quel argent m'as-tu confié ? où sont les témoins ? où est la preuve ? »

ANDRÉ, se secouant et se levant.

Non ! oh ! non, par exemple ! Pouah ! v'là un vilain rêve ! C'est pas joli, tout ça. Est-ce que je dormais ? (Voyant le Drac.) Ah ! t'es encore là, faignant ?

LE DRAC.

Vous rêviez tout haut, patron ; vous disiez...

ANDRÉ.

Ce qu'on dit en dormant, c'est rien, c'est des bêtises, ça compte pas !...
Allons, es-tu prêt ? J'vas t'aider à descendre tout ça. (Il se charge d'engins de pêche.)

LE DRAC, à part.

Ah ! toujours échouer quand je parle à leur âme ! Je ne peux rien que par le mensonge ! (Haut.) Dites donc patron, pourquoi que vous le regrettez tant que ça, ce méchant Bernard ?

ANDRÉ.

Il n'est pas méchant.

LE DRAC.

Ah ! par exemple, si ! Voyez donc ce qu'il a écrit là, sur le mur, en partant ?

ANDRÉ.

Y a quéque chose d'écrit ? J'avais pas fait attention. Qu'est-ce qu'il y a ?
Dis !... Je sais pas lire, moi !

LE DRAC.

Si je vous le dis, vous ne voudrez pas me croire ; mais demandez à Francine, la v'là.

Scène III

ANDRÉ, LE DRAC, FRANCINE.

FRANCINE.

Mon père, faut vous reposer. À la fin, vous serez malade !

ANDRÉ.

C'est pas tout ça ! Qu'est-ce qu'il y a d'écrit là ?

FRANCINE.

Là ? *Francine, adieu ! Je... je te méprise !* (Tombant sur une chaise.) Ah ! vous voyez comme il est corrigé ! vous voyez comme il m'aime !

ANDRÉ.

Et c'est signé ?

FRANCINE.

Oui, c'est signé.

ANDRÉ, jetant le panier qu'il tenait.

Mais... c'est une insulte, ça !

LE DRAC, bas.

Et, si vous supportez ça, votre fille elle-même va vous mépriser !

ANDRÉ, haut.

Je ne veux pas le supporter ; je m'en vas le trouver à son bord, et, devant tout l'équipage, je lui dirai qu'il est un lâche !

FRANCINE, se levant.

Mon père, il vous tuera ! il m'en a menacée !

LE DRAC, bas, à André.

Dites rien devant elle, et venez. J'ai vu Bernard descendre au rivage et entrer chez Antoine. Il y aura sûrement couché, vous le prendrez au lit. Antoine vous soutiendra.

ANDRÉ, bas.

Oui, t'as raison, viens avec moi.

FRANCINE.

Qu'est-ce que vous avez dit tout bas ? Où est-ce que vous allez, mon père ?

ANDRÉ.

Je vais embarquer Nicolas pour la pêche.

FRANCINE.

Et vous n'irez pas...

LE DRAC, bas, à Francine.

Non, non, je vous réponds de lui.

Scène IV

FRANCINE, seule.

Oh ! celui-là, je ne me fie point à sa parole. Mon père a une mauvaise idée ! J'ai eu tort de lui dire... Et Bernard aussi a une idée de nous faire du mal, car je l'ai vu de ma fenêtre. Il n'était point parti... Il marchait du côté du grand rocher. (Elle va au fond.) Ah ! je le vois, c'est lui, j'en suis sûr. Eh bien, faut que je lui parle, faut le prendre par la bonté si je peux, ou faut le gronder sans le craindre ; enfin faut empêcher un malheur. Il ne me voit pas ou il ne veut pas me voir... Bernard !... Mon Dieu ! pourvu que mon père ne m'entende pas !... Non, il est déjà loin. Bernard !... Il m'a vue, il vient, il court. Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vas lui dire ?

Scène V

BERNARD, **FRANCINE**.

BERNARD.

J'ai pas rêvé, Francine ? Tu m'as appelé ?

FRANCINE.

Oui. Écoutez-moi. Vous ne m'aimez point, ou vous m'aimez très-mal, comme un homme sans bonté et sans religion peut aimer. Vous m'avez trompée la première fois. Je vous croyais de bonne parole. Vous êtes revenu au bout d'une heure, et ce que vous m'avez proposé, c'est infâme, entendez-vous ?

BERNARD.

Doucement ; laissez-moi dire aussi, Francine. Je suis revenu parce que votre père me demandait, et je ne vous ai vue alors que devant lui, après lui avoir parlé ; ainsi, je n'ai pu vous offenser en aucune manière.

FRANCINE.

Si vous ne vous souvenez pas de ce que vous dites et des personnes à qui vous parlez, comment donc faire pour s'entendre avec vous ?

BERNARD.

Si je vous respectais pas comme je respecte ma sœur, je vous dirais que c'est vous, Francine, qui rêvez des choses qui ne sont pas.

FRANCINE.

Allons, c'est inutile de vous parler. Sans doute que le vin vous enlève toute idée d'un moment à l'autre.

BERNARD.

Le vin ? J'ai fait serment, il y a un an, de n'en plus goûter, non plus qu'aux autres choses qui font perdre la raison, et j'ai tenu parole, je le jure !

FRANCINE.

Vous n'étiez pas ivre quand mon père est rentré ?

BERNARD.

Devant Dieu, non !

FRANCINE.

Et vous n'avez pas voulu m'emmener de force ? Et vous n'avez pas menacé de tuer mon père, si je l'appelais ?

BERNARD.

Par mon honneur et par le tien, Francine, non ! Par l'âme de ta mère, non !
Par la justice de Dieu, qui viendra peut-être à mon secours, non !

FRANCINE.

Et vous n'avez pas écrit que vous me méprisiez.

BERNARD.

Jamais !

FRANCINE, montrant la muraille.

Mais regardez donc !

BERNARD.

Ah ! j'ai jamais écrit ce mot-là !... On m'a dit que t'en aimais un autre, que ton père voulait te forcer à m'épouser ; je me suis soumis, je me soumets. J'en deviendrai fou ou j'en mourrai, ça me regarde ; mais, depuis le jour où j'ai quitté le pays jusqu'au moment où nous voilà, j'ai rien fait de mal, Francine, et je t'ai aimée comme un homme d'honneur doit aimer une fille de bien. J'ai été un fou, dans le temps, et même, par des fois, dans le vin, un fou furieux ; mais je n'ai jamais été un lâche ! Non, souviens-toi ! Quand ton frère est venu me reprocher ma conduite, c'était au cabaret. Il avait bu aussi, et nous ne nous reconnaissons pas l'un l'autre. Quand j'ai manqué à ton père, c'est qu'il m'avait poussé à bout dans un moment où je me défendais de mon chagrin, car j'avais du chagrin, tu le sais bien, de te quitter. J'ai toujours dit que je t'aimais, c'était la vérité. J'ai toujours juré que je reviendrais, et me voilà revenu, — que je voulais te tenir parole, et je l'aurais tenue ! De loin comme de près, dans le vin comme dans la raison, j'ai parlé et pensé de toi et de ta mère comme de deux anges du bon Dieu ! Non, non, jamais j'ai eu seulement l'idée de te trahir ! Je voulais servir mon pays... Dame, en temps de guerre... Si t'étais un homme, tu comprendrais ça !... J'ai jamais été un mauvais sujet auparavant, tu le sais bien. Je le suis

devenu pour t'étourdir sur ton regret et sur le mien, et ça n'a duré que trois mois dans toute ma vie ! Pas plus tôt à bord, j'étais guéri, j'étais sage, et j'étais amoureux de toi comme par le passé. Je ne pensais plus qu'à revenir avec beaucoup d'honneur pour te faire plaisir, et j'aurais été chercher ma croix au fin fond de la mer, si j'avais pas pu l'attraper au milieu du feu où ce que je l'ai trouvée ! Tout ça, c'était pour toi, Francine ; mais à quoi sert tout ce que je dis là ? Tu ne me crois plus, c'est-à-dire que tu ne veux plus me croire. Tu m'inventes des torts que je n'ai pas. Tout ça, vois-tu, je ne veux pas te dire que c'est mal ; mais c'est inutile. T'étais dans ton droit de m'oublier et même de te venger de moi. J'ai rien à dire. La punition est grande, faut savoir l'endurer. Je ne voulais plus te voir, Francine, tu m'as appelé... Eh bien, reçois mes adieux ; je m'en vas pour toujours ! Seulement, laisse-moi effacer ça : c'est quelque méchant cœur qui a inventé ça pour que tu me méprises, toi ! (Il efface les paroles du mur.) Il y a ici quelqu'un de bien lâche ! Oh ! oui, c'est lâche, d'achever comme ça un malheureux !

FRANCINE.

Voyons, écoute. Qu'est-ce qui t'a dit que j'en aimais un autre ?

BERNARD.

Ah ! qu'est-ce que ça fait, à présent, celui qui me l'a dit ?

FRANCINE, vivement.

C'est le drac ?

BERNARD, abattu.

Le drac ? quel drac ? où prends-tu l'idée du drac ?

FRANCINE.

Tu ne crois pas à ça ?

BERNARD.

J'y croyais quand j'étais enfant. C'est des histoires que les gens de la côte font comme ça !

FRANCINE.

Et sur la mer on ne fait pas d'autres histoires !... Écoute-moi bien : mon père prétend que, sur les navires, dans les gros temps, lorsqu'on est douze, on en voit tout d'un coup un treizième qui ne s'était point embarqué ?

BERNARD.

Le treizième ? C'est vrai ! Je l'ai vu, moi, je l'ai vu une fois !

FRANCINE.

Eh bien, comment est-ce qu'il était fait, le treizième ?

BERNARD.

Comme Michel le timonier. Pauvre Michel ! Nous étions partis douze, nous nous sommes trouvés treize en mer !... En rentrant, nous n'étions plus que onze, Michel avait suivi son double au fond de l'eau.

FRANCINE.

Tu dis bien que c'était son double ?

BERNARD.

Oui, celui qu'on voit comme ça, c'est toujours le double d'un de ceux qui sont là à bord... Mais qu'est-ce que ça te fait, tout ça, Francine ?

FRANCINE, vivement.

Dis toujours, dis !

BERNARD.

Francine, est-ce que tu aurais vu mon double aujourd'hui ?

FRANCINE.

Oui, je l'ai vu !

BERNARD.

Où ça ?

FRANCINE.

Ici, et c'est lui qui est cause de tout, j'en suis sûre ; car, vois-tu, je ne peux pas douter de toi après les serments que tu viens de me faire, et j'aime mieux croire des choses que je n'avais jamais voulu croire ! Ah ! Bernard, toi aussi, tu as vu un mauvais esprit qui t'a trompé, car je n'ai jamais aimé et je n'aimerai jamais que toi !

BERNARD.

Francine, ma chère Francine !... Ah ! tu dis la vérité, oui, je te crois, et, à cette heure, je veux bien mourir !

FRANCINE.

Mourir ? Pourquoi donc, mon Dieu ?

BERNARD.

Tu ne sais donc pas que, lorsqu'on voit son double, c'est signe de mort dans les vingt-quatre heures.

FRANCINE.

Mais faut qu'on le voie soi-même, et tu ne l'as pas vu ! Dis, Bernard, tu ne l'as jamais vu ?

BERNARD.

Non ; mais si j'allais le voir !

FRANCINE, vivement.

Reste pas ici. S'il revenait !

BERNARD.

Oh ! quand ces choses-là paraissent, il n'y a ni terre ni mer pour les empêcher !

FRANCINE.

Si fait ! y a la maison du bon Dieu. Va, Bernard ! va vite !

BERNARD.

Où donc ? À la petite chapelle ? Je voulais y aller tout à l'heure, mais j'avais pas le cœur à prier.

FRANCINE.

Faut y retourner. C'est la bonne Dame de la mer, c'est la patronne chérie aux marins de l'endroit. Tu lui feras un vœu.

BERNARD.

Quel vœu ?

FRANCINE.

Le vœu de pardonner au premier méchant qui te fera offense et dommage.

BERNARD.

Ça y est. Mais toi ?

FRANCINE.

Moi, je vas expliquer tout ça à mon père et le faire revenir de sa colère. Et puis j'irai chercher le capelan. Je lui ferai bénir la maison et le sentier ; car, pour sûr, elle est hantée, notre pauv' maison ! Et, quand tout ça sera fait, quand je n'aurai plus peur de rien, je mettrai le mouchoir blanc où tu m'as dit de le mettre. Va vite ! J'entends mon père qui remonte du rivage.

BERNARD.

Dis-moi encore que tu n'aimes que moi !

FRANCINE.

Je n'aime que toi ! (Il sort.)

Scène VI

FRANCINE, seule, au fond, regardant du côté du rivage.

C'est pas mon père... c'est ce méchant drac ! C'est lui qui veut amener le malheur chez nous ! Quoi faire contre lui ? Prier le bon Dieu ; oui, il n'y a que ça. (Elle s'agenouille.)

Scène VII

FRANCINE, LE DRAC.

LE DRAC, agité.

Que fais-tu là, Francine ? Ôte-toi de là !

FRANCINE.

Non ; je demande du secours contre toi, et j'en aurai !

LE DRAC.

À qui demandes-tu secours ?

FRANCINE.

À celui que tu ne connais pas.

LE DRAC.

Si, je le connais... Je le connaissais du moins avant d'être homme ; car, dans la nature, il n'y a que l'homme qui ose et qui sache nier Dieu !

FRANCINE, se levant.

Tu dis son nom, et il ne te brûle pas la langue ? Tu n'es donc pas... ?

LE DRAC.

Non, je ne suis pas l'esprit du mal. Cet esprit-là, Francine, n'existe que dans l'imagination de tes semblables.

FRANCINE.

Et pourquoi est-il dans ton cœur ?

LE DRAC.

Ah ! que me dis-tu là ! Il n'est donc pas dans le tien ?... Oui, je me souviens, quand j'étais saintement épris de toi, c'est la pureté de ton âme qui me charmait. Ah ! Francine, j'étais alors le frère de ton bon ange !

FRANCINE.

Et tu es devenu le frère du mauvais ?

LE DRAC.

Non, je suis devenu homme !

FRANCINE.

Eh bien, si tu es devenu ce que tu dis, tu peux encore être sauvé. Je vas prier pour toi.

LE DRAC.

Où donc vas-tu prier ?

FRANCINE.

Dans la chambre où ma pauvre mère est morte, à côté de son lit. Quand je suis là, je m'imagine que je la vois et que nous prions toutes les deux ; ça fait que je prie mieux là qu'ailleurs.

LE DRAC.

Et que vas-tu demander pour moi ?

FRANCINE.

Que le bon Dieu t'ôte l'envie et le pouvoir de faire du mal.

LE DRAC, ému.

Eh bien, va, Francine, et prie de tout ton cœur. (Elle entre dans sa chambre.)

Scène VIII

LE DRAC, puis LE FAUX BERNARD, invisible.

LE DRAC, regardant Francine.

Elle prie pour moi !... Elle m'aime donc ?... Non, c'est pour Bernard qu'elle prie en demandant au ciel de me guérir. Ah ! perfidie de la femme ! je ne serai pas ta dupe ! (Il ferme la porte de Francine.) Je ne peux plus connaître qu'un plaisir, la vengeance : soit ! — Fantôme, à moi !

VOIX DU FANTÔME, sous terre.

Je suis là !

LE DRAC.

Où est Bernard ?

LA VOIX.

Près d'ici.

LE DRAC.

Quand les marins voient leur double, la peur les fait mourir ?

LA VOIX.

Oui.

LE DRAC.

Va trouver Bernard !

LA VOIX.

Non !

LE DRAC.

Montre-toi à lui, je le veux.

LA VOIX.

Je ne peux pas.

LE DRAC.

Pourquoi donc ?

LA VOIX.

Il est gardé !

LE DRAC.

Par qui ?

LA VOIX.

Par la prière.

LE DRAC.

Quelle prière ?

LA VOIX.

Celle de l'amour.

LE DRAC.

Celle de Francine ?

LA VOIX.

Tu l'as dit !

LE DRAC.

Va-t'en et ne reparais plus.

LA VOIX.

Peut-être.

Scène IX

LE DRAC, seul.

Peut-être ? Qu'est-ce à dire ? Les visions elles-mêmes me résistent, et je ne suis plus le roi des mirages ? Oui, je le vois, l'homme n'a qu'une force, la haine ou l'amour ; mais ces forces sont grandes, et je les sens se développer en moi. Oh ! chaque instant qui s'écoule m'enlève une faculté divine et m'apporte un instinct funeste ! Allons, il faut que tu périsses, Bernard, et même, sans le secours de cette faible main, c'est ma volonté qui te tuera.

Scène X

LE DRAC, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Eh bien, es-tu prêt ? Nous partons.

LE DRAC.

Vous voulez toujours aller à bord du *Cyclope* ?

ANDRÉ.

Oui.

LE DRAC.

Eh bien, vous vous trompez, patron, il est tout près d'ici.

ANDRÉ.

Ah ! où donc ?

LE DRAC.

Quand vous serez prêt à le recevoir, je le ferai venir.

ANDRÉ.

Fais vite ; je suis prêt.

LE DRAC.

Non, vous n'êtes pas le plus fort.

ANDRÉ.

Tu m'aideras.

LE DRAC.

Vous êtes donc bien décidé à le tuer ?

ANDRÉ.

Le tuer... moi ? C'est sérieux de tuer un homme et un marin de l'État ! Je veux lui flanquer une paire de soufflets, v'là tout.

LE DRAC.

Il vous écrasera comme une mouche !

ANDRÉ.

Ça m'est égal !

LE DRAC.

Il vous a déjà battu dans le temps, et il a manqué tuer votre garçon, qui était deux fois fort comme vous.

ANDRÉ.

C'est pour ça ! J'ai ça su' le cœur, y a trop longtemps !

LE DRAC, insinuant.

Et puis il est riche, et l'argent est là...

ANDRÉ.

Ah ! tu m'y fais penser, à son magot. (Allant à l'armoire.) Je veux d'abord lui rendre ça ; je ne veux pas qu'il croie... Je veux lui jeter le tout à la figure ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Des coquilles ? (Il renverse le contenu du tiroir et reste stupéfait.)

LE DRAC, riant.

Il vous a joué là un bon tour, patron.

ANDRÉ.

Il s'est moqué de moi !

LE DRAC.

Il s'est donné pour riche, et il n'avait rien !

ANDRÉ.

Si fait, j'ai vu les doubles louis.

LE DRAC.

Vous étiez à jeun ?

ANDRÉ.

Non, j'avais bu un peu de rhum chez Antoine ; mais...

LE DRAC.

Alors tout à l'heure il va vous réclamer son argent !

ANDRÉ.

C'est pas malaisé à lui rendre.

LE DRAC.

Il dira que c'était de l'or, et que vous l'avez volé.

ANDRÉ.

Il dira ça ? il me traitera de voleur, moi ?

LE DRAC.

Il ne l'a pas fait pour autre chose que pour vous insulter et vous déshonorer.

ANDRÉ.

Cré vingt dieux ! si c'est ça son idée, faut que je le tue !

LE DRAC, à part.

Allons donc ! (Haut.) Comment ? avec quoi ?

ANDRÉ.

J'en sais rien, ça m'est égal !...

LE DRAC.

S'il vous tue, lui ?

ANDRÉ.

S'il me tue, la loi le tuera.

LE DRAC, bondissant de joie.

Ah bien, attendez !

ANDRÉ.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

LE DRAC, au fond, plaçant le signal.

C'est le signal convenu entre Francine et lui.

ANDRÉ, allant au fond.

Comment que tu sais ça ?

LE DRAC.

Quand il est venu ici la première fois, j'étais caché là, et j'ai entendu.

ANDRÉ.

Je comprends, oui. Eh bien, vient-il ?

LE DRAC.

Le v'là, courage !

ANDRÉ.

J'ai pas besoin de courage, j'en ai.

LE DRAC.

Jetez-vous sur lui, vite, avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître.

ANDRÉ.

Oui, oui ! tu vas voir !

Scène XI

Les Mêmes, LE FAUX BERNARD.

ANDRÉ, voulant lui arracher sa croix.

Malheureux, t'es pas digne de la porter ! (Il recule comme repoussé par une force magique.)

LE DRAC, au Spectre.

Allons, c'est un outrage ! frappe ! (À André.) À toi donc !

ANDRÉ, au Spectre.

Lâche ! t'es un lâche ! (Il veut encore se jeter sur le Spectre et va tomber comme foudroyé à quelques pas de lui.) Ah ! il a un charme, le lâche !

LE DRAC, au Spectre.

Quel pouvoir magique as-tu donc invoqué, toi ? Réponds ! as-tu fait vœu de silence ? as-tu fait un pacte avec... ?

LE FAUX BERNARD.

N'est-il pas de puissance supérieure à celle du mal ?

LE DRAC.

Ah ! tu prétends... Et tu veux lutter contre moi ! Soit ; l'énergie m'est venue... la haine m'a retrempé... Ose te mesurer avec le drac...

LE FAUX BERNARD, reculant.

Non.

LE DRAC.

Ah ! tu me reconnais enfin ? Oui, tu fuis mon regard... tu trembles !
(À André.) À toi maintenant !

ANDRÉ, se relevant.

Ah ! mon Dieu ! ah ! il m'a comme tué ! (Le jour commence, le Spectre disparaît par la fenêtre.)

Scène XII

ANDRÉ, **LE DRAC**.

ANDRÉ, criant.

Ah !...

LE DRAC.

Le précipice ! Il est perdu !

ANDRÉ, courant à la fenêtre.

Il est donc fou ?

LE DRAC.

Non, l'enfer le protège ; il se retient, il rampe... il se relève ! Prodige ! il a franchi l'abîme, il fuit ; il nous raille, il nous menace !

ANDRÉ.

Ah ! démon ! si j'avais...

LE DRAC.

Quoi ? une arme ?... Tiens ! (Il prend un pistolet à la muraille.)

Scène XIII

Les Mêmes, BERNARD, FRANCINE.

Bernard paraît en haut de l'escalier en même temps qu'André fait feu sur le Spectre par la fenêtre. Il fait jour.

LE DRAC, sans voir Bernard.

Tombé ?

ANDRÉ.

Oui.

LE DRAC, regardant avec joie.

Sanglant, meurtri, défiguré !

BERNARD.

Qui donc ?

ANDRÉ ET LE DRAC, ensemble.

Bernard ! lui !

BERNARD.

Mais oui, moi ! Ne m'avez-vous pas mis le signal ?

ANDRÉ.

Non, ce n'est pas lui, c'est un fantôme !

LE DRAC.

Oui, oui, le fantôme ! Bernard n'est plus, voyez ! Vois, Francine, il est là, brisé... Celui dont tu tiens la main est un spectre !

FRANCINE, avec enthousiasme.

Non ! je la tiens bien, sa main fidèle et honnête ! Ma mère a prié pour lui, et pour toi aussi, pauvre drac ; tu vas être délivré, j'en suis sûre !

LE DRAC.

Non.

ANDRÉ.

Le drac ! Bernard ! un double !

FRANCINE, empêchant Bernard d'aller à la fenêtre.

Ne regarde pas, Bernard !

LE DRAC, à la fenêtre.

Il n'y est plus, le rêve s'est évanoui au premier rayon du soleil. Le soleil ! il vient, il monte, il dissipe les terreurs de la nuit, et, jusqu'à ce soir, je ne peux plus les évoquer !...

ANDRÉ.

Sors d'ici, maudit !

LE DRAC.

Laissez, laissez-moi ! Pour aujourd'hui, je suis assez châtié : mon pouvoir s'est tourné contre moi-même, et j'ai été le jouet du spectre qui devait m'obéir ; mais vous ne pouvez rien contre moi, vous autres, et, chaque nuit, je viendrai troubler vos fêtes et empoisonner vos joies. Le premier-né de votre amour m'appartient. Je troublerai sa raison, je lui prendrai son âme ! Francine, tu pleureras sur un berceau, tu pleureras des larmes de sang !

BERNARD, menaçant.

Malheureux !... Tiens, va-t'en !

FRANCINE, le retenant.

Ton vœu, Bernard ! (Le Drac tombe à demi, comme épuisé.)

BERNARD.

C'est vrai, oui ; mais voyez donc comme il devient pâle ! Ses yeux se perdent...

FRANCINE.

Est-ce qu'il va, est-ce qu'il peut mourir ?

LE DRAC, luttant contre une force invisible.

Non, c'est cette âme embrasée qui s'échappe... Le corps veut lutter, il luttera... Qu'est-ce donc ? La mer m'appelle !... Non, je ne veux pas ! Je resterai ici... Je... Ô terre, retiens-moi ! Je ne suis pas vengé ! Ah ! le soleil ! Rayon terrible !... Pitié !... La mer !... Dieu ! (Il fuit.)

Scène XIV

ANDRÉ, BERNARD, FRANCINE.

BERNARD, le suivant au fond.

Il s'enfuit, il nous quitte... il s'envole, on dirait... oui. Mon Dieu, comme il change de figure !

FRANCINE.

Je ne le reconnais plus : c'est comme un ange !

BERNARD.

Non, c'est un nuage.

ANDRÉ.

Non, c'est une vapeur.

BERNARD.

Et ce n'est plus rien !

FRANCINE.

Rien ? Si fait, c'est une âme qui a péché et qui souffre ! Prions pour elle.
(Elle s'agenouille. André aussi.)

BERNARD, debout

Dieu du ciel, toi qu'es si grand et si fort, des pauvres gens comme nous autres, ça ne sait rien de rien ! mais ça te connaît par ta bonté. J'ai fait un vœu tout à l'heure, qui était de pardonner, même au diable ; mais peut-être

bien que, le diable, c'est une idée que nous avons, et peut-être que, l'enfer, c'est notre mauvaise tête et notre mauvais cœur ! Que ça soit ça ou autre chose, t'es là pour nous guérir, et tant qu'à pardonner, ce que j'ai fait, t'es pas embarrassé pour le faire !... Grâce, mon bon Dieu, grâce pour l'esprit de la plage !

FRANCINE.

Oui, c'était un bon esprit qui voulait faire le mal et qui ne le pouvait pas ! Grâce pour lui, mon Dieu, et pour cette pauvre maison où l'on t'aime !

VOIX DU DRAC, au loin derrière les rochers.

Bonté, lumière... ô mes ailes d'or, ô mon âme pure, je vous retrouve !

FRANCINE.

Ah ! écoutez donc comme la brise de mer chante doux ! on dirait des paroles !

VOIX DU DRAC.

Vague charmante, récifs superbes ! bons pêcheurs... amis, frères ! fraîcheur du matin, doux réveil ! travail, amour, innocence ! ô liberté ineffable !...

BERNARD.

Est-ce lui qui chante comme ça ?

VOIX DU DRAC.

Bonheur à toutes les créatures ! Francine, bonheur à toi ! Tu m'as rendu mes ailes...

FRANCINE.

Écoutez.

VOIX DU DRAC.

Francine, sois à jamais bénie !

BERNARD.

Ah ! ne craignez plus rien. Mon père, ma femme, nous nous aimerons tant, que tous les esprits du ciel et de la terre seront pour nous !

PLUTUS

ÉTUDE D'APRÈS LE THÉÂTRE ANTIQUE

PLUTUS

À MON AMI ALEXANDRE MANGEAU

PROLOGUE

ARISTOPHANE, MERCURE.

ARISTOPHANE.

Mais où donc me conduis-tu, Mercure ?

MERCURE.

Dans l'avenir, mon cher Aristophane !

ARISTOPHANE.

Les dieux le connaissent et le révèlent quelquefois ; mais...

MERCURE.

Mais, au lieu d'un oracle embrouillé, je t'accorde la vision des choses futures, et t'y voilà transporté, comme tu le serais si, du passé, je te jetais dans le présent.

ARISTOPHANE.

C'est fort aimable à toi, Mercure ; mais où sommes-nous ici ? Dieux immortels ! quel changement dans Athènes !

MERCURE.

Nous ne sommes point chez les Athéniens ; nous sommes chez un peuple qui passe pour l'héritier de leur gaieté.

ARISTOPHANE.

Oh ! alors, je vais bien les faire rire, ces nouveaux Athéniens !

MERCURE.

Détrompe-toi, ils t'ont dépassé de beaucoup, et ne te demanderont que ta sagesse, qui est de tous les temps.

ARISTOPHANE.

En quel temps sommes-nous donc, selon toi ?

MERCURE.

À plus de vingt-deux siècles du jour où tu crois vivre.

ARISTOPHANE.

Est-ce à dire que la postérité conserve la fraîcheur de ma gloire ?

MERCURE.

Non pas sans restriction, mais autant que tu le mérites.

ARISTOPHANE.

Et que venons-nous faire en ce lieu, qui a quelque ressemblance avec un théâtre ?

MERCURE.

Tu vas assister à la représentation de quelques parties de ta dernière pièce.

ARISTOPHANE.

De mon *Plutus* ? Toutes mes pièces ne sont-elles pas excellentes d'un bout à l'autre ?

MERCURE.

Je suis trop poli pour te contredire ; mais la liberté de ton langage et de tes tableaux ne serait pas soufferte ici.

ARISTOPHANE.

Les hommes sont donc devenus vertueux ?

MERCURE.

Oui, relativement aux mœurs antiques.

ARISTOPHANE.

Grâce à mes satires, je te parie !

MERCURE.

Tes satires y ont contribué.

ARISTOPHANE.

Mais, si l'on a fait des changements dans ma pièce, on a donc mis quelque autre fiction à la place ?

MERCURE.

Une courte fiction amoureuse des plus simples.

ARISTOPHANE.

Je m'oppose à cela. L'amour n'est pas du ressort de la comédie !

MERCURE.

La comédie ne peut plus s'en passer.

ARISTOPHANE.

Allons ! rien ne doit étonner le sage ; mais quel audacieux s'est permis... ?

MERCURE.

Un grand poète tragique s'était permis, deux cents ans avant ce jour, de transporter, sous le titre des *Plaideurs*, quelques passages de tes *Guêpes* sur la scène. Pour conserver le comique de ta pièce, il dut l'adapter à des personnages de son temps, car les hommes n'ont jamais cessé de plaider. Ce qu'on va tenter ici, c'est de montrer les hommes et les dieux tels que tu les as dépeints toi-même, avec leurs noms, leurs idées, leur costume et leur manière de s'exprimer. Autant que possible, on a dégagé ta pensée de ce que le temps a rendu obscur, et on l'a exprimée ou complétée en compulsant tes autres pièces. Je dois t'avertir aussi qu'on s'est aidé de la pensée de Lucien, un beau génie, venu quatre siècles après toi, et qui, lui aussi, a traité le sujet de *Plutus* sans en altérer la philosophie.

ARISTOPHANE.

Alors, j'espère qu'on a conservé ma scène de la Pauvreté ?

MERCURE.

Oui, quelque longue qu'elle soit ; on a tenu à te montrer sous l'aspect sérieux, qui est le moins populaire de ton génie. Tout le monde sait que ton ironie était amère, que ni les grands, ni les petits, ni les savants, ni les poètes, ni les philosophes, n'étaient à l'abri de tes coups : la sagesse qui brille dans ton *Plutus* rachètera les excès de ta muse emportée.

ARISTOPHANE, avec humeur.

Vas-tu me reprocher Périclès, Euripide, Socrate ?

MERCURE.

Tu ne leur as pas fait de mal dans la postérité, qui les connaît mieux que toi.

ARISTOPHANE.

Oses-tu dire que ma raillerie se soit attachée à leur char de triomphe comme une vile dépouille ?

MERCURE.

Non, Aristophane ! Être combattu par un esprit tel que le tien, c'est encore une gloire, et, qu'ils soient amis ou rivaux, les grands hommes sont toujours illustrés par les grands critiques.

ARISTOPHANE.

À la bonne heure ! et, puisqu'on va commencer, — je pense que tu vas remplir ton rôle dans ma pièce, — laisse-moi parler un peu aux spectateurs, comme le chœur parle pour moi aux Athéniens.

MERCURE.

Va, et songe que la mode est passée de se vanter soi-même.

ARISTOPHANE, au public.

Si quelque poète est assez hardi pour se louer lui-même devant vous, ô Athéniens ! qu'il soit fustigé par vos licteurs !

MERCURE, riant.

fustigé ? ...

ARISTOPHANE.

Mais, si quelqu'un a droit à des honneurs, je soutiens que c'est moi, moi, le plus grand des poètes et le plus célèbre dans l'art de la comédie ! »

MERCURE.

Fi ! que dis-tu là maintenant ?

ARISTOPHANE.

Je parle en poète ! N'est-ce pas ainsi que les poètes prouvent leur modestie ? (À part.) Mais cette raillerie m'aidera à rappeler un peu mes services ! (Haut.) Voyons, néo-Athéniens, n'est-ce pas moi qui, le premier, ai chassé de la scène ces esclaves battus et torturés, qui réjouissaient de leurs cris la sauvage multitude ? N'ai-je pas ennobli la comédie par un style pur, par des images poétiques, et par des caractères bien tracés ?

MERCURE.

On ne peut te refuser cela.

ARISTOPHANE, s'animant.

N'ai-je pas, nouvel Alcide, combattu les monstres les plus venimeux, les délateurs, les dilapidateurs, les faussaires, tous les ennemis du bien public ? Lorsqu'aucun acteur ne voulait, à quelque prix que ce fut, braver le terrible Cléon en représentant son personnage, et qu'aucun sculpteur sur bois ne

voulait faire un masque de théâtre à sa ressemblance, ne suis-je pas monté sur la scène, et n'ai-je pas joué son rôle à visage découvert ? Il y allait pourtant de la liberté, de la vie, ou de quelque chose de plus précieux, les droits du citoyen ! Enfin n'ai-je pas refusé les présents de ceux qui voulaient m'imposer un lâche silence, affronté les menaces et bravé le pouvoir de ceux qui voulaient punir ma franchise ?

MERCURE.

On le sait, et on t'en tient compte. Sois plus calme.

ARISTOPHANE, souriant.

Eh bien, rappelez-vous que j'ai fait beaucoup rire, et, si vous trouvez ma gaieté surannée, riez un peu par complaisance, comme au temps où, déjà vieux, j'invoquais l'appui des gens de bien et les applaudissements de l'aimable jeunesse. Et vous, mes recommandables pareils, hommes sincères, qui ne portez point de perruques, prononcez-vous pour moi ! Que tous les chauves de l'auditoire se lèvent et m'accablent ! Qu'ils disent d'une seule voix : « Honneur au poète chauve ! Des couronnes pour l'homme au beau front ! » Alors, je me croirai dans Athènes, et je pardonnerai aux arrangeurs de pièces !

MERCURE, au public.

Quant à moi, vous allez me voir reparaître sous les traits d'un fourbe ; mais rappelez-vous, je vous prie, que l'antiquité fit de moi le guide de l'aveugle Plutus, le dieu des gens de mauvaise vie et de mauvaise foi. Vous avez abattu mes temples ;

mais le commerce des nations a conservé mes emblèmes, et je vous pardonne une déchéance qui m'ennoblit. Chez vous, peuple nouveau, mon nom est Industrie, et vous m'avez donné pour mission véritable d'appliquer la probité au génie de la vie pratique. C'est donc à présent que je suis réellement le maître et non plus l'esclave des richesses, c'est aujourd'hui qu'au lieu de me maudire, la pauvreté intelligente me seconde et me bénit.

PERSONNAGES

PLUTUS.

CHRÉMYLE, paysan propriétaire.

MERCURE.

LA PAUVRETE.

BACTIS, CARION, esclaves de Chrémyle.

MYRTO, fille de Chrémyle.

Un bosquet à l'entrée d'un petit bois sacré. — C'est un carrefour de verdure avec un Hermès ou un dieu Pan sur une fontaine, à volonté. — L'entrée du bois sacré est marquée par un petit portique de pierre ou de feuillage.

ACTE PREMIER

Scène PREMIÈRE

CARION, seul, tenant une couronne de feuillage.

C'est vraiment une belle invention que la coutume de sacrifier aux dieux ! Dans leurs temples, tous les hommes sont égaux. L'esclave aussi bien que le maître a le droit de porter la couronne, et cette verdure le rend sacré tant qu'elle est sur son front. Chère petite couronne ! je te veux garder tout le jour et toute la nuit pour me préserver des coups de bâton. Puisse mon maître avoir encore demain la fantaisie de sacrifier dans sa maison ou de m'envoyer au temple ! cela est infiniment plus agréable que de briser les mottes de terre ou de lier les gerbes en plein soleil.

Scène II

CARION, **BACTIS**, en sayon et portant une faucille.

CARION.

Comment, camarade Bactis, tu travailles au lieu de t'employer au sacrifice ?

BACTIS.

Oui, Carion, je travaille, parce que je ne suis pas né esclave.

CARION.

Je ne t'entends pas ! Que tu sois né esclave de père et de mère, ou que, d'homme libre, tu sois devenu captif, le travail est toujours aussi fâcheux à l'homme que la paille au poisson.

BACTIS.

L'esclave issu de l'esclave n'a guère l'espérance de se racheter ; il est habitué aux coups, aux menaces, aux injures. Celui qui fut libre aspire toujours à revoir sa patrie, et sa fierté le soutient dans les épreuves.

CARION.

C'est-à-dire, pour te soustraire à l'outrage du fouet, tu fais bravement ta corvée ? Chacun son goût ! Les maîtres se lassent quelquefois de battre, ils ne se lassent jamais de faire travailler. D'ailleurs, nous autres, n'avons-nous pas un patron fort doux ?

BACTIS.

Chrémyle est un homme juste ; raison de plus pour le bien servir.

CARION.

Moi, je dis que c'est un fou, et qu'il faut profiter de sa crédulité. Il s'épuise en sacrifices, espérant que les dieux lui enverront la richesse. Et cependant ses champs, au lieu de blé, se couvrent de chardons, de smilax et de lentisques.

BACTIS.

La terre est bonne et la moisson est pauvre ! — Les laboureurs sont découragés, parce qu'ils ne cherchent pas la richesse où elle est.

CARION.

Saurais-tu donc la trouver, toi ? As-tu découvert, ici près, quelque nouvelle mine d'argent ?

BACTIS.

Non ; mais les vrais biens que les dieux aimeraient à donner, c'est la sagesse et la vertu, et ceux-là, les hommes ne les demandent point.

CARION.

Quant à moi, mon idée est que les dieux sont pauvres comme des sauterelles surprises par le froid, à commencer par le tonnant Jupiter, qui ne décerne aux vainqueurs des jeux olympiques qu'une simple couronne de feuillage comme celle-ci ! Aussi je me suis toujours émerveillé de voir les gens faire tant de dépense, se donner tant de mal et risquer de se casser les côtes pour recevoir de la main des dieux un méchant rameau d'olivier tout pareil à ceux qui poussent là dans la haie de notre jardin ! Si j'étais maître de mon corps comme je le suis de mon esprit, je ne voudrais courir et lutter que pour une couronne d'or, et je la voudrais si lourde, qu'il me faudrait trente bœufs pour la traîner... Alors... avec les trente bœufs, le char, la couronne, une centaine d'outres de vin de Chios et un bon plat de tripes par-dessus le marché, je serais assez content des immortels !... Mais il faut (Myrto paraît) qu'ils soient chiches ou affamés, puisque leurs prêtres demandent toujours et ne donnent jamais

Scène III

CARION, BACTIS, MYRTO.

Pendant cette scène, Bactis, absorbé, regarde Myrto avec tristesse.

MYRTO.

Que faites-vous là, vils esclaves ? Vous blasphémez au seuil du bois de lauriers que mon père a consacré au grand Apollon !

CARION, montrant sa couronne.

Voyez, jeune maîtresse, je suis purifié aujourd'hui, et ma présence ne souille pas les approches du bois sacré.

MYRTO.

Ote cette couronne ; c'est l'heure du travail. Mon père te demande à la maison, va vite ! obéis !

CARION, à part, ôtant sa couronne.

Cette jeune fille manque de piété ! Je m'en plaindrai aux dieux ! (Il sort.)

Scène IV

MYRTO, BACTIS.

MYRTO.

Et toi, misérable ! n'as-tu pas entendu mon reproche ? Prétends-tu braver la divinité ?

BACTIS.

La divinité ne repousse pas les malheureux.

MYRTO.

Es-tu de ceux qui se plaignent toujours, et qui, dans la servitude, voudraient se faire estimer à l'égal des hommes libres ?

BACTIS.

Myrto, quand m'as-tu entendu me plaindre ?

MYRTO.

Alors, tu es de ces orgueilleux qui croiraient s'abaisser en implorant la pitié de leurs maîtres ? Tes yeux et ton cœur respirent la vengeance et l'aversion !

BACTIS.

Pourquoi haïrais-je ceux que le hasard m'a donnés pour maîtres ? Ils sont les aveugles instruments de ma destinée !

MYRTO, blessée.

C'est trop de fierté pour un esclave ! Cette audace ne sied pas aux vaincus ; elle leur retire l'intérêt qu'on pourrait leur porter.

BACTIS.

Myrto, ton cœur ne connaît pas la pitié ! Tu es de celles qui se consolent de la domination des hommes par le plaisir de dominer les pauvres, les esclaves et les captifs. Rien n'égale la violence et la dureté des faibles envers les faibles ; ils se plaisent à rendre à ceux que leurs chaînes écrasent le mal qu'ils ont souffert eux-mêmes. Ainsi l'on voit les mouches altérées de sang s'acharner sur le lion blessé.

MYRTO.

Esclave insolent ! tu outrages la fille de ton maître et ton maître lui-même en supposant qu'il l'opprime ! Te crois-tu à Sparte où les femmes ne sont rien, tandis qu'ici, dans l'Attique, elles sont tout ? Mets-toi à mes genoux et demande-moi pardon de ton langage.

BACTIS, ému.

L'amour seul fait plier les genoux d'un homme devant une mère, une sœur... ou une amante. Veux-tu donc ? ...

MYRTO, troublée.

Une amante ? ... Pour ce mot-là, tu dois être châtié ! ... Oui, le fouet me fera raison de ton audace ! couche-toi ! ... (Elle cueille une branche.) Je veux te frapper jusqu'à ce que tu roules dans le sable... Eh bien, tu restes debout ; attendras-tu que je te fasse lier à un arbre ?

BACTIS.

Enfant, épargne-toi tant de colère ! Tiens, je vais dormir là ; chasse-moi les mouches avec ta houssine : je te défie de me faire seulement ouvrir les yeux. (Il se couche.)

MYRTO.

C'est ce que nous verrons ! (Elle passe derrière lui et le regarde, plie le genou et se penche sur lui.) Bactis, je t'aime !

BACTIS, se soulève avec un cri de surprise.

Dieux !

MYRTO.

Ah ! je t'ai fait ouvrir les yeux !

BACTIS, se relevant, irrité.

Cruelle, tu mentais ! Eh bien, pour ce jeu-là, tu mériterais la mort...

, MYRTO recule effrayée.

Tu me menaces ?

BACTIS.

Va-t'en ! tu as le droit de m'ôter la vie, mais non celui de vouloir égarer mon âme. Va-t'en !

MYRTO.

Insensé, tu parles en maître !

BACTIS.

Oui, car je suis en ce moment plus que toi, qui sacrifies à la ruse et à la haine la fierté de ton état et celle de ton sexe.

MYRTO, émue.

Quel serait donc le crime ? où donc serait le mensonge ? Ne pourrais-je t'aimer sans honte ? n'étais-tu pas un chef et un guerrier dans ta patrie ? n'as-tu pas reçu les leçons des sages de ta religion ?

BACTIS, troublé.

Ne me parle plus !

MYRTO.

Alors, parle-moi, il le faut ! On raconte sur toi des choses étranges ; on dit qu'une divinité mystérieuse te protège, qu'elle a guéri les blessures dont tu étais couvert quand tu fus amené ici ; enfin, les autres esclaves prétendent qu'elle te donne des forces qui sont au-dessus de ton âge ; que, malgré la délicatesse de tes bras, tu portes les plus lourds fardeaux, et que, durant la moisson, aucun d'eux ne peut suivre le rythme agile de ta faucille.

BACTIS.

La divinité qui me protège n'est pas d'une religion différente de la tienne. Elle s'appelle volonté ou courage, et son temple est partout sous le ciel.

MYRTO, avec tendresse.

Parle-moi encore ! N'es-tu pas né au delà de l'Hémos, dans les déserts de la Scythie ?

BACTIS.

Le nom de ma patrie ne t'apprendrait rien. Pour vous autres Hellènes, tous les peuples étrangers à vos lois et à vos mœurs sont des barbares ; mais sache que nous avons nos coutumes, aussi belles que les vôtres ; nos familles, nos préceptes et nos sages, plus respectés que les vôtres. Mais que t'importe ce que nous sommes ?

MYRTO.

Je veux savoir qui tu es ! Si tu n'étais d'un sang illustre, tu n'aurais pas osé me parler comme tu viens de le faire.

BACTIS, entraîné.

Eh bien !... j'étais le fils d'un des principaux chefs de nos tribus. Le frère de ma mère, versé dans les sciences, initié dans ses voyages aux grands mystères des diverses nations, se plaisait à former mon esprit, et voulait m'emmener en Grèce pour me faire connaître les arts de votre civilisation. Béni par mes parens, je quittai nos steppes fleuries. Ma mère ne pleura point devant moi ; mais son dernier regard déchira mon âme comme un dernier adieu. Hélas ! la reverrai-je ? En traversant les monts de la Thrace, nous fûmes assaillis par des brigands. Je défendis les jours de mon oncle jusqu'à ce que, sanglant et brisé, je fusse couché sur son cadavre. Les ravisseurs infâmes m'ont amené à Athènes, où ton père m'a acheté. Voilà toute mon histoire : y trouves-tu des prodiges, et mérite-t-elle ta curiosité ?

MYRTO.

Bactis, tu es grand, et l'infortune te grandit encore ! Délivre-toi, et emmène-moi dans ton pays ; fuyons ensemble...

BACTIS, éperdu.

Tu dis... ? jeune fille, si c'est un piège, tu es la plus funeste des créatures ! J'ai ouï raconter la fable des sirènes, et l'on m'a appris à me méfier des grâces décevantes des femmes de la Grèce...

MYRTO.

Ô chaste Diane, tu l'entends ! J'ai avoué ma défaite ! j'ai dit des mots qu'une jeune fille ne dit pas sans rougir, et il ne me croit pas !

BACTIS.

Non ! Tu sais bien que je ne puis enlever la fille d'un homme qui m'a traité avec douceur et bonté. Tu ne peux pas, toi, vouloir l'abandonner au désespoir... Tu as une tendre mère...

MYRTO.

Tu me reproches ma passion ! C'est toi qui me fais rougir ! ... Eh bien ! ... malheur à toi ! Tu peux te vouer aux dieux infernaux, car ma vengeance te fera une vie pire que la mort ! Hors d'ici, profane ! Dès ce soir, tu tourneras la roue du moulin, attelé avec l'âne et le mulet, tu ne mangeras que des fèves gâtées, et tu seras vendu aux gens de la montagne, qui te condamneront au dur travail des mines !

BACTIS, la regardant avec douleur.

Je le savais bien, que tu ne m'aimais pas ! ... (Il sort).

Scène V

MYRTO, seule.

Bactis, mon cher Bactis ! Ah ! qu'elle est ardente, cette haine qui fait que je t'adore ! Moi, te faire souffrir ! ... moi, te faire vendre ! ... Jupiter libérateur, aide-moi à rompre ses chaînes et à guérir son âme... Je vais pétrir pour lui les gâteaux de miel avec le plus pur froment, et répandre sur son humble couche la menthe et le romarin, qui procurent les doux songes (Elle sort.)

Scène VI

CHRÉMYLE, seul, sortant du bois sacré.

Quel oracle ! Lumière du soleil, quel oracle ! Je ne le comprends en aucune façon ; mais ce doit être le plus beau des oracles, puisqu'au dire des hommes les plus savants, les meilleures prédictions sont celles que l'on ne peut deviner sans l'aide du destin ! Ah ! Carion, te voilà ; écoute.

Scène VII

CHRÉMYLE, **CARION**.

CARION.

Eh bien, mon maître, vous semblez fier et content comme un homme qui aurait mangé des anguilles de Copaïs !

CHRÉMYLE.

Tais-toi, insensé ! Je ne suis repu que de la faveur céleste. Le dieu m'est enfin propice !

CARION.

Voilà une chose que vous dites tous les matins...

CHRÉMYLE.

Tais-toi, imbécile !

CARION.

Laissez-moi parler, mon maître ! Un simple peut quelquefois enseigner ceux qui se croient sages.

CHRÉMYLE.

Les sages disent qu'il ne faut pas couper la langue aux esclaves, parce que ceux qui parlent avec le plus de liberté sont les meilleurs serviteurs. Allons, dis !

CARION.

Voilà parler enfin en homme raisonnable, et je suis assez content de vous, bien que vous agissiez généralement comme une bête !

CHRÉMYLE.

Tu prends trop de liberté.

CARION.

Non, si c'est dans votre intérêt que je raisonne. Dites-moi un peu ce que vous retirez de tous les sacrifices que vous faites aux dieux ? Le meilleur de vos fruits et de vos troupeaux y passe, et autant vaudrait, comme on dit en Béotie, sauf respect, jouer un air de flûte dans le derrière d'un chien.

CHRÉMYLE.

Tu voudrais me voir agir comme ces avares qui n'offrent que des bêtes malades ou des fruits gâtés ?

CARION.

Non, les sacrifices sont bons ; mais il faut qu'ils nous profitent, et, quand une divinité est sourde comme une pierre, il faut la planter là et s'adresser à une autre.

CHRÉMYLE.

À qui t'adresserais-tu donc, si tu étais à ma place ?

CARION.

Je ne m'adresserai pas à votre beau musicien, père des Muses. Celui-là n'est bon qu'à jouer de la musette pour faire danser les cigales dans les blés. Je ne ferais pas plus de cas de la sage Minerve, qui promet toujours la paix et donne toujours la guerre. Je tournerais le dos à la blonde Cérès, qui a inventé la fatigue et la sueur. Et, quant au vieux Saturne, qui mange ses enfants sans sel et sans ail, ce n'est qu'un barbare à qui je ne voudrais pas sacrifier mes vieux souliers. Le seul dieu que je tiendrais pour bon et honnête serait le dieu Trésor, et je lui demanderais, non la musique, ni la sagesse, ni la science, mais bien l'or et l'argent, sans lesquels l'homme n'est rien de plus que la bête.

CHRÉMYLE.

As-tu fini ?

CARION.

J'ai dit.

CHRÉMYLE.

Il y a du bon dans ton raisonnement. Jusqu'à ce jour, j'ai été un homme pieux et modéré. J'ai demandé aux dieux la paix et la concorde, qui font fleurir la terre et marcher le commerce. Les dieux n'en ont pas moins fait à

leur tête. Nous voilà depuis plus de vingt ans en guerre avec le Péloponèse et accablés de tous les fléaux. Voilà nos campagnes ruinées, nos plants de vignes, dix fois arrachés, qui commencent à peine à donner du fruit, nos figes et nos olives qui pourrissent sur l'arbre parce qu'on ne fait plus d'échanges, l'argent qui ne circule plus, l'or dont bientôt nous aurons oublié la couleur, les ouvriers qui manquent à la terre parce qu'on en fait des soldats, la peur et le découragement qui nous ôtent le pain de la bouche et la charrue des mains... Eh bien, j'ai confié mes peines au grand Apollon, protecteur de la Grèce ; ... je lui ai même fait, entre nous soit dit, d'assez vifs reproches, je l'ai menacé d'arracher les lauriers du petit bois planté par moi en son honneur. Alors une voix mélodieuse est sortie du plus épais des branches, et j'ai recueilli les paroles que voici : *Ne t'éloigne pas de ta demeure, celui que tu attends viendra.*

CARION.

Vous attendiez donc quelqu'un ?

CHRÉMYLE.

Personne.

CARION.

Alors, ce bel oracle ne sait ce qu'il dit ?

CHRÉMYLE.

Patience ! Celui que je n'attends pas viendra et m'expliquera que je l'attendais sans le savoir.

CARION.

Admirable explication, mon maître ! et, comme les oracles sont toujours accomplis par ceux qui y croient, vous voilà attendant ce quelqu'un que vous n'attendiez pas du tout !

CHREMYLE.

Te permettrais-tu de plaisanter ton maître ? Tu mériterais des coups, sais-tu ?

CARION.

Non ! je ne plaisante que les dieux.

CHRÉMYLE.

À la bonne heure ! Cela n'est pas contraire aux lois. Pourvu qu'on n'attaque pas sérieusement la religion, on peut tout dire.

CARION.

D'où l'on pourrait conclure que le dieu du rire est réputé chez les Athéniens le premier des dieux ? Mais pensez à ce que je vous ai dit, mon maître. Faites vos prières au dieu Trésor.

CHRÉMYLE.

Je t'écouterai bien volontiers ; mais je ne le connais pas. Est-ce quelque nouveau dieu ?

CARION.

C'est un dieu de la Perse.

CHRÉMYLE.

Les rêves ne mentent pas. Comment était-il fait, ce dieu étranger ?

CARION.

Il était tout or des pieds à la tête, et il avait la forme d'une belle cruche.

CHRÉMYLE.

C'est ainsi, m'a-t-on dit, qu'on représente la déesse Isis ?

CARION.

Isis ? Je ne connais pas bien celle-là ; mais mon dieu, à moi, n'était pas une cruche vide. Une source intarissable de vin délicieux bouillonnait dans son large ventre, et s'épanchait par sa gueule, qui riait comme une bouche de Silène, et dans ce vin nageaient des perles, des boudins, des rubis, des grillades et de l'or liquide qui coulait comme un fleuve, sans jamais s'épuiser ni se ralentir.

CHRÉMYLE.

Carion, tu as fait là un beau rêve ! Allons un peu sur le chemin qui mène à la mer. Celui qu'Apollon m'annonce arrivera peut-être par là, et qui sait si ce n'est pas le dieu Trésor en personne ? (il sort.)

CARION.

Mon maître devient chaque jour plus crédule. J'arriverais

peut-être, si je le voulais, à lui persuader que je suis un dieu moi-même ! (Il sort.)

ACTE DEUXIÈME

Scène PREMIÈRE

MERCURE, tirant Plutus par une corde ; PLUTUS

Plutus est aveugle, bossu, boiteux et couvert de haillons.

MERCURE.

Allons, marche donc ! N'es-tu pas honteux de te faire tirer comme un chien en laisse ?

PLUTUS.

Patience, Mercure ! patience, donc !

MERCURE.

Ô le plus engourdi des êtres ! Je ne connais pas de plus rude corvée que celle de te mener chez les honnêtes gens !

PLUTUS.

Je le crois bien ! tu crains d'être mis à la porte !

MERCURE.

Le fait est que je ne me sens pas très-en sûreté chez ces gens de la campagne. Ils n'ont rien à gagner à la guerre, et ils s'en prennent à moi de

leurs pertes. Le commerce ne marche pas, disent-ils.

PLUTUS.

Réponds-leur qu'il vole.

MERCURE.

Ah ! tu fais de l'esprit, toi ? Voyons, il faut que, par l'ordre de Jupiter, et pour ne point fâcher Apollon, qui protège les Athéniens, je te conduise aujourd'hui chez les paysans. Hâtons-nous, je n'ai pas de temps à perdre, moi !

PLUTUS.

Je n'irai pas plus loin, Mercure ; je suis trop fatigué quand il me faut aller chez ceux qui travaillent. Ton père me fait une vexation et une injustice. Je n'aime à enrichir que les riches. Cela donne moins de peine. (Il s'assied.)

MERCURE.

Couche-toi donc comme un chien, stupide paresseux ! Vraiment, si les hommes te connaissaient, ils ne t'auraient pas même rangé parmi les dieux subalternes.

PLUTUS.

Qu'est-ce que tu dis, Mercure ? Je suis un dieu ?

MERCURE.

Te voilà sourd à présent ? Il ne te manquait que cela !

PLUTUS.

Je ne suis pas sourd. Si les hommes me prennent pour un dieu, j'en suis un, et j'entends que tu me traites comme ton égal.

MERCURE.

Mon égal ! toi, mon esclave ? Prends garde que je ne t'applique mon caducée sur les oreilles !

PLUTUS.

Oui-da ! je ne te crains guère, l'homme au petit chapeau ! L'esclave, c'est toi, mon bon ami ; car tu ne peux te passer de moi ; sans moi, tu n'es rien ; c'est ce qui fait que tu n'es pas plus dieu que moi-même.

MERCURE.

Tais-toi, brute ! Je suis le fils de Jupiter !

PLUTUS.

La preuve ?

MERCURE.

Les ailes de mon cerveau. Je suis l'intelligence, l'invention, le calcul, l'activité... Si les hommes abusent de mes conseils, ce n'est pas ma faute.

PLUTUS.

En attendant, tu te conduis comme un fripon, et je me déclare innocent de tout le mal auquel tu m'emploies. Tu reçois l'hommage des courtisanes, des calomniateurs et de toutes les sangsues qui se collent aux deniers publics. Tiens, laisse-moi tranquille. Je veux faire ici un bon somme, et tes subtilités me fatiguent. (Il se couche.)

MERCURE.

Dors donc, associé de malheur ! Maudit soit le jour où le destin lia mes pas agiles à ton pas inégal et fantasque, tantôt lourd comme le plomb, tantôt rapide comme la foudre !

Scène II

MERCURE, PLUTUS, endormi ; MYRTO.

MYRTO, surprise.

D'où viens-tu, bel étranger ? Es-tu quelque prêtre de Mercure, que tu te pares de ses attributs ?

MERCURE.

As-tu quelque requête à soumettre au dieu que tu viens de nommer ? Parle, fille charmante. Tu ne saurais éprouver de refus.

MYRTO.

voyageur mystérieux, dis-moi...

MERCURE.

Appelle-moi Mercure, comme si tu lui parlais à lui même.

MYRTO.

Soit ! tu me comprendras mieux, et peut-être que le dieu m'entendra...
Mercure, protecteur des amants que le destin sépare ! toi qui sers, dit-on, de messager aux dieux, instruis-moi dans l'art de surmonter les obstacles ! Je ne suis qu'une fille des champs, j'ignore l'art de me rendre aimable, et je ne

suis pas encore dans l'âge où l'on ose demander à Cypris et aux Grâces le secret de triompher d'un cœur rebelle.

MERCURE.

Quel est donc ce rebelle ? Est-il né sous les glaces de l'Ourse ou dans l'autre de Polyphème, pour méconnaître tant de charmes ?

MYRTO.

Mercure est le dieu de l'éloquence trompeuse ; ne parle pas comme lui !
Donne-moi seulement le moyen de désarmer la destinée ! Celui que j'aime... tiens, le voilà !

, (Bactis passe au fond portant une gerbe.)

MERCURE.

Qu'ai-je vu ! un esclave ? (Bactis s'arrête au moment de disparaître : masqué par quelques arbustes, il écoute.)

MYRTO.

Le captif que j'ai cru détester d'abord, parce qu'il évitait mon regard et semblait rougir de colère quand j'avais surpris le sien ; oui ! un esclave que j'aurais voulu soumettre et qui bravait mes menaces, un jeune sage qui me dédaigne ou se méfie... ou plutôt... Non ! c'est un dieu condamné comme Apollon à garder les troupeaux, c'est quelque jeune et brillant immortel plié sous la chaîne de la servitude ?

MERCURE.

Jeune fille, crois à l'amour et ne perds pas l'espérance. Regarde ce vieillard endormi !

MYRTO, apercevant Plutus.

Ah ! cet homme si laid ?

MERCURE.

Ce jeune captif que tu aimes est un simple mortel, et ce triste vieillard est un dieu.

MYRTO.

Je ne te comprends pas.

MERCURE.

Tu me comprendras plus tard, quand tu verras que ce dieu-là peut tout. Prends soin de te le rendre favorable. Je le laisse à ta garde, car il est aveugle. Dès qu'il sera éveillé, conduis-le dans la maison d'un certain Chrémyle.

MYRTO.

Chrémyle ? C'est mon père, et sa maison est là tout près.

MERCURE.

Alors, ma commission est faite, et je peux m'en aller à mes affaires. Dis à ton père que ce vieillard est l'hôte annoncé par Apollon et que Jupiter lui envoie. Hâtez-vous tous de mettre ses dons à profit, car je reviendrai bientôt le chercher.

MYRTO.

Mais quel dieu est-ce donc ?

MERCURE.

Son nom est Plutus. Adieu ! (Il sort.)

Scène III

MYRTO, PLUTUS, endormi ; BACTIS, qui a posé sa gerbe au fond, et qui s'approche doucement.

MYRTO, sans voir Bactis.

Un dieu ? Le dieu des richesses, ce vieillard sordide ? ... Cet étranger s'est moqué de moi. Mercure aime à railler, et j'ai eu tort de lui dire mon secret.

BACTIS, ému.

Ah ! Myrto !...

, **MYRTO**. tressaillant.

Que fais-tu là ? D'où viens-tu ?

BACTIS.

Myrto ! ...

MYRTO, intimidée.

Qu'as-tu à me dire ?

BACTIS, éperdu.

Myrto ! ...

MYRTO.

Tais-toi ! on vient !

Scène IV

MYRTO, BACTIS, CHRÉMYLE, CARION, PLUTUS, endormi.

MYRTO.

Ah ! venez ici, mon père ; venez et voyez le bel hôte que les dieux vous envoient.

CHRÉMYLE.

Est-ce lui enfin ? Ce doit-être lui ! (Voyant Plutus de près.) Ô Apollon ! quel est ce monstre ?

MYRTO.

Quelqu'un l'a conduit ici en me chargeant de vous dire que son nom est Plutus.

CHRÉMYLE.

Plutus, lui ? (Naïvement.) Dieu, qu'il est beau !

CARION.

Oui, barbu comme un bouc et chauve comme une citrouille !

CHRÉMYLE.

Tais-toi, rebut des humains, c'est Plutus !

CARION.

Si c'était Plutus en personne, je ne dis pas. Ses traits sont mal ébauchés ; mais sa physionomie ne manque pas de charme... Pourtant je ne reconnais pas en lui la cruche d'or de mon rêve.

CHRÉMYLE, à Myrto,

De quelle part l'a-t-on amené chez nous ? Dis !

MYRTO.

On a dit qu'Apollon vous avait annoncé sa visite.

CHRÉMYLE.

Plus de doute, c'est lui, lui-même ! jour trois fois fortuné ! (À Carion.)
Nieras-tu encore la clarté de l'oracle ? (À Myrto.) Cours avertir nos parents, nos amis, nos voisins, et même nos ouvriers ! Je veux leur montrer Plutus ; je veux leur dire : « Voilà Plutus qui est chez moi ! Un dieu est mon hôte et mon compère ! »

MYRTO, à Bactis.

Viens, tu m'aideras à les rassembler. (Ils sortent.)

Scène V

CARION, CHRÉMYLE, PLUTUS, endormi.

CHREMYLE, agité et charmé, couvant Plutus des yeux.

Cette fois, tu ne diras pas que je suis dupe ! N'ai-je pas compris tout de suite qu'il s'agissait de Plutus en personne ?

CARION.

Il me semblait, mon maître, que j'y avais songé avant vous ?

CHRÉMYLE.

Tu déraisonnes. J'y ai pensé le premier, j'y ai pensé tout seul !

CARION.

Pourtant...

CHRÉMYLE.

Silence ! Le voilà, je crois, qui s'éveille ! (Plutus bâille et se soulève un peu.)

CARION.

Attendez ! Je veux lui demander s'il est tout de bon celui que vous croyez ; car, entre nous soit dit, il n'en a pas la mine.

CHRÉMYLE.

Ne vois-tu pas les rayons d'or qui sortent de sa tête ?

CARION.

Je ne vois pas plus de rayons à sa tête qu'à la vôtre.

CHRÉMYLE.

Gouverne ta langue, sot que tu es, et parle lui honnêtement.

CARION.

Soyez tranquille, vous allez voir ! (À Plutus.) Or ça, vieux chassieux, comment vous appelle-t-on ?

PLUTUS, lourdement.

Hein ?

CARION.

Bon ! il est sourd ! (Lui criant dans l'oreille.) Comment vous appelle-t-on ?

PLUTUS.

Imbécile !

CARION.

Vous vous appelez imbécile ?

PLUTUS.

Non, c'est toi.

CARION.

Merci ! Et vous ?

PLUTUS.

Plutus.

CHRÉMYLE, à Carion.

Ah ! tu vois bien ! (À Plutus, criant.) Et c'est le divin Apollon qui vous a enseigné le chemin de ma demeure ? Répondez, je vous prie !

PLUTUS, se bouchant les oreilles.

Vous m'ennuyez.

CARION.

Il a le réveil maussade.

PLUTUS.

Où est Mercure ? Appelez Mercure pour qu'il me remmène.

CHRÉMYLE, effrayé.

Vous voulez nous quitter ?

PLUTUS.

Tout de suite.

CHRÉMYLE.

Vous ne vous plaisez pas ici ?

PLUTUS.

Où suis-je ? à la campagne ? Je n'aime pas la campagne. Je veux m'en aller ! (Criant.) Mercure !...

CHRÉMYLE.

Mais n'êtes-vous pas ici par l'ordre de Jupiter ?

PLUTUS.

Je me moque bien de Jupiter !

CHRÉMYLE.

Mais Apollon...

PLUTUS.

Votre Apollon radote !

CHRÉMYLE.

Vous blasphémez ?

PLUTUS.

Cela ne vous regarde pas.

CHRÉMYLE.

Fi ! voilà un dieu impie et bien mal-appris !

CARION.

C'est le dieu Trésor, je le reconnais à cette heure !

CHRÉMYLE.

À quoi le reconnais-tu ?

CARION.

À sa stupidité. Qu'y a-t-il, je vous le demande, de plus lourd, de plus sourd, de plus grossier, de plus ingrat, de plus insensible que l'or et l'argent ? Cela vient-il au-devant de nos désirs ? Cela court-il après les malheureux ? Cela a moins de raisonnement que le bœuf qui laboure ! Croyez-moi, mon maître, attachez-moi ce dieu-ci avec de bonnes cordes et frappez-le de verges jusqu'à ce qu'il vous obéisse ; après quoi, vous le laisserez aller et devenir ce qu'il pourra.

CHRÉMYLE.

Non ; je crains la colère des dieux qui me l'ont donné pour hôte.

CARION.

Alors confiez-le-moi, et je vous réponds de lui ! Vous voyez bien qu'il est aveugle. Je le mènerai au bord du précipice, et je le laisserai là, sans bâton, jusqu'à ce qu'il demande grâce.

CHRÉMYLE.

C'est une idée, cela ! Va, et ne le maltraite pas trop.

CARION, clignant de l'œil.

Si fait, je veux le battre un peu !

PLUTUS.

Voyons, voyons ! ne me tourmentez pas. Je cède.

CHRÉMYLE.

Vous restez avec nous ?

PLUTUS.

Puisqu'il le faut !

CHRÉMYLE.

Alors, vive la joie !

Scène VI

CHRÉMYLE, CARION, PLUTUS, MYRTO.

CHRÉMYLE.

Eh bien, nos amis ? ...

MYRTO.

Bactis s'occupe de les avertir. Plusieurs sont déjà chez nous.

CHRÉMYLE.

Courons célébrer la venue d'un hôte si précieux et si rare !

CARION.

Permettez, mon maître. C'est agir comme des fous que d'étaler la richesse devant tant de monde ! Prenez garde qu'à la fin du repas, quand vous aurez bu plus que de raison avec vos amis, ceux-ci ne vous enlèvent le dieu Trésor.

CHRÉMYLE, à Plutus.

Quoi ! tu te laisserais enlever ?

PLUTUS.

Que veux-tu ! je ne suis pas le dieu Mars ; je crains les coups, et j'appartiens à qui me fait violence.

CHRÉMYLE.

Alors, je vais te lier bras et jambes ?

CARION.

Quand vous serez ivre, vous le délierez vous-même

CHRÉMYLE.

Alors... écoutez. Je ne suis ni jaloux ni avare, et je consens à voir devenir riches les gens de bien qui le méritent. Si Plutus n'était pas aveugle, il ne ferait pas tant d'injustices, et il connaîtrait ses vrais amis. Conduisons-le au temple d'Esculape, et demandons à ce dieu de rendre la vue à un confrère. Nous laisserons Plutus toute la nuit dans le temple avec les cérémonies d'usage, et nous l'irons chercher au point du jour. S'il voit clair, il connaîtra bien que nous sommes des gens sages, économes et justes. Il ne voudra plus retourner dans les villes, et le bonheur habitera chez nous comme au temps où nos pères relevaient leurs cheveux avec la cigale d'or. J'ai dit. (Bactis entre.)

MYRTO.

Et vous avez bien dit, mon père. Il est peut-être autour de nous des gens vertueux (regardant Bactis), dans la peine, dans l'esclavage même...

CARION.

Moi, par exemple !

MYRTO.

Plutus, clairvoyant, reconnaîtra les bons.

CHRÉMYLE.

Oui, oui, Plutus, debout ! Marchons au temple !

PLUTUS.

Mais je ne veux pas, moi !

CHRÉMYLE.

Vous ne voulez pas recouvrer la vue ?

PLUTUS.

J'aime autant rester comme je suis.

CARION.

Pourquoi, vieux fou ?

PLUTUS.

Parce que, depuis tant de siècles que je suis aveugle, je n'ai jamais rencontré d'honnêtes gens.

CARION.

Cela n'est pas étonnant. Nous autres, qui voyons clair, nous n'en rencontrons pas davantage !

CHRÉMYLE.

C'est assez discourir. Je ne veux pas renoncer à mon destin

Marchez, Plutus, ou nous vous porterons.

Scène VII

Les Mêmes, LA PAUVRETÉ. La Pauvreté apparaît au seuil du bois sacré : elle est vêtue proprement, à la manière des sibylles, bien drapée, couleurs sombres. C'est une grande femme, encore belle.

LA PAUVRETÉ.

Où courez-vous, ô insensés ? Arrêtez ! arrêtez, vous dis-je !

CARION.

Qui est celle-ci, et d'où sort-elle ?

LA PAUVRETÉ.

Je suis votre meilleure amie, votre divinité protectrice.

CHRÉMYLE.

Encore une divinité ? Ma maison va devenir un nouvel Olympe ! Viens-tu aussi de la part d'Apollon, vénérable déesse ?

LA PAUVRETÉ.

Oui ! (Montrant Plutus.) Je suis mieux connue que celui-ci d'Apollon et des Muses.

CHRÉMYLE.

Alors, sois la bienvenue ! (Aux autres.) C'est une belle jeune femme ! (À la Pauvreté.) Dis-nous un peu ton nom !

LA PAUVRETÉ.

La Pauvreté.

CHRÉMYLE, reculant.

Oh ! l'horrible vieille !

CARION.

Sauvons-nous ! C'est la quatrième parque !

CHRÉMYLE.

Et la plus laide, la plus méchante des furies ! Plutus chasse-la, protégeons nous !

LA PAUVRETÉ.

Quoi ! j'ai demeuré tant d'années avec vous, et vous avez peur de moi, lâches ingrats ?

CHRÉMYLE.

Nous ne te connaissons plus !

CARION.

Et nous ne voulons plus te connaître. Va-t'en ! Cabaretière à fausses mesures, hôtesse des ruines, compagne des loups et des chiens errants, veux-tu nous faire manger des vipères ? Nous avons assez de toi, va-t'en !

CHRÉMYLE.

Va-t'en et ne souille pas l'entrée de ce bois sacré, où tu as la malice de te tenir pour échapper à notre colère ! Va-t'en, et sois trois fois maudite !

LA PAUVRETÉ.

Avez-vous fini de m'injurier, extravagants que vous-êtes ? Ne m'écoutez-vous pas ?

CHRÉMYLE.

Non.

CARION.

Tu es condamnée d'avance, toi et les tiens.

BACTIS.

Chrémyle, tu as toujours été doux et hospitalier. Écoute cette femme, et tu verras bien, à ses discours, si elle vient de la lumière ou des ténèbres.

CHRÉMYLE.

Mais si elle nous persuade de renvoyer Plutus ?

BACTIS.

Elle ne te persuadera pas, si tu as de meilleures raisons que les siennes.

CHRÉMYLE.

Et, si je n'en trouve pas, il me faudra donc la croire ? C'est ce que je ne veux pas.

MYRTO.

Mais vous en aurez, mon père ; vous êtes un homme sage.

CHRÉMYLE.

Certainement, je suis un homme sage, et aussi capable de bien raisonner que tous ceux de la ville ; mais...

MYRTO, bas, à son père.

Ne l'offensez pas, laissez-la parler. N'est-elle pas à craindre ?

CHRÉMYLE.

Eh bien ! ... je veux parler le premier, et je lui dirai de telles vérités, qu'elle n'osera pas répliquer un seul mot !

LA PAUVRETÉ.

Va, je t'écoute.

CHRÉMYLE, important et naïf.

Faites bien attention à ce que je vais lui dire ! — À voir la manière dont les choses sont arrangées en ce monde, ne reconnaîtras-tu pas que la vie est une fureur ou plutôt une rage ? La plupart des scélérats sont dans l'opulence, et la plupart des honnêtes gens sont à plaindre, manquent de pain, et passent leurs jours en ta compagnie ! Si Plutus que voici (il le salue), au lieu de marcher à tâtons et de s'arrêter où le hasard le pousse, devient capable de se bien conduire, il fuira les méchants, et, de cette façon, les hommes ayant intérêt à lui plaire, il fera que tout le monde aura de la piété, de la vertu et

des richesses. Peut-on rien voir de plus avantageux, et ne trouves-tu pas que personne ne pouvait imaginer rien de plus beau que mon idée ?

MYRTO.

Mon père a raison.

CARION.

Mon maître parle d'or.

LA PAUVRETÉ.

Te voilà bien fier d'avoir trouvé cela, bon Chrémyle ! Mais tu

n'as pas songé à ceci, que les hommes, devenant pieux par intérêt, ne seront plus que des hypocrites ! En quoi la vertu a-t-elle besoin de tant, de richesse, et où as-tu pris que la richesse donne le bonheur ? Que deviendrez-vous quand personne n'aura plus de désirs ? Qui se souciera d'apprendre les sciences, les arts et les métiers ? Qui voudra être forgeron, constructeur de navires, charron, tailleur, faire de la brique, blanchir la laine, préparer les cuirs ou fendre la terre avec la charrue pour obtenir les dons de Cérès, si chacun peut vivre dans une molle paresse ?

CHRÉMYLE.

Tout ce que tu dis là, nous le ferons faire par nos esclaves.

LA PAUVRETÉ.

Et où en trouverez-vous ?

CHRÉMYLE.

Vraiment ! nous en achèterons.

LA PAUVRETÉ.

Et qui voudra vous en vendre ?

CHRÉMYLE.

Bah ! ces marchands de Thessalie, qui vivent, comme on dit, du produit de la chair humaine.

BACTIS, tressaillant.

Ô dieux !

LA PAUVRETÉ, lui mettant la main sur l'épaule.

Oui, ces gens qui vont à la chasse aux hommes au péril de leur vie ! Voilà, Chrémyle, comment tu entends la justice ?

CARION.

Quand nos maîtres seront riches, les esclaves seront bien nourris, bien vêtus...

LA PAUVRETÉ.

Tu parles comme un homme dégradé par la servitude ; mais, toi, Chrémyle, tu confonds toutes choses, et tu n'entends même pas tes intérêts. Ne vois-tu pas que Plutus n'est qu'une force inerte, un leurre, et que, pour t'instruire, les dieux te l'envoient couvert de haillons, infirme et repoussant ? Va, ne demande pas qu'il recouvre la vue, car il ne saurait pas s'en servir. Il ne peut rien par lui-même, et, s'il visite un jour également tous les hommes, c'est moi et mon frère le Travail qui l'aurons forcé d'ouvrir ses mains avaries ! En attendant, ne te fie pas aux promesses que tu lui arracherais et ne persuade pas aux autres de me chasser, ou bien compte que tu ne trouveras plus personne pour porter avec toi le fardeau de la vie. Tu seras forcé de bêcher ton champ tout seul et de mener une existence beaucoup

plus dure que tu ne penses. Tu n'auras ni lits ni tapis pour te coucher : quel ouvrier voudra en faire, s'il compte que le salaire lui viendra endormant ? Lorsque tu célébreras des noces dans ta maison, tu n'auras point d'essences pour parfumer tes convives, plus de ces étoffes artistement brochées et magnifiquement teintes dans la pourpre, dont se paient les jeunes époux, plus de vases précieux, honneur des familles, plus de vins généreux, plus d'autels de marbre, plus de temples, plus de jeux, plus de bains, plus rien de ce que vous estimez utile ou nécessaire. Allez, pauvres aveugles, ne vous mettez pas sous la conduite de ce malheureux qui est la proie des mauvaises passions et la cause de tous les crimes. Vous ne voyez pas ses hideux satellites rangés autour de lui ! Non, vos yeux abusés n'aperçoivent pas ce cortège sinistre : l'orgueil, l'envie, la sottise, la fureur, la mollesse, l'insolence, la folie, le mensonge et la lâcheté ! Ces furies bercent son sommeil funeste, tandis qu'autour de mes veilles fécondes veillent avec moi trois compagnes fidèles : la probité, la sagesse et la persévérance.

CHRÉMYLE.

Il y a du vrai dans tout cela.

CARION.

Quoi ! mon maître, vous voilà déjà ébranlé et prêt à tomber dans ses pièges ? Ô verges et carcans ! tu as menti, détestable Pauvreté ! Ton cortège, à toi, ce sont les tiraillements de la faim, les cris, les plaies et la vermine ! Tes présents, les haillons, une natte pourrie pour tapis, une pierre pour oreiller, de la mauve au lieu de pain et de méchantes feuilles de rave accommodées en bouillie ! En fait de siège, tu donnes à tes convives le couvercle d'une amphore brisée, et, en guise de mortier pour broyer leur grain, un vieux fond de tonneau plein de fentes. Pour la nuit, tu leur procures une litière de joncs pleine de cousins, insectes maudits, qui, de leur voix aiguë et implacable, chantent aux oreilles du pauvre longtemps avant l'aurore : « Allons, debout ! le sommeil est inutile à qui doit mourir de faim ! » Qu'as-tu à répondre ? Ne sont-ce pas là tes bienfaits ?

CHRÉMYLE.

Tu as dit la vérité. Oui, voilà le sort qu'elle m'offre !

LA PAUVRETÉ.

Esclave, ce n'est pas la vie des pauvres que tu viens de dépeindre, c'est celle des gueux et des mendiants.

CHRÉMYLE.

C'est la vérité du proverbe : « Pauvreté, sœur de gueuserie ! »

LA PAUVRETÉ.

C'est un proverbe menteur ! Ma vie, à moi, n'a rien de commun avec la misère. Le gueux n'a jamais rien, il aime à croupir dans l'inaction. Le pauvre a toujours quelque chose. Il est sobre, il ne se laisse pas dégrader par le vice ; il s'estime et se respecte.

CHRÉMYLE.

Oh ! par Cérès ! tu nous promets là une belle vie, où, en épargnant et travaillant toujours, on ne peut pas laisser seulement de quoi se faire enterrer avec honneur !

LA PAUVRETÉ.

Qu'importe la pompe des funérailles, si la vie a été saine et heureuse ? Ignores-tu que je suis bonne au corps autant qu'à l'esprit ? C'est de Plutus que vous viennent la goutte, le gros ventre et les jambes enflées. C'est par moi que vous restez sveltes, légers, robustes et redoutables à vos ennemis ! Avec moi, on est modeste...

CARION.

Avec toi, on est voleur, et, comme il y a du danger à l'être, on a la modestie de ne s'en point vanter.

LA PAUVRETÉ.

Arrière, bouffon ! Les voleurs sont les ennemis de la Pauvreté

et les premiers serviteurs de Plutus. (À Chrémyle.) Vois les orateurs, tant qu'ils sont pauvres, ils plaident pour le bonheur du peuple et la gloire de la patrie ; ... dès qu'ils se sont enrichis, la patrie et le peuple n'ont pas d'ennemis plus cruels.

CHRÉMYLE.

Par Minerve ! toute méchante que tu es, tu dis des choses vraies. Il n'en est pas moins certain que tous les hommes te fuient.

LA PAUVRETÉ.

Parce que je les rends meilleurs. Est-ce que les enfants ne fuient pas les salutaires leçons de leurs parents ? est-ce que les humains connaissent aisément ce qui leur conviendrait le mieux ?

CHRÉMYLE.

Que Jupiter et tous les dieux réunis confondent ton bavardage incommode ! Tiens, en voilà assez ! va te faire pendre et ne me dis plus rien ; car tu auras beau chercher à me persuader, tu n'y réussiras jamais ! Tais-toi et va-t'en !

LA PAUVRETÉ.

Un temps viendra où vous me rappellerez

CHRÉMYLE.

Alors, tu reviendras ; mais, pour le moment, je veux être riche et faire bonne chère avec ma famille. Je veux me baigner, me parfumer, oublier mes peines et me moquer de toi ! (La Pauvreté disparaît. — À Carion.) Allons vite trouver Esculape ! Entrons à la maison pour prendre des couvertures, des offrandes, et tout ce qu'il faut. Nous remettrons à demain nos convives, et chacun passera la nuit dans l'attente du bonheur.

CARION.

Allons, Plutus, en route ! Par Mercure, il dort tout debout !

CHRÉMYLE.

Fais-le marcher ; tire, pousse, allons ! (Ils sortent.)

Scène VIII

BACTIS, MYRTO.

MYRTO.

N'allons-nous pas avec eux ?

BACTIS.

Ne nous inquiétons-nous pas plutôt d'apaiser et d'honorer la Pauvreté, qui vient d'être si mal reçue ?

MYRTO.

Oui, la prudence le conseille ; mais... où aura-t-elle passé ?

BACTIS, montrant le bois sacré.

Elle est rentrée là, elle va en sortir, et nous la reconduirons avec respect jusqu'à la dernière borne de vos champs.

MYRTO.

Mais... si elle est sortie par l'autre porte du bois sacré ?

BACTIS.

Non ; le chemin est coupé par une saignée qu'on y a faite hier, et qui n'est pas encore recouverte.

MYRTO.

Elle aura pu prendre sur la gauche, dans les vignes ?

BACTIS.

Non, il y a là des arbres abattus qui empêchent de passer.

MYRTO.

Mais... le long du ruisseau ?

BACTIS.

Les bœufs, en allant boire, ont piétiné tout le rivage, il n'y a plus trace de sentier.

MYRTO.

Il faut donc l'attendre ici ? Je l'attendrai. Ne portes-tu pas cette gerbe à la maison ?

BACTIS.

La nuit descend. N'auras-tu pas quelque frayeur de rester seule ?

MYRTO.

Si j'ai peur, j'invoquerai cette déesse.

BACTIS.

Mais... si elle est déjà partie ?

MYRTO.

Tu disais qu'elle ne pouvait sortir que par cette porte ?

BACTIS.

Myrto ! ... laisse-moi rester près de toi...

MYRTO.

Tu aimes donc la société de l'ennemi ? Ignores-tu que je te hais ?

BACTIS, cueillant une branche.

Tiens, frappe-moi si c'est ton plaisir ; mais ne me dis pas de te quitter.

MYRTO.

Bactis, mon cher Bactis !... Mais, non ! je suis menteuse, je suis cruelle !
j'aime à faire souffrir, j'ai la perfidie de Circé et la flatterie des sirènes.
Fuis-moi, je suis la plus funeste des créatures !

BACTIS, à genoux.

Myrto !... rêve de mes nuits, aiguillon de ma douleur, pardonne !

MYRTO.

Tu m'aimais donc, ô le plus fourbe des étrangers ?

BACTIS.

Et tu ne le voyais pas !

MYRTO.

Lequel de nous était le plus aveugle ?

BACTIS.

Chère Myrto ! ...

MYRTO, le relevant.

Hélas ! le sort nous sépare. Quelle secourable déesse allons-nous invoquer ?

BACTIS.

Aime-moi beaucoup pour attendrir les dieux !

MYRTO.

Reprends ta gerbe, ma mère doit m'attendre.

BACTIS.

Ta mère me plaint et m'estime. Allons lui demander conseil. (Ils sortent.)

ACTE TROISIÈME

Scène PREMIÈRE

MYRTO, CARION

MYRTO.

Est-il vrai qu'il ait recouvré la vue ?

CARION.

Le plus grand bonheur du monde est arrivé à mon maître, à son fils, à vous, à moi, — car j'espère en avoir ma part, — enfin à Plutus lui-même, dont les yeux éteints sont devenus plus brillants que deux étoiles. Laissez-moi courir pour que le premier j'annonce la nouvelle à votre mère ; car toute bonne nouvelle a droit à un présent, et je lui veux demander un de ces gâteaux qu'elle fait si bien.

MYRTO.

Je t'en donnerai tout un collier, si tu me racontes l'aventure sans y mêler tes paroles de fou.

CARION.

Laissez-moi devenir riche ! Je ne dirai alors que des choses sages, et qui paraîtront admirables à tout le monde ! Écoutez bien : sitôt que nous sommes sortis d'ici hier soir, nous avons conduit Plutus à la mer, et nous l'y avons bien lavé.

MYRTO.

Un bain froid à un vieillard !

CARION.

Il n'était pas trop content ; mais nous l'avons bien vite conduit au temple d'Esculape. Nous y avons consacré les gâteaux et la farine avec la flamme de Vulcain, suivant l'usage ; après quoi, nous avons couché Plutus sur un petit lit, et chacun s'en est accommodé un tout semblable pour faire la veillée avec lui. Il y avait là bon nombre de malades, entre autres ce Néoclidès, qui se dit aveugle aussi, et qui vole la république aussi proprement que s'il avait les yeux de Lyncée. Or, quand nous avons tous été couchés dans le temple, le sacrificateur est venu nous commander de dormir et de ne pas bouger, quelque chose que nous puissions voir et entendre. Moi, dans l'attente de quelque prodige, je me tenais bien éveillé, quand je vis mon homme qui prenait sur la table sacrée les figues, les gâteaux, toutes les offrandes, et qui les mettait dans un grand sac pour les emporter.

MYRTO.

Est-ce là tout le miracle que tu as vu ?

CARION.

Non ; car j'ai vu Esculape comme je vous vois ! Le sacrificateur venait d'éteindre toutes les lampes, lorsque le dieu de la santé, le père de tant de beaux enfants, le mien par conséquent, est arrivé du fond du sanctuaire, accompagné de ses deux prêtresses Jaso et Panacée.

MYRTO.

Comment les as-tu vu sans lumière ?

CARION.

Je n'en sais rien ; mais j'ai remarqué qu'en passant près de moi, l'une de ces dames rougissait et que l'autre baissait les yeux. Esculape s'est approché de Plutus et lui a essuyé le visage avec un linge fin. Puis il a sifflé, pendant que Panacée couvrait d'un voile de pourpre la tête de Plutus. Alors, deux serpents énormes sont accourus, ils se sont glissés sous le voile, ils ont léché délicatement les yeux du malade...

MYRTO.

Tu as vu cela malgré le voile ?

CARION.

Parfaitement. Et tout aussitôt Plutus s'est levé, voyant et saluant tout le monde. Nous avons couru tous l'embrasser, et le voici qui arrive avec votre père. Ils ne viennent pas vite, au milieu de la foule qui se presse autour d'eux ! Chacun veut toucher et caresser Plutus, les pauvres se réjouissent, les riches tremblent de perdre ses faveurs. Écoutez, voici les cris et les acclamations de triomphe, et, comme nous, manquons de musiciens et de joueurs de flûte, vous allez entendre un vieillard que personne, ne connaît, une espèce de rapsode qui passait et qui s'est joint à nous, lequel célèbre en très-joli langage les louanges de Plutus et la joie des assistants.

MYRTO.

C'est donc comme sur le théâtre d'Athènes, où la mode est venue de ne plus faire chanter le chœur, mais de taire parler un acteur qui se mêle à la pièce ?

CARION.

Absolument. Écoutez, écoutez ! Le voilà ! les voilà tous ! Évaï ! Évaï ! (On crie derrière le théâtre : « Évaï ! Évaï ! »)

Scène II

CARION, MYRTO, CHRÉMYLE, PLUTUS, porté par les Paysans sur un brancard de feuillage. Amis et Voisins de Chrémyle avec leurs femmes et leurs enfans. MERCURE, déguisé en rapsode, avec une lyre, une barbe et un vieux *sagum*. — BACTIS entre d'un autre côté et se tient à l'écart.

MERCURE.

Honneur au plus beau des immortels ! honneur à Plutus, le plus chéri des dieux ! Nous brûlions de te posséder dans nos campagnes, nous étions desséchés de soupirer après toi. Délions les bœufs, et que le soc de la charrue se couvre de rouille ! Ta présence va nous dispenser des soucis et de la fatigue ! Tout va germer et mûrir sans que nous en prenions aucun soin. Nos raisins de Lemnos vont écraser sous leur poids les supports et les treilles ; nos jeunes plants d'oliviers vont se couvrir, avant la saison, de fruits abondants et sains ! Ô mes amis, ne songeons plus qu'à couper du lierre pour couronner nos coupes ! Nous allons, mollement couchés sur des tapis de violettes, au bord des sources toujours pleines, boire le vin doux parfumé de graines de myrte !

CARION.

Que ce coryphée est agréable ! Jamais personne ne parla si bien. Par ma foi, je veux aussi louer Plutus pour qu'il fasse attention à moi ! Ô dieu ami de la danse ! ...

PLUTUS, qui est descendu de son brancard et qui se traîne en boitant.

En voici un qui me prend pour Bacchus !

CARION.

Excuse-moi, Plutus ! N'es-tu pas le dieu des fêtes et de la bombance ?... Ô divin Plutus, aimable adolescent, fais que nos marchés regorgent de richesses, de bonnes têtes d'ail, de concombres précoces, de pommes, de grenades et de bons petits vêtements de laine pour les esclaves ! qu'on y voie accourir ces braves marchands de Béotie chargés d'oies, de canards, de

tourterelles, de bisets, de lièvres, de roitelets et de sauterelles bien grasses ! qu'on nous apporte des paniers pleins de poissons et de coquillages, et que, pressés à table, nous y mangions jusqu'à tomber dessous ; après quoi, nous traînant avec délices à la manière des quadrupèdes, nous lutterons à nous pousser et à nous amonceler sous tes pieds comme un grand tas de pots cassés et de coquilles d'huîtres ! (il s'agenouille et baise le vêtement de Plutus, qui le repousse, et va de l'un à l'autre sans pouvoir se soustraire aux hommages et aux embrassades.)

CHRÉMYLE, embarrassé, à Mercure.

Pour dire la vérité, à moins que Plutus ne fasse sortir de terre des mets délicieux, j'ignore où nous les prendrons ! Mon plus grand régal est de faire griller des pois et de les manger avec une grive et deux pinsons, en arrosant le tout d'une boisson de thym broyé, favorable à la digestion ; mais, si Plutus dédaigne nos repas champêtres, il ne tiendra qu'à lui, je pense, de nous faire faire meilleure chère !

MERCURE.

Or donc, Plutus, écoute ce que l'on te dit, et réponds à ton hôte, au lieu de branler la tête !

PLUTUS.

Eh ! eh ! je ne suis point fâché de revoir la lumière du soleil ! et ces bonnes gens me font un accueil agréable. Je consens donc, pourvu qu'ils cessent de m'étouffer de leurs embrassements, à demeurer parmi eux.

CHRÉMYLE.

Oui, oui, Plutus ! à cette heure, tu reconnais les hommes de bien, et tu vois que j'en suis !

CARION.

Le plus homme de bien, c'est moi.

MERCURE.

Tous disent la même chose ; mais allez donc dresser la table, et que chacun apporte ses provisions !

LES PAYSANS.

Oui, oui ! allons ! (Ils sortent.)

MERCURE, à Chrémyle, qui se tient toujours près de Plutus.

Va donc préparer ta maison !

CHRÉMYLE, inquiet.

Oui, mais... qui êtes-vous ? ...

MERCURE.

Je suis son valet, et il veut me parler. Éloigne-toi, et ne te rends pas importun par trop de zèle.

CHRÉMYLE, à Carion et à Bactis.

Tenez-vous là, tout près, et faites bonne garde ; ne le perdez pas de vue ! (À Myrto.) Viens aider ta mère. (Ils sortent.)

Scène III

MERCURE, PLUTUS.

MERCURE.

Ah ! ça ! vieux fou, est-ce une plaisanterie ? Prétends-tu demeurer ici, désertier ton poste, m'abandonner aux embarras des affaires et passer tes jours dans la fainéantise ?

PLUTUS.

Écoute donc, Mercure, je me trouve très-bien ici... Ces paysans font des vœux si modestes, que j'aurai peu de peine à les contenter.

MERCURE.

Oui, le premier jour, parce qu'ils ne connaissent pas l'emploi des richesses ; mais ils seront, bientôt dévorés d'une soif ardente, et ils te feront travailler comme un esclave !

PLUTUS.

S'ils ont soif, que Bacchus les désaltère ! Ils me demandent ce que je ne puis leur donner ; je ne suis pas chargé de la fécondité du sol. Je leur prometterai tout ce qu'ils voudront ; ils me nourriront, ils m'engraisseront, et je vivrai dans un doux repos.

MERCURE.

Mais songe donc que je ne puis souffrir cela ! Depuis hier que tu es absent de la cité, tout dépérit déjà. Les marchands voient leurs boutiques désertes. Les gros commerçants tremblent devant le spectre de la banqueroute assis à leurs comptoirs. Les avocats ne veulent plus défendre leurs clients, ni les médecins assister leurs malades ; les juges menacent de rendre des arrêts équitables, les courtisanes parlent de devenir vestales. On ne peut plus corrompre la jeunesse ; les espions et les dénonciateurs veulent se pendre ! Que veux-tu que je devienne sans toi, moi le nerf des échanges et l'agent

des transactions ? Veux-tu donc déplacer le foyer de l'activité humaine et donner la suprématie à ces grossiers paysans, ennemis des arts, du luxe, de l'élégance et du beau langage ?

PLUTUS.

Tout ce que tu dis là ne me touche pas. Je suis ici par l'ordre de Jupiter, et j'y reste.

MERCURE.

Jusqu'à ce soir.

PLUTUS.

Toujours.

MERCURE.

Mais songe à l'avarice des paysans ! Ils te lieront à un joug,
ils t'enfouiront dans les cavernes !

PLUTUS.

N'ai-je pas été enterré vivant dans les murailles des temples et dans les caves des usuriers ? J'aime encore mieux cela que les voyages auxquels tu me condamnes. J'en ai assez, je suis trop vieux.

MERCURE.

C'est ton dernier mot ?

PLUTUS.

Le dernier. Laisse-moi. Va-t'en.

MERCURE, à part.

Eh bien, c'est ce que nous verrons !

Scène IV

MERCURE, PLUTUS, CHRÉMYLE, MYRTO, avec une corbeille,
BACTIS et CARION, au fond.

MERCURE, à Chrémyle.

Allons, mon ami, emmène Plutus et fête sa guérison. Il te doit la lumière, demande-lui l'opulence.

MYRTO, à Chrémyle.

Attendez, mon père. Je dois, suivant l'usage, honorer la tête de votre hôte. (Elle répand sur la tête de Plutus les fleurs de sa corbeille, et lui dit à voix basse en se courbant devant lui.) Dieu des richesses, donne-moi, en retour de cet hommage, une grosse bourse pleine d'or ! (Chrémyle, un peu au fond, donne des ordres à ses esclaves.) PLUTUS. Oui, oui, plus tard.

MERCURE, à Myrto.

Sache qu'il promet toujours, et qu'il tient le moins possible.

MYRTO.

Plutus, au nom de ma mère, qui m'a dit de t'implorer, et qui se donne beaucoup de mal pour te bien recevoir, accorde-moi

ce que je te demande.

PLUTUS, montrant Mercure.

Demande à celui-ci, qui est porteur de ma bourse.

MERCURE, montrant une grande bourse de cuir toute plate.

Ne vois-tu pas que tu l'as laissée vide ?

PLUTUS, prenant la bourse.

Eh bien, attends. (Il souffle dans la bourse, qui se gonfle, et la donne à Myrto.) Laisse-moi tranquille, à présent ! (Haut.) Allons dîner.

CHRÉMYLE.

Oui, oui, Plutus, je brûle de te posséder dans ma maison et de te présenter ce que j'ai de plus cher au monde, ma femme, mes enfants, ... après toi pourtant !

PLUTUS.

Après moi ?

CHRÉMYLE.

Que veux-tu ! on te doit la vérité !

CARION.

Et moi, je te chéris... presque autant que moi-même. Ohé ! ohé ! évohé !
(Ils sortent.)

Scène V

MERCURE, MYRTO, BACTIS.

MYRTO, à Mercure.

Ton maître nous raille et nous méprise. On lui demande de l'or, et il ne donne que du vent !

MERCURE.

Patience et confiance, Myrto !

MYRTO.

Qu'est-ce donc ? Cette bourse devient si lourde, que je ne puis la porter.
(Elle laisse tomber la bourse, qui s'ouvre et répand l'or dont elle est pleine.)

MERCURE.

À présent, tu appartiens à Plutus ! N'oublie pas de sacrifier
à Mercure, qui protège l'ambition. (Il sort.)

Scène VI

BACTIS, MYRTO.

MYRTO, qui s'est agenouillée.

Mets-toi là, Bactis ; aide-moi compter cet or et à l'emporter.

BACTIS.

Et toi aussi, Myrto, te voilà ivre ! N'étais-tu donc pas assez riche ?

MYRTO.

Oh ! non ! j'étais pauvre !

BACTIS.

Pauvre ! avec la jeunesse, la beauté !

MYRTO, (Bactis l'aide à remettre l'or dans la bourse.)

Je n'avais pas tu liberté, et la voici ! C'est ta rançon !

BACTIS.

Que dis-tu ?

MYRTO.

Que ma mère m'a bien conseillée que je rends grâce au dieu Plutus.

Scène VII

MYRTO et BACTIS, penchés sur la bourse que Bactis lie ; LA PAUVRETÉ

LA PAUVRETÉ.

Ô enfant trop crédule ! Plutus n'est pas un dieu ; il n'a de valeur que par la volonté de l'homme. Produit de la terre, fils de Rhée, qui l'a porté sans amour dans son sein, il fait ici-bas le bien ou le mal, selon que la main qui l'emploie est pure ou souillée ; mais il trompe souvent l'intention la plus droite. Il t'apporte aujourd'hui joie ; crains que, demain, il

ne t'apporte la douleur !

MYRTO.

Es-tu une déesse pour m'avertir ainsi, ou une sibylle pour rendre des oracles ?

LA PAUVRETÉ.

Je suis une des filles du Destin, et j'ai l'expérience qui sait prévoir.

BACTIS.

Vertu secourable, j'accepte, moi, tes saintes leçons ! J'ai connu les faveurs de Plutus ; mais Plutus n'a pas su préserver ma liberté. Toi qui m'as visité dans l'esclavage, tu ne m'as pas trompé par de vaines promesses, car tu m'as appris à compter sur moi-même. Tu m'as souvent consolé dans l'insomnie des nuits brillantes d'étoiles, au bruit des vagues mugissantes. Tu m'as parlé dans les songes du sillon et de la gerbe, à l'heure accablante de midi. Pauvreté laborieuse, je te connais ! Soutiens mes forces, et compte que, si je revois le ciel pâle et les sombres bruyères de ma patrie, je t'élèverai un autel chaque jour paré des fruits arrachés par le travail au sein de la terre aujourd'hui inculte. Nul esclave ne labourera mon patrimoine. Je te jure que tous mes captifs seront affranchis en mémoire des fers que j'aurai portés !

MYRTO.

Ô puissance que je redoute, mais que je veux adorer, si tu aimes Bactis, fais qu'aux yeux de mon père, il redevienne mon égal, comme, aux tiens, il est déjà mon supérieur par la science et la vertu. Fais que nous soyons unis, et je te jure de ne jamais adorer ce Plutus que tu dédaignes.

LA PAUVRETÉ.

Enfants, le divin Jupiter, le dieu seul omnipotent que les hommes connaissent si mal et dénaturent dans leurs vœux impies, le véritable maître des destinées, veille sur vous et ne restera pas sourd à vos prières ; mais

n'espérez rien de cet or dont vous allez bientôt voir l'impuissance... C'est la gloire des combats qui seule peut racheter Bactis. Jeune

homme, prépare ton cœur aux grandes luttes et aux grands périls : c'est là que tu trouveras ta délivrance. (Elle disparaît.)

Scène VIII

BACTIS, MYRTO.

MYRTO.

Cette cruelle veut donc nous séparer ? Non, je ne le veux pas, moi !

BACTIS.

Tu pleures, Myrto ? Tu veux arracher tes beaux cheveux ? Chère âme de ma vie, aie confiance ; je t'aime, et je reviendrai.

MYRTO.

Que sais-je ? Cette austère déesse ne connaît pas la pitié ! La délivrance qu'elle t'annonce, ... c'est peut-être la mort ! Ô mon cher Bactis, si tu pars, je me laisserai mourir de faim.

BACTIS.

Je partirai, si c'est l'ordre du Destin, Myrto, et, si je ne reviens pas, il ne faudra pas me pleurer ; car, n'eussé-je que cet instant de bonheur, il vaut toutes les années d'une longue vie !

MYRTO, se baissant pour ramasser la bourse.

N'importe ! ... je veux... je veux combattre le Destin jusqu'à

ce qu'il me brise !

ACTE QUATRIÈME

Scène PREMIÈRE

BACTIS, CARION.

CARION, un peu aviné.

Comment ! tu restes dehors quand tout est liesse et ripaille dans la maison ?

BACTIS.

Tu sais bien que je n'entends rien au service de la table.

CARION.

Oui, tu casses trop d'amphores, tu as la main barbare,... à moins que tu ne le fasses exprès pour te dispenser...

BACTIS.

Je l'avoue que, lorsqu'on m'a essayé pour cet office, j'ai fait exprès d'y déployer ma maladresse.

CARION.

Je ne te trahirai pas ; mais je veux te réprimander.

BACTIS.

Toi ?

CARION.

Oui, moi. Il faut que tu sois bien grossier et d'une nature bien sauvage pour préférer le service des animaux à celui des hommes ! Eh quoi ! tu prépares la nourriture des bœufs, tu nettoies la crinière du cheval et la crèche de l'âne ! Tu enlèves le fumier des étables, et tu vas le répandre sur la terre, qui ne t'en sait pas le moindre gré, vu qu'elle a tout autant de plaisir à faire pousser l'acanthé et l'ortie que les plus nobles présents de Cérès et de Pomone ! Enfin tu recueilles précisément le gland des chênes pour satisfaire l'appétit vorace des pourceaux, et tu dédaignes de préparer les lits de maîtres pour les festins, de laver les écuelles et de rincer les coupes ! Va, tu n'es qu'un Scythe, un Sarmate et un centaure !

BACTIS.

Les animaux ne commandent pas, Carion ; ils lèchent la main qui les nourrit : l'esclave est forcé de lécher celle du maître.

CARION.

Je t'accorde qu'ils récoltent souvent plus de coups de pied chez certaines gens que le chien de la maison ; mais il mange avant le chien, et c'est quelque chose. D'ailleurs, aujourd'hui, tout est délices dans la maison de Chrémyle. Oh ! la belle chose que de devenir riche en un instant sans rien tirer de soi-même ! Tu ne le croirais jamais, nous voilà comblés de biens sans avoir fait aucun mal !

BACTIS.

Que s'est-il donc passé depuis ce matin ?

CARION.

Des choses étonnantes, mon garçon, de véritables prodiges ! Tout d'abord, Plutus, qui était à jeun, n'a songé qu'à se remplir le ventre ni plus ni moins qu'un simple mortel ; mais à peine a-t-il commencé à boire, qu'il est devenu aimable et

généreux. Alors, tous les coffres de la maison se sont mis à regorger d'or et d'argent : notre puits, qui était à sec, s'est rempli d'huile excellente ; le toit de la maison s'est couvert de belles figues séchant au soleil ; nos cruche, ont été pleines d'essences ; toutes nos fioles à vinaigre, nos petits plats et nos marmites de terre ont été changés en beau cuivre brillant ; nos écuelles à poisson, qui étaient toutes pourries, se sont trouvées faites d'argent pur, et jusqu'à la ratière qui est devenue tout à coup d'ivoire ! Mes camarades et moi, nous allons bientôt jouer à pair ou non avec des statères d'or, et porter des manteaux, de pourpre, si cela nous convient !

Scène II

CARION, BACTIS, CHRÉMYLE.

CHRÉMYLE, de mauvaise humeur, à Carion.

Pendant que tu t'amuses à babiller ici, on est mal servi chez moi, et les coupes restent vides. Allons, à l'ouvrage, drôle !

CARION.

À vous dire vrai, mon maître, j'ai tant travaillé des mains et de la mâchoire, que j'éprouvais le besoin de prendre l'air.

CHRÉMYLE, le menaçant.

Ne réplique pas et obéis, double brute !

CARION, à part.

Oh ! oh ! voilà mon maître de bien mauvaise humeur ! Plutus l'aurait-il battu ? (Il sort.)

Scène III

CHRÉMYLE, BACTIS

CHRÉMYLE, inquiet.

Eh bien, où est-il, cet étranger qui rôdait autour du logis et demandait à me parler ?

BACTIS.

Je n'ai vu personne.

CHRÉMYLE.

Cherche-le, et sache un peu ce qu'il veut. S'il te demande où est Plutus, dis-lui que tu ne le connais pas. (Bactis sort.)

Scène IV

CHRÉMYLE, seul.

Pour les gens de chez nous, je veux bien qu'ils retirent quelque chose des faveurs de mon hôte ; mais, si ceux de la ville espèrent que je les admettrai au partage !... D'abord, ce sont tous fripons ou prodiges qui me le raviraient ou me l'épuiseraient en un tour de main ; et puis quelque calomniateur pourrait bien me traduire devant les juges comme ayant commis un crime, assassiné quelque voyageur ou percé le mur d'une maison ! Quand on voit un homme devenir riche tout d'un coup, on le soupçonne. J'ai eu tort de ne pas cacher, même à mes plus proches, la présence de Plutus. Je me sens triste et comme menacé des plus grands malheurs.

Scène V

CHRÉMYLE, BACTIS, MERCURE, au fond.

BACTIS, a Chrémyle.

Cet étranger semble ignorer ce que tu veux cacher. Il insiste pour que tu l'écoutes.

CHRÉMYLE.

Allons, qu'il vienne ! (À part.) Je me méfierai ; oui, oui, à présent, il faut se méfier de tout le monde. (Mercure approche, Bactis sort.)

Scène VI

CHRÉMYLE, MERCURE, sous le déguisement d'un héraut.

MERCURE.

Riche et vénérable cultivateur...

CHRÉMYLE.

Vénérable, je ne dis pas non ; mais riche, vous vous trompez l'ami : je ne suis pas riche.

MERCURE, familier.

Alors, mon pauvre homme...

CHRÉMYLE, piqué.

Par la sibylle, je ne suis pas non plus pauvre ! ne me parlez pas sur ce ton-là.

MERCURE.

Comment donc te parlerai-je, ô Chrémyle ?

CHRÉMYLE.

Parlez-moi honnêtement, et dépêchez-vous.

MERCURE.

Je viens ici par l'ordre du sénat...

CHRÉMYLE, vivement.

Je n'ai rien fait de mal ; je n'ai rien à démêler avec les magistrats de la ville.

MERCURE.

Qui t'accuse d'aucun mal ? Tu es bien craintif !

CHRÉMYLE.

Je ne suis pas craintif ; je ne crains personne, entendez-vous !

MERCURE.

C'est à toi d'entendre ce qui m'amène. Je suis le héraut chargé de publier la guerre dans les campagnes.

CHRÉMYLE.

Par tous les dieux. ! c'est là quelque chose de neuf ! Voilà plus de cinq ou six olympiades que nous avons la guerre avec tous les voisins, et tu penses que nous l'ignorons, nous qui nous en sommes tant ressentis !

MERCURE.

La république veut vous en dédommager en forçant par de nouveaux combats les ennemis à demander la paix. Elle, vient d'équiper une nouvelle flotte et réclame le concours de tous ses citoyens.

CHRÉMYLE.

On veut que je fasse la guerre ? Je refuse ; je ne suis pas citoyen, moi ! Je ne suis pas même chevalier ! J'appartiens à la classe des habitants libres, je suis d'origine béotienne. Je n'ai jamais été molesté par ces gens de Lacédémone, je ne leur veux aucun mal, et enfin je n'aime pas à me battre. Retire-toi et me laisse achever mon repas.

MERCURE.

Attends-un peu, ô sage et prudent vieillard : tu n'es plus d'âge à porter l'aigrette et la gorgone ; mais n'as-tu pas des
fils ?

CHRÉMYLE.

Je n'en ai qu'un, un tout petit ; c'est toute ma joie, et je ne veux pas qu'il soit tué ou blessé !

MERCURE.

Tu as des neveux au moins ?

CHRÉMYLE.

Mes neveux m'aident à travailler ma terre : je ne puis m'en passer.

MERCURE.

Des serviteurs, alors ?

CHRÉMYLE.

Merci ! Je les ai payés à beaux deniers comptants, et j'irais vous les donner pour rien ?

MERCURE.

Écoute-moi, Chrémyle. Tout homme aspire à monter. L'esclave voudrait être affranchi, l'homme libre voudrait avoir le droit de cité. La république décerne de flatteuses récompenses à ceux qui lui font de généreux sacrifices.

CHRÉMYLE.

Je n'ai nulle envie d'être citoyen : ce sont des tracas, des impôts et des charges.

MERCURE.

Si tu ne veux pas d'honneurs, on te payera autrement. On te portera au rôle de ceux que la république promet de nourrir à ses frais.

CHRÉMYLE.

Je ne suis pas un indigent ! Je n'ai que faire de vos promesses, j'ai ce qu'il me faut pour mes vieux jours.

MERCURE.

Alors, tu es riche, et tu l'avoues. Eh bien, Chrémyle, tu vas être sommé de fournir une somme d'argent ou un homme pour le service de la patrie.

CHRÉMYLE.

Puisses-tu servir toi-même de pâture aux corbeaux ! Je vois qui tu es ; tu es un de ces sycophantes qui dénoncent les gens pour les ruiner, ou qui leur font des menaces pour se faire payer quelque chose !

MERCURE.

Tu insultes un serviteur de la république ? Je m'en vais ; mais tu te repentiras de m'avoir si mal reçu.

CHRÉMYLE, effrayé.

Non, attends ! donne-moi le temps de réfléchir.

MERCURE.

Hâte-toi ! Je reviens dans un instant, (À part.) Il se décidera à payer, et les autres feront comme lui. Allons trouver ces nouveaux riches, et secouons un peu leur numéraire. (Il sort du côté de la maison.)

Scène VII

CHRÉMYLE, absorbé ; MYRTO, apportant la bourse.

MYRTO.

Comme vous êtes soucieux, mon père ! Puis-je vous demander une grâce ?

CHRÉMYLE.

Que veux-tu ? Dis en peu de mots. Je suis occupé.

MYRTO.

Je vous apporte la rançon d'un de vos esclaves. Acceptez-la.

CHRÉMYLE.

Quoi ! Plutus a donné cela à un de mes esclaves ? Il est donc fou ?

MYRTO.

C'est à moi que Plutus a fait ce présent ; c'est moi qui veux vous racheter l'esclave scythe.

CHRÉMYLE.

Et que veux-tu faire d'un esclave scythe ? Es-tu une élégante de la ville, pour te faire porter au bain ?

MYRTO.

Consentez, mon père ! Ce jeune homme est un guerrier vaincu.

CHRÉMYLE.

Oui, au fait, c'est un homme de guerre, lui ; mais il est devenu bon laboureur, et je tiens à le garder.

MYRTO.

Voyez comme cette bourse est lourde ! Avec une pareille rançon, vous aurez deux autres serviteurs, et vous y gagnerez encore.

CHRÉMYLE, prenant la bourse et regardant le contenu.

Eh bien, autant vaut que je te débarrasse de cela ! Ce n'est pas que j'en manque, à présent ; mais tu pourrais te le laisser dérober ou le dépenser en

vaines parures... Va, délivre ce Bactis, j'y consens.

MYRTO, l'embrassant.

Merci, mon père ! (À part.) Grâces te soient rendues, ô Amour ! le sinistre oracle de la Pauvreté est conjuré, j'espère. (Elle sort.)

Scène VIII

CHRÉMYLE, seul.

Par Esculape ! non, par Mercure ! j'ai trouvé là une belle idée. Je vais donner la moitié de cette bourse à la république pour ma contribution de guerre, et, avec l'autre moitié, j'achèterai un autre esclave. De cette façon-là, il ne m'en coûtera rien du tout.

Scène IX

CHRÉMYLE, **MERCURE**.

MERCURE.

Eh bien, as-tu réfléchi ?

CHRÉMYLE, enjoué.

Oui, pourvoyeur de Mars ! j'aime mieux donner de l'argent. Comptons cette somme. Reçois-en la moitié et laisse-moi

tranquille.

MERCURE.

Par Hermès Trismégiste, je le savais bien, que tu étais dans l'opulence !

CHRÉMYLE.

Cela n'est pas ; j'ai été forcé d'emprunter ceci.

MERCURE.

Tu mens. Chrémyle ! Je viens d'entrer dans ta maison, j'y ai vu Plutus attablé ; d'où je conclus que tu es son ami, puisque tu le régales, et puisqu'il ne te refuse rien ; tu dois donc contribuer selon tes moyens à l'équipement de la flotte et à la défense du territoire dont ton domaine est l'ornement. C'est pourquoi je garde la bourse entière, et, en outre, je te prends un esclave. En voici deux de bonne mine, et je prétends choisir.

Scène X

MERCURE, CHRÉMYLE, BACTIS et CARION.

CHRÉMYLE.

Que les foudres du grand Jupiter te réduisent en cendres jusqu'aux moelles, damné sycophante ! Tu veux me laisser sans argent et sans domestiques ?

MERCURE.

Tu te plains, ami de Plutus ? Remercie plutôt les dieux de voir que je me contente à si peu de frais ! Avancez ici, vous autres ! Lequel de vous veut servir sur les trirèmes de l'État ?

CARION.

Pas moi, seigneur sycophante ! je crains horriblement la mer.

MERCURE.

Tu me parais cependant le plus robuste des deux.

CARION.

Comme les apparences sont trompeuses ! Je n'ai jamais eu la force de lever une demi-mesure de blé.

CHRÉMYLE.

C'est la vérité ; il n'est bon qu'à la cuisine.

MERCURE.

S'il n'est pas capable de ramer, on le fera grimper aux cordages.

CARION.

Pour être le premier percé de flèches ? Merci ! je suis sujet au vertige. Je peux à peine monter sur un pommier pour manger un fruit. Je me laisserais tomber, et ce serait fait de moi !

MERCURE.

N'as-tu pas de honte d'être si lâche ?

CARION.

Reprochez à ma mère de m'avoir fait comme cela.

BACTIS, impatient.

Ma mère m'a fait autrement. Elle était debout quand elle me mit au monde, et elle chantait l'hymne des guerriers. Emmenez-moi, et n'en cherchez pas d'autre ici.

MERCURE.

Tu es bien jeune et bien mince ! N'importe, tu as la volonté qui fait qu'un homme en vaut deux.

CHRÉMYLE.

Vous dites qu'il en vaut deux ? Alors, prenez-le et rendez-moi l'argent.

MERCURE.

Tais-toi, ou je te fais intenter un procès qui te coûtera deux bourses et quatre hommes !

CHRÉMYLE.

Ô le plus détestable des espions ! fais-moi savoir le jour où tu seras mangé par les chiens, afin que, ce jour-là, je donne une fête ! (Bas, à Carion.) Viens ! il nous faut vite cacher Plutus dans la cave ; autrement, nous serons la proie des harpies ! (il sort.)

CARION.

Adieu, Bactis ! je te souhaite bien du plaisir, (Il sort.)

Scène XI

MERCURE, BACTIS.

MERCURE.

Maintenant, suis-moi et réjouis-toi de ton sort. Tu es trop beau pour faire la guerre ; je vais te vendre à mon profit à quelque vieillard qui te fera son héritier, ou à quelque satrape d'Asie qui te comblera de richesses.

BACTIS.

Tu prétends tromper ainsi Chrémyle et frauder l'État ? Prends garde, misérable ! je vais te prouver que j'ai la force de combattre !

MERCURE.

Frappe un dieu, si tu l'oses ! je suis Mercure !

BACTIS.

Tu n'es pas Mercure, ou Mercure n'est pas un dieu.

MERCURE, détachant de longues chaînes d'or qui lui servent de ceinture.

Reconnais-moi à ces attributs, qui, pour tous les hommes, sont des arguments de persuasion sans réplique. Je vais te lier et te conduire à l'ennemi.

BACTIS, brisant la chaîne dont Mercure l'a enlacé.

Ces liens sont faibles, Mercure ; ils ne retiennent dans la honte que les pervers et les lâches.

MERCURE.

Quelle divinité te protège donc, ô toi que ces chaînes d'or ne peuvent soumettre ?

Scène XII

MERCURE, BACTIS, LA PAUVRETÉ.

LA PAUVRETÉ.

Moi !

MERCURE.

Toi, ô laide et trois fois maudite ! Oses-tu bien paraître devant mes yeux ?

LA PAUVRETÉ.

Soumets-toi, Mercure ; car sans Plutus tu es réduit à l'impuissance, et, si tu ne peux le rendre à tes clients affamés, il te faudra bientôt, pour échapper à la hideuse misère, invoquer la pauvreté laborieuse. Arrière ! laisse ce jeune homme ; c'est à moi de le conduire au milieu des périls qu'il brûle d'affronter.(Elle donne des armes à Bactis et le coiffe d'un casque.)

MERCURE, riant.

Il arrivera trop tard, servante mal chaussée du destin ! Les galères traversé déjà la mer Égée, et le combat sera terminé avant la fin du jour.

LA PAUVRETÉ.

Génie de l'égoïsme, tu as des ailes aux pieds et à la tête ; la Pauvreté vaillante en a au cœur ! (À Bactis) Suis-moi, nous arriverons à temps. (Elle entre dans le bois sacré avec Bactis.)

Scène XIII

MERCURE, seul.

Par les serpents de mon caducée, mes affaires vont fort mal ! Les divinités inférieures perdent avec moi le respect, et, si cela dure, je serai la risée de

l'Olympe ! Il faut absolument que je tire d'ici mon ivrogne de Plutus, et je ne vois plus qu'un moyen, qui est d'irriter contre lui Jupiter au point qu'il le rende plus aveugle et plus stupide que jamais. Reprenons ma figure et mon sceptre. (Il ôte son déguisement et prend son caducée, qui était caché dessous.)

Scène XIV

MERCURE, CHRÉMYLE, CARION.

CHRÉMYLE, à Carion.

Je te dis qu'il est ivre, qu'il donne à tord et à travers, et que tout ce que vous avez reçu, tes camarades et toi, doit m'être restitué.

CARION.

Est-il possible, maître, que si vite vous soyez devenu si avare ? Vous ne savez déjà plus où serrer l'or et l'argent que Plutus fait sortir comme une sueur des murs de votre maison, et vous reprochée à de pauvres esclaves quelques trioboles que le dieu leur a permis de ramasser dans les ordures !

CHRÉMYLE.

Je ne suis point avare, et je ne vous reproche pas de fouiller dans les balayures ; mais vous prétendez tous vous racheter et ne plus travailler pour moi. Ceux que je mettrais à votre place feraient la même chose, je refuse de vous affranchir.

CARION.

Par mon ventre, cher maître, la loi nous protège, et tu ne peux aller contre ; mais je ne désire point te quitter, et je n'ai pas la vanité de me dire homme libre, pourvu que je le sois. Laisse-moi me coucher avec le soleil et dormir la grasse matinée, contenter tous mes appétits et folâtrer avec les servantes,

au lieu de nettoyer ta chaussure et de fourbir ta batterie de cuisine. Traite-moi en bon camarade, fais-moi asseoir à tes côtés, et je ne demande pas mieux que de rester avec toi.

CHRÉMYLE.

Insolent ! Gare le fouet !

CARION.

Oh ! si vous parlez d'étrivières, je prends la fuite. J'ai de quoi me cacher et me nourrir en lieu sûr, et même de quoi payer le silence des espions.

CHRÉMYLE.

Mais voyez si cette richesse prodiguée à tout venant n'est pas une malédiction !

MERCURE.

De quoi te chagrines-tu, Chrémyle ? Ne dépend-il pas de toi de rendre Plutus plus sage et d'avoir seul part à ses bienfaits ?

CHRÉMYLE, flatteur et tremblant.

Qui es-tu, agréable personnage ? On dirait le dieu Mercure en personne.

CARION, bas.

C'est lui-même ; je le reconnais à sa ressemblance avec le sycophante de tantôt.

MERCURE.

Eh bien, Chrémyle, pourquoi gouvernes-tu si mal tes affaires ?

CHRÉMYLE.

Mercure, car je vois bien que tu es le dieu de Cyllénie, je t'avoue que je suis un homme de bien, ennemi de la ruse et de la violence. Que puis-je faire pour que Plutus me serve à mon gré, sans que je perde la qualité de juste à laquelle je dois sa visite ?

MERCURE.

Tu veux que je te conseille ?

CHRÉMYLE.

Oui, je t'en prie, mon cher petit Mercure.

MERCURE.

Et tu feras ce que je te dirai de faire ?

CHRÉMYLE.

Oui, oui, mon grand Mercure ; car, bien que je ne manque pas d'esprit, je reconnais que tu en as encore plus que moi.

MERCURE, railleur.

Tu me flattes ! Eh bien, écoute ; tu es estimé de tous tes voisins ?

CHRÉMYLE.

Oui, je suis grandement estimé.

MERCURE.

Ils sont rassemblés dans ta maison ?

CHRÉMYLE.

Oui, dedans et dehors.

MERCURE.

Et tu n'as pas détourné Plutus de leur faire quelques présents ?

CHRÉMYLE.

Bien au contraire.

MERCURE.

Ils sont contents de lui et de toi, et, si tu leur proposes une chose utile à leurs intérêts et aux tiens, ils le croiront ?

CHRÉMYLE.

Je réponds de cela, d'autant plus que je suis le plus intelligent de tous.

MERCURE.

Je le Vois bien ! Alors, suis-moi. Je ne puis leur dire en mon nom ce qu'il s'agit de faire dans la circonstance ; mais je te soufflerai le plus beau discours que tu leur feras de ta vie.

CHRÉMYLE.

Il sera donc bien beau, car je suis connu pour parler mieux que les autres.

MERCURE.

Allons, dépêchons-nous, et n'aie plus de souci. Tout ira mieux pour toi désormais, (Ils sortent.)

Scène XV

CARION puis MYRTO.

CARION.

Ce dieu-là n'est pas sot ; pourvu qu'il prenne aussi mes intérêts !

MYRTO.

Dis-moi donc où a passé Bactis. Je ne puis le trouver ni aux champs, ni dans les jardins.

CARION.

Bactis ? Il est parti pour la guerre !

MYRTO.

Que dis-tu là ?

CARION.

Un sycophante est venu qui l'a enlevé à votre père avec une grosse bourse d'or pour les besoins de l'armée.

MYRTO.

Ah ! malheureuse que je suis ! je n'ai pu le sauver ! Voilà donc le néant des dons de Plutus ! On me l'avait prêté ! Plutus ! ô menteur ! que les dieux te confondent ! Bactis, cher Bactis, c'en est donc fait ? Tu cours à la mort, et je ne te verrai plus ! (Elle tombe sur ses genoux et sanglote.)

CARION.

Vous pleurez ainsi, Bactis, un enfant sauvage, un rustre qui ne savait rien, pas même percer une outre pour boire le vin en cachette, ou enlever une coupe encore pleine pendant que le maître pérore à table et fait l'homme instruit avec ses convives ! un Sarmate...

MYRTO, se relevant.

Va chercher le plus noir et le plus gras de mes chevreaux. Je veux l'immoler moi-même aux Euménides, pour qu'elles détournent sur les compagnons de Bactis toutes les flèches de l'ennemi ! Bactis, Bactis ! ... si tu ne m'es bientôt rendu, je déchirerai mes vêtements, je couvrirai mes cheveux de poussière, je prendrai une faucille acérée, et, comme une Ménade furieuse, j'irai arracher les yeux de ton perfide ravisseur ! (Elle sort en courant.)

Scène XVI

CARION, seul.

Je crois que le vent de Thrace a soufflé sur la jeune fille, et qu'il nous faudra aller cueillir l'ellébore jusqu'à Anticyre. Voilà une bien sotte enfant qui s'est éprise de ce Bactis, et qui n'a pas vu la différence entre lui et moi !

ACTE CINQUIÈME

Scène PREMIÈRE

MERCURE. CHRÉMYLE.

MERCURE.

Ëh bien, les voilà tous persuadés ! Ne t'ai-je pas fait parler mieux qu'un oracle ? N'as-tu pas été applaudi comme un nouveau Phrynichus ?

CHRÉMYLE, soucieux.

Je ne connais pas Phrynichus, mais je ne puis m'empêcher de trouver bien osée la chose que tu me fais faire ! Détrôner tous les dieux, et Jupiter lui-même, pour inaugurer dans nos campagnes le culte unique de Plutus ! c'est un peu fort, vois-tu, et je ne sais comment ma bouche a pu se prêter à ton conseil. Il faut que tu m'aies ensorcelé !

MERCURE, riant.

Allons, allons, tranquillise-toi. Le monarque des dieux n'est-il pas celui-là seul qui nous fait du bien ? Jupiter lui-même n'a-t-il pas détrôné son père au temps jadis, et les choses en ont-elles marché plus mal ? Les nouveaux dieux sont toujours généreux et accessibles, et il est bon de ne pas les laisser durer trop longtemps.

CHRÉMYLE.

C'est vrai ; mais j'avais l'habitude d'invoquer Jupiter le premier, et la langue me tournera plus d'une fois quand il me faudra nommer l'autre à sa

place.

MERCURE.

Belle raison à donner que l'habitude ! C'est une raison de paysan. Vois quelle économie de temps et d'argent ce nouveau culte va vous procurer ! Au lieu d'une armée de divinités, vous n'en aurez plus qu'une à réjouir par vos sacrifices.

CHRÉMYLE.

Et cependant, toi, Mercure, ne seras-tu pas fâché contre nous, si nous cessons de l'offrir le pain trempé dans le vin, le miel, les confitures et les autres choses dont tu es friand ?

MERCURE.

Moi, c'est différent. Je suis le bras droit et le guide de Plutus ; vous me sacrifierez en même temps qu'à lui.

CHRÉMYLE.

Mais Apollon, qui me l'avait annoncé et promis... Je ne voudrais pas montrer de l'ingratitude à ce dieu-là !

MERCURE.

Ce dieu-là ne se nourrit que par les oreilles. Vous lui offrirez une chanson de temps en temps.

CHRÉMYLE.

Mais nos divinités champêtres, les nymphes aux jolis pieds, le bon vieux Pan avec sa flûte...

MERCURE.

Vous pouvez les garder. L'important, c'est d'abolir le culte de Jupiter. Alors, Plutus, flatté de lui succéder, ne fera plus rien que pour vous, et comme vous l'entendrez.

CHRÉMYLE.

J'entends bien cela ; mais, si les villes suivent notre exemple ?

MERCURE.

Plutus saura bien distinguer ceux qu'entraînera l'exemple de ceux qui les premiers auront eu l'idée de lui rendre les plus grands honneurs.

CHRÉMYLE.

Il est certain que la première idée vient de moi.

MERCURE, railleur.

J'en rendrai témoignage ?

CHRÉMYLE.

Il est vrai que tu me l'as suggérée ; mais...

MERCURE.

Mais tu l'avais déjà, conviens-en.

CHRÉMYLE.

C'est comme tu le dis, Mercure.

MERCURE.

Tu vois bien ! Allons, rendons-nous au temple pour ne pas arriver les derniers. (Clameurs et tumulte.) Écoute !

CHRÉMYLE.

Que signifient ces clameurs ? Est-ce que les autres vont déjà au temple de Jupiter ?

MERCURE.

Ils n'y vont pas, ils y courent !

CHRÉMYLE, effrayé.

Déjà, au temple de Jupiter ? Tu veux que j'aille profaner le temple de Jupiter ?

MERCURE.

Ton intérêt l'exige, et voici Plutus qui s'apprête à être déifié sur son autel.

Scène II

MERCURE, CHRÉMYLE, PLUTUS, CARION.

PLUTUS, ivre, à Carion.

Oui, oui, la chose-me plait ! Me voilà Jupiter ! Jupiter, c'est moi ! Où est mon foudre ? Qu'on me donne mon foudre !

CARION, lui donnant une béquille.

Le voilà !

PLUTUS.

Et mon aigle ?

CARION.

C'est moi !

PLUTUS.

Hébé ? Ganymède ?

MERCURE, lui présentant Chrémyle.

Les voici !

PLUTUS.

Ils sont bien laids !

CARION, à part.

Il voit double, et pourtant il voit clair.

MERCURE.

Allons, en route !

CHRÉMYLE, à Plutus.

je te fais roi des dieux, tu m'en récompenseras ?

PLUTUS.

Oui, je changerai en or tes blés, tes arbres, ta femme, tes enfants, tes esclaves, ton chien et toi-même !

CHRÉMYLE.

Eh ! non pas ! Dégriise-toi ! Je veux que nous vivions et que nous puissions vivre !

PLUTUS.

Dépêchons-nous !

MERCURE.

Allez prendre des masses, des pics, des leviers, des cordes, pour renverser et briser la statue de Jupiter.

CARION.

Oui, allons ! partons ! (Ils sortent.)

CHRÉMYLE, à part.

Jupiter protecteur, pardonne-moi ce que je vais faire contre toi ! (Il sort. — On entend les cris et les clameurs de l'émeute contre Jupiter. Le temps devient sombre tout à coup.)

Scène III

MYRTO, seul.

Jamais,... jamais,... jamais ! Je ne le reverrai jamais ! Cette parole-là fait mourir, je veux la dire sans cesse ! (Elle s'appuie contre la fontaine et cache son visage. — Un coup de tonnerre. — Elle regarde avec surprise autour d'elle. — L'obscurité est augmentée.) Quel orage soudain ! Rien ne l'annonçait dans le ciel ni sur la terre. Les pleurs ont donc brûlé mes yeux, que je ne vois plus la clarté du soleil ? (Un second coup de tonnerre et bruit du vent qui se déchaîne.) Ô Euménides que je viens d'implorer, est-ce là votre réponse ? Elle est sinistre et de mauvais présage ! (Tempête.) Étrange

tempête qui semble bouleverser la terre et qui ne trouble pas la paix de ce lieu-ci ! Hélas ! la mer doit être furieuse, et il est là, lui !... Peut-être en ce moment, pendant que les cruelles divinités protègent ici mes jours, il se débat dans les angoisses de la mort contre l'horreur des vague ! (La foudre éclate au dehors avec le bruit de la grêle et de la bourrasque.) Dieux ! ce fracas m'épouvante ! (Elle veut fuir et rencontre les bras de Bactis.) Bactis !...

Scène IV

MYRTO, BACTIS.

MYRTO.

Dieux propices ! tu m'es rendu ! (ils se tiennent embrassés.) Oh ! dis-moi d'où tu viens ! Non, ne dis rien ! ne me quitte plus ! Je vais te cacher, car ils te cherchent, n'est-ce pas ?... Mais tu as pu fuir ?

BACTIS.

Non, ma bien-aimée, je n'ai pas fui, je reviens !

MYRTO.

Tu es donc libre ?

BACTIS.

Non ; mais je souhaitais tant de te revoir, ne fût-ce qu'un instant ! Une main toute-puissante m'a ramené près de toi.

MYRTO.

Quelle main ? Dis ! Explique-moi tout.

BACTIS.

Cette austère et magnanime fille du Destin qui nous avait promis sa protection m'est encore apparue ici peu d'instants après, au moment où un lâche voulait s'emparer de moi. Elle m'a dit de la suivre ; mais à peine étions-nous entrés dans le bois, que, d'un vol aussi rapide que le désir et la pensée, elle m'a fait franchir les abîmes de l'espace. Heureux et confiant comme dans un rêve, je me suis trouvé tout à coup sur un navire, au milieu du tumulte d'un combat, non loin des îles Arginuses, dont les pâles récifs percent les eaux bleues de la mer Egée. J'ai combattu avec transport ; je songeais à toi, Myrto ! Nous avons vaincu et repoussé l'ennemi, quelques-unes de nos trirèmes ont même réussi à lui arracher nos blessés et nos morts. Comme nous achevions de rendre à ceux-ci les honneurs funèbres, j'ai vu qu'avec une flèche trempée dans leur noble sang, on écrivait mon nom sur une voile, parmi ceux des plus braves Athéniens. Alors, cédant à la fatigue, je m'appuyai contre un mât, je fermai les yeux, je prononçai ton nom chéri... Il me semble qu'il n'y a qu'un instant, car mes yeux à peine clos se sont rouverts près d'ici, et j'ai vu à mes côtés celle qui protège et bénit nos amours.

MYRTO.

N'as-tu pas rêvé tout cela, Bactis ? Je ne puis croire... dieu ! qu'as-tu donc là ? Du sang, une blessure ?

BACTIS, souriant.

C'est la preuve que je n'ai pas rêvé, Myrto.

MYRTO.

Ô le plus vaillant et le plus aimé des mortels, reste avec moi toujours ! Si tu dois être encore notre esclave, ne me préfère ni la douceur d'être libre, ni la gloire des combats. Ne permets plus que les déesses t'enlèvent d'auprès de moi ! Ai-je besoin que ton nom soit inscrit sur un drapeau, ou qu'il soit gravé sur le bronze, pour savoir que ton cœur est fier et ton bras invincible ? Bactis, ne t'en va plus, car un jour de plus j'étais morte, et tu aurais vu mon

ombre désolée marcher à tes côtés dans la nuit, ou gémir à ton chevet jusqu'au retour du matin.

BACTIS.

Fille adorée, espère encore. À qui fait son devoir, le Destin

daigne sourire. Mais voici ton père... tout éperdu ! Que lui est-il donc arrivé ?

Scène V

BACTIS, MYRTO, CHRÉMYLE, CARION, tous deux en désordre, effarés et terrifiés.

CHRÉMYLE, embrassant Myrto, qui court au-devant de lui.

Ma fille ! Je craignais de te trouver morte ! Ta mère, où est--elle ? Ton frère... ?

MYRTO.

Ils n'ont pas quitté la maison, et aucun de nous n'était en danger ; mais vous ?...

CHRÉMYLE, troublé.

Oh ! oui, moi ! La tempête !...

CARION.

Les éclairs !...

CHRÉMYLE.

Le vent !...

CARION.

La grêle !...

CHRÉMYLE.

Et la foudre !...

CARION.

Une bourrasque à décorner des minautores !

CHRÉMYLE.

Des serpents de feu qui semblaient les flèches d'Apollon en courroux !

CARION.

Les murs du temple ébranlés par les hoquets du Tartare !

CHRÉMYLE.

Et la propre foudre de Jupiter éclatant sur nos têtes !

CARION.

Brisant sur l'autel l'image de Plutus aussi menu qu'une tête d'échalote dans un mortier à saucisses !

CHRÉMYLE.

Et au retour quel désastre ! Ma récolte de l'année perdue,

mes champs ravagés, mes plantations hachées !...

CARION.

Par des grêlons plus gros que des citrouilles !

CHRÉMYLE.

Mes meules entraînées par les eaux gonflées de l'Ilyssus !...

CARION.

Et servant de refuge à nos pauvres poules effarouchées !

MYRTO.

La peur n'a-t-elle pas troublé vos esprits, mon père ? J'ai entendu un grand bruit ; mais voyez : il n'est tombé ici ni grêle, ni pluie, ni foudre.

CHRÉMYLE.

Ah ! que n'y suis-je resté sous la protection d'Apollon ! que n'en ai-je chassé Plutus, au lieu d'offenser Jupiter ! Cette méchante nuée eût été crever plus loin, chez les autres. Hélas ! je n'ai que ce que je mérite, et mon impiété est punie.

MYRTO.

Et Plutus, ne le ramenez-vous pas ?

CHRÉMYLE, soupirant.

Plutus ? Hélas !

CARION.

Plutus a disparu, voilà le pire ! Un éclat de la foudre ayant de nouveau brûlé ses yeux, le perfide Mercure a profité du désordre et de la terreur où nous étions pour l'enlever en se moquant de nous.

CHRÉMYLE.

Ah ! c'est un grand malheur ; mais tout n'est pas perdu, puisqu'il me laisse beaucoup d'or et d'argent...

Scène VI

Les Mêmes, LA PAUVRETÉ.

LA PAUVRETÉ.

Tout cela est perdu, Chrémyle. Pendant que vous couriez tous au temple, ta femme, effrayée de l'orage et craignant courroux des dieux, s'est hâtée de jeter tous tes trésors dans le fleuve. Les flots emportent maintenant à la mer tes richesses d'un jour.

CHRÉMYLE.

Ô imbécile de femme !

MYRTO.

Mon père, elle a bien agi ; elle a désarmé Jupiter et préservé votre tête de la foudre.

BACTIS.

Chrémyle, il te faut prendre courage ; nous recommencerons tous à travailler.

CHRÉMYLE.

Il le faut bien ; allons, enfants, à l'ouvrage ! Tâchons de courir après nos gerbes et de sauver ce qui nous reste.

BACTIS.

Allons !

LA PAUVRETÉ, l'arrêtant.

Non, pas toi, si le cœur ne t'en dit pas, car tu es libre.

CHRÉMYLE.

Libre ?

LA PAUVRETÉ.

Plus que libre ! Il est citoyen de l'Attique !

MYRTO.

Ô dieux immortels ! Comment le sais-tu ?

LA PAUVRETÉ.

En ce moment, le sénat prend une décision dont l'histoire gardera le souvenir. Voulant, à ce qu'il semble, humilier l'orgueil de certains riches, qui n'ont envoyé à la flotte que leurs esclaves, et désirant encourager les braves quels qu'ils soient, les magistrats d'Athènes m'ont interrogée, et, sur ma réponse, ils ont rendu un décret qui élève à la dignité de citoyens tous ceux dont les noms sont inscrits sur la voile triomphale du combat des Arginusés.

MYRTO, à Bactis.

Hélas ! tu vas nous quitter ?

BACTIS.

Non, je reste avec vous pour vous aider, jusqu'à ce que, relevé de ce désastre, ton père te donne à moi pour récompense.

CHRÉMYLE, joignant leurs mains.

Bactis, tu vaux mieux que moi ! Aide-moi, par ta piété, à désarmer la vengeance du ciel ! (À la Pauvreté.) Et toi ! toi dont j'ai trop méprisé les conseils, inspire-moi la patience, rends-moi le courage et l'espoir.

LA PAUVRETÉ, le bénissant.

Je te l'avais bien dit, que tu me rappellerais !

LE PAVÉ

NOUVELLE DIALOGUÉE

LE PAVÉ

NOUVELLE DIALOGUÉE

AVANT-PROPOS

Certaines situations de la vie intime ou certaines émotions individuelles sont plus aisément retracées par le dialogue que par le récit, et, sans songer à sortir du cadre du roman, nous avons quelquefois senti le besoin de leur donner la forme d'une conversation entre un petit nombre de personnages. Ces essais ne méritent ni le titre de *proverbes*, qui semble indiquer la mise en action d'une idée générale, ni celui de *saynètes*, qui promet une action particulière assez vive et spécialement dramatique. Nous nous contenterons donc de celui de *nouvelles dialoguées*, qui doit bien faire comprendre que ceci n'a jamais été destiné au théâtre.

Pourtant ces dialogues ont été récités sur la scène, mais entre amis, et devant un public d'amis intimes, fort restreint par conséquent, et il s'est produit là quelque chose d'intéressant. Convaincu que tout sujet est bon quand il est honnête et bien compris, nous nous plaisions à demander d'avance aux acteurs la donnée du dialogue qu'ils voulaient dire, et, sur cette donnée, la plus simple étant toujours, selon nous, la meilleure, nous leur indiquions dans un canevas détaillé les raisonnements et les

contradictions, les volontés et les imprévus, les efforts et les spontanéités que leurs sentiment et leurs caractères nous semblaient devoir comporter. C'était un travail d'analyse qui leur plaisait, et, comme ils étaient libres de développer nos indications, nous les avons vus souvent composer leur rôle avec une rare intelligence, et trouver dans la liberté de leur étude, et même dans la chaleur de l'improvisation, les accents d'une vérité très-frappante, ou les aperçus d'une appréciation très-ingénieuse.

Nous avons pensé souvent à récrire ces dialogues, non pas tels que nous les avons entendus sur le théâtre de Nohant (*verba volant*), mais sous l'impression qui nous en est restée, et de les publier en recueil pour les loisirs des réunions d'amateurs à la campagne.

Nous disons campagne avec intention. Ces petits essais conviendraient moins aux salons de Paris, où il faut de l'esprit et point du tout de naïveté, de l'art un peu factice comme les rapports superficiels que le monde exige et très-peu d'étude des passions. À la campagne, on devient tôt ou tard plus sérieux et plus simple. Ce n'est pas mal, comme disent les bonnes gens.

Nohant, 26 juillet 1861.

PERSONNAGES

M. DURAND.

JEAN COQUERET, son valet.

LOUISE, sa servante.

UN VOISIN de campagne.

La scène est dans une maison de campagne. Intérieur d'un cabinet de travail. Rayons chargés de minéraux, de fioles, de livres et de divers instruments à l'usage d'un amateur naturaliste. Bureau encombré, fauteuil de cuir ; porte au fond donnant de plain-pied sur un jardin ; porte à droite

conduisant à une chambre à coucher ; fenêtre à gauche. Un fusil de chasse et un carnier à la muraille.

Scène PREMIÈRE

LE VOISIN, parlant à la cantonade. Au fond.

Bien, bien, Rosalie ! Je me reposerai, j'attendrai un peu, et, s'il ne revient pas, ma foi, je m'en irai, (Il entre.) Ce diable d'homme ! il me tarde de savoir s'il a fait la démarche. Ma sœur m'écrit qu'elle ne l'a pas vu ; mais la lettre est du 25, nous voici au 30,... et, puisqu'il a dit ici qu'il reviendrait au bout de huit jours... Voilà les huit jours écoulés. Sans doute il s'est décidé à se présenter à sa future. Dès lors, il a quelque affaire à régler chez lui, sa maison à mettre en ordre... Pourvu que les fantaisies, les manies de la science ne l'y retiennent pas trop longtemps !... Mais je suis là pour le réveiller, moi ! Ah ! c'est lui.

Scène II

DURAND, **LE VOISIN**.

LE VOISIN.

Que diantre apportez-vous là ? Un pavé ? Ah ! oui, la minéralogie, la géologie... Allons, bonjour, ami Durand !

DURAND, posant son pavé sur la table. Il est en costume de voyageur à pied.

Ah ! voisin, je suis content de vous voir ! Ouf ! bouf ! quelle charge ! Ça va bien chez vous ? ... Et Ici ? avez vous vu mon monde ici ? Moi, je n'ai encore vu que ma cuisinière, ... et je ne sais pas...

LE VOISIN.

Je peux vous en dire autant. Je n'ai vu qu'elle ; mais je sais que vos autres serviteurs se portent bien.

, DURAND à part.

Pourquoi donc Louise n'est-elle pas ici quand j'arrive ?

LE VOISIN.

Vous paraissez tout préoccupé : que cherchez-vous ?

DURAND.

Rien. Si fait ! ... mon manteau de voyage. Je le tenais tout à l'heure.

LE VOISIN.

Vous l'avez sur les épaules ; ce qui est fort étrange par la chaleur qu'il fait.

DURAND.

Ah ! tiens ! c'est singulier !

LE VOISIN.

Vous êtes toujours distrait ? Fi ! c'est devenu vulgaire. Si j'étais savant, moi, je voudrais me distinguer par une tenue excellente et une continuelle présence d'esprit, afin de montrer aux gens que j'ai la tête assez forte pour porter mon savoir.

DURAND.

C'est ce que Louise me dit. Grâce à ses remontrances, je me tiens fort propre, comme vous voyez ; mais il m'est impossible

de ne pas égarer ou perdre mes effets. Voyons, cette fois, je suis bien sûr de n'avoir rien oublié en route ; tout était dans mon sac. Permettez que je m'en débarrasse. Ils m'ont mis des courroies neuves qui me coupent les épaules. J'ai été obligé deux ou trois fois de l'ôter pour le porter à la main, (il cherche à se débarrasser du sac qu'il n'a pas.)

LE VOISIN, riant.

Qu'est-ce que vous croyez donc avoir sur le dos ?

DURAND, se tâtant.

Je n'ai rien, c'est vrai ! Je vous jure que je croyais sentir les courroies. Il faut qu'elles m'aient blessé aux entournures.

LE VOISIN.

Mais le sac, où est-il ?

DURAND.

Je viens de l'ôter apparemment dans le vestibule. Oui, oui, je me souviens : j'ai dû le mettre au portemanteau. (Il va pour sortir et s'arrête devant une étagère.) Bon ! qu'est-ce que c'est que ça ? La grauwacke schisteuse dans les roches primitives !... Cet imbécile de Coqueret ! Jamais il ne saura remettre en place un échantillon que son stupide plumeau fait tomber ! Ah ! quelle rage d'épousseter ! Il est vrai que Louise veut cela, et qu'il faut bien s'y soumettre. Pourvu que tout ne soit pas bouleversé ! (Il examine et range.)

LE VOISIN.

Ah ça ! dites donc, ami Durand, pensez un peu moins à vos pierres et faites-moi la grâce de m'écouter. Je suis venu pour vous parier d'autre chose, moi.

DURAND.

Parlez, parlez, mon cher ami, je suis tout à vous... Seulement, attendez... mon marteau ! Ah ! il est resté dans mon sac ; mais je trouverai bien ici... (Il ouvre un tiroir et prend un marteau.) Ah ! ah ! maître Jean Coqueret se sera exercé en mon absence. Voilà un outil ébréché, hors de service !... L'animal !... (Il en prend un autre.)

LE VOISIN.

C'est votre faute, vous voulez faire de vos valets des minéralogistes...

DURAND.

Mon cher, celui-là, j'aurais juré qu'il avait des dispositions étonnantes : il a ce que nous appelons familièrement *de l'œil*, c'est-à-dire qu'il a le sens oculaire admirablement développé ; mais, dès qu'on veut lui mettre un nom exact ou une saine notion dans la cervelle, c'est un idiot !

LE VOISIN.

Eh bien, cela devrait vous faire rire !

DURAND.

Ça me fait rire quand je suis en train de rire ! Croiriez-vous qu'il appelle le mica du nouhat et les encrinites des *encritoires* ?

LE VOISIN.

Et Louise, est-ce qu'elle y mord, à tous vos noms barbares ?

DURAND, avec feu.

Louise ! c'est un phénix d'intelligence, mon cher. Ah ! si je m'étais occupé plus tôt de l'instruire ! Je n'y songeais pas : pourvu qu'elle fût ma

ménagère, je croyais qu'elle en saurait toujours assez ; mais ne voilà-t-il pas que tout dernièrement je m'avise de lui dire : « Que ne sais-tu pas un peu de minéralogie ! tu ferais de l'ordre dans mes matériaux, que je n'ai pas trop la patience de ranger, et que ce petit laquais me place de manière à représenter l'image du chaos primitif. » Eh bien, mon cher ami, vous me croirez si vous voulez, en trois mois, Louise, cette petite paysanne qui sait tout au plus lire et écrire proprement, s'est mise à étudier mon *Index methodicus*, vous savez, l'ouvrage élémentaire que j'ai publié l'année passée, et la voilà qui connaît les roches principales et une bonne partie de leurs modifications aussi bien que vous et moi.

LE VOISIN.

Aussi bien que moi ! merci. Je n'en sais et n'en veux pas savoir le premier mot. Pauvre fille ! cela doit bien l'ennuyer.

DURAND.

L'ennuyer, elle ?... Vous ne savez pas ce que c'est que Louise ! Quel trésor de dévouement, d'abnégation ! Pourvu qu'elle se rende utile, elle est heureuse, n'ayant pas d'autre idée, pas d'autre instinct que le désir de servir et de contenter ceux qu'elle aime.

LE VOISIN.

Vous en parlez avec feu.

DURAND.

Eh bien, pourquoi donc pas ? Y entendez-vous malice ?

LE VOISIN.

Non. Je vous connais pour le plus rigide des hommes dans vos principes et dans vos mœurs ; mais je me demande si, l'aimant à ce point, vous ne songez pas à l'épouser.

DURAND, riant.

L'épouser, moi ? Ah ! la bonne idée ! Il n'y a que vous pour avoir des idées pareilles.

LE VOISIN.

À mon tour, je vous dirai : Pourquoi donc pas ? Vous êtes sans préjugés, vous !

DURAND.

Je ne sais pas ce que vous appelez des préjugés ; mais je sais que j'aime cette enfant d'un sentiment trop pur, trop paternel pour jamais songer à imposer mes quarante-cinq ans à sa verte jeunesse. Non, non, diable ! à moi une jeune femme ? Et le ridicule, et l'avenir, et le catarrhe, et le clabaudage, et la corruption inévitable autour des ménages mal assortis ! Est-ce qu'une fille d'Eve, dans une pareille situation, peut sans désespoir rester fidèle à un vieillard ? Non, vous dis-je ! Laissons Thérèse à Jean-Jacques Rousseau. Ces escapades ne sont permises qu'aux hommes de génie, lesquels eux-mêmes ne s'en trouvent pas toujours fort bien.

LE VOISIN.

Puisque vous êtes dans de si sages idées, je vois que je peux vous parler raison. Une femme de trente-deux ans est ce qu'il vous faut. Avez-vous vu ma nièce à la ville ?

DURAND, qui travaille son pavé.

Gryphée arquée ! trigonie gibbeuse...

LE VOISIN.

Qui ? ma nièce ? une griffée, une bossue ! Qu'entendez-vous par là, je vous prie ? Il n'y a ni griffes ni gibbosités dans

ma famille !

DURAND.

Eh ! je ne vous parle pas de votre nièce, mon cher ! J'examine ce que contient ce magnifique bloc d'oolithe ; c'est une vraie trouvaille que j'ai ramassée sur la grande route au moment où le cantonnier allait l'employer. Ce sont des pavés de rebut qu'ils brisent pour ferrer la voie. En détruisent-ils, ces malheureux, des échantillons précieux et rares ! Et pourquoi, je vous le demande ? Si tout le monde avait le bon sens de voyager à pied, comme je fais en tout pays et en toute saison...

LE VOISIN.

Vous êtes allé à la ville à pied et vous êtes revenu de même ?

DURAND, examinant son pavé.

Parbleu ! — Dix-sept espèces de débris dans une seule pierre ! Et quand je dis débris, beaucoup de sujets sont dans un état de conservation parfaite ! Voici la térébratule épineuse, la pholadomya fidicula, nerinea hieroglyphica, cidaris coronata...

LE VOISIN.

Et patati, et patata !... Mon ami, vous devenez insupportable, et, puisqu'il n'y a pas moyen de vous arracher une parole qui ait le sens commun,... je suis votre serviteur ! (Il prend son chapeau.)

DURAND.

Non, voisin ! Allons donc, pardonnez-moi ! Un moment de patience... Il y a là quelque chose qui m'intrigue... Est-ce la dent palatale d'un poisson, ou bien... ?

LE VOISIN.

Tenez, vous n'êtes peut-être pas si distrait que vous en avez l'air ! Vous faites la sourde oreille pour ne pas me répondre : mais je vous dis, moi, qu'il est temps de vous décider. Vous avez laissé faire des démarches, et j'apprends de ma sœur qu'étant allé à la ville pour voir sa fille, vous avez tout simplement oublié de leur rendre visite.

DURAND.

Eh bien, je n'ai rien oublié du tout. Je n'ai pu me résoudre, il est vrai, à faire cette visite embarrassante ; mais j'ai vu votre nièce à la promenade. Je l'ai trouvée fort bien, et, comme le mariage est une chose grave qui demande réflexion, je suis revenu chez moi pour réfléchir un peu.

LE VOISIN.

À quoi diable voulez-vous réfléchir ? Vous savez tout ce qui concerne cette jeune veuve. Elle est de bonne famille, elle n'a pas d'enfants, son âge est assorti au vôtre ; elle est sage, belle, instruite, aimable. Il n'y a qu'une voix sur son compte ; elle est au moins aussi aisée que vous...

DURAND.

Tout cela est vrai, mon voisin. Pourquoi vous enflammez-vous ? Est-ce que je vous contredis ? Je vous dis que je l'ai vu ! C'est une grande blonde, mince, élégante, un peu maigre, par exemple !

LE VOISIN.

Que diable me dites-vous là ?

DURAND.

Oui, oui, elle est un peu maigre... C'est dommage ! ... Et très-blonde... Je l'eusse préférée brune !

LE VOISIN.

Ah ça ! voisin, vous qui parlez du sens oculaire, je vous déclare que vous en êtes tout à fait dépourvu. Élise est petite, brune et d'un aimable embonpoint, comme on disait de mon temps. C'est une autre que vous avez regardée ; c'est son amie, madame de Saintos, que vous avez prise pour elle !

DURAND.

Ah !... Alors, votre nièce est cette brunette qui lui donnait le bras ? Oui, oui, j'ai fait attention aussi à celle-là... Diantre ! elle est jolie !... Un peu trop brune et un peu trop petite... Pourtant j'y penserai, elle le mérite... J'y pense ! Donnez-moi le temps de m'habituer à l'idée d'une petite brune, moi qui, depuis trois jours, ne cessais de méditer sur les particularités physiologiques d'une grande blonde.

LE VOISIN.

Durand, voulez-vous que je vous dise ma façon de penser ? Vous ne vous souciez ni des brunes ni des blondes. Vous n'avez pas la moindre envie de vous marier, et vous vous êtes dépêché de revenir pour n'avoir plus à y songer.

DURAND.

Non ; je suis un homme sincère, et je n'ai fait aucun raisonnement pour me dispenser de prendre un parti. Je suis revenu,... ma foi, parce que mes jambes m'ont ramené ici. Que voulez-vous ! l'habitude, le besoin de travailler, l'impossibilité de rester oisif, d'aller dîner en ville, de faire ma cour... Je n'entends rien à tout cela, moi, que diable ! Je n'ai jamais tenu de propos galants à une femme, je crains d'être l'âne qui contrefait le petit chien ; j'ai senti qu'on allait me trouver parfaitement ridicule, et je me suis dit... Non, je ne me suis rien dit. J'ai pris mon sac de voyage, je me suis mis à marcher, et me voilà arrivé sans trop savoir pourquoi ni comment.

LE VOISIN.

Si vous ne le savez pas, je vais vous le dire, moi ! Vous avez le mariage en horreur, et vous préférez rester vieux garçon. Je devais m'attendre à cela de la part d'un original de votre étoffe. Vous m'avez fait faire un pas de clerc en me priant d'écrire à ma sœur...

DURAND.

Ah ! permettez, je ne vous en ai pas prié du tout ; c'est vous qui me l'avez offert en me persuadant que je devais accepter.

LE VOISIN.

Vous n'avez pas dit non !

DURAND.

Je n'ai pas dit oui !

LE VOISIN.

Et, à présent, vous ne dites ni oui ni non ? Eh bien, ma nièce

n'est pas faite pour attendre votre bon plaisir, entendez-vous !... Elle ne manque pas de prétendants, elle ne vous connaît pas, et elle ne vous eût donné la préférence que pour me faire plaisir.

DURAND.

Oh ! en ce cas, voisin, c'est pour le mieux ! Je n'ai pas de scrupule à hésiter.

LE VOISIN.

Dispensez-vous d'hésiter davantage ; ma nièce n'est pas pour vous. Je vais lui écrire sur l'heure de se décider pour un autre, en lui demandant pardon

de la sotte démarche que mon amitié pour vous m'avait suggérée.

DURAND.

Oh ! si vous vous fâchez...

LE VOISIN.

Eh ! pardieu, oui, je me fâche ! J'en ai le droit.

DURAND.

Non.

LE VOISIN.

Si fait, et je suis bien aise de vous dire, en vous quittant, que vous gâtez à plaisir votre existence avec des billevesées ! Voilà un homme bien heureux et un citoyen bien utile, qui ne se plait qu'à remplir sa maison de pavés de rebut et de coquilles cassées ! Je vous avertis, moi, que vous ferez une sotte fin, que vous deviendrez un pédant ridicule, un cœur sec et frivole, un cerveau romanesque, un fantasque et un Cassandre !...

DURAND, riant.

Diable ! voilà bien des maux à la fois.

LE VOISIN.

Oui, oui, et que vous tomberez dans quelque déplorable folie, car l'homme est fait pour la famille, pour la société, et celui qui ne veut pas vivre comme les autres, celui qui n'a pas le goût des choses raisonnables... Je ne vous disque cela, monsieur Durand, je ne vous dis que cela, et souvenez-vous de ce que je vous dis ! (Il sort.)

Scène III

DURAND, seul.

En voilà, une kyrielle ! Faut-il que j'aie de la patience ! Mais il faut bien endurer quelque chose avec un homme en cheveux blancs, quand on est plus jeune d'une dizaine d'années et qu'on n'en a pas, de cheveux blancs. Ne dirait-on pas que c'est demain matin que je vais devenir cacochyme, que je dois me presser de chercher un bâton de vieillesse ? Eh ! allez vous promener avec vos sermons ! Avant de prendre un parti, il faut bien au moins que je consulte mon monde, mes parents, mon entourage, Louise même, Louise surtout, qui est nécessaire au repos et au bien-être de ma vie. Si elle craignait d'être rudoyée par une maîtresse acariâtre ! Louise s'est dévouée à moi, toujours, en toute chose, jusqu'à mordre à la science pour m'être utile. Quelle autre eût eu ce bon sens et cette générosité ? (Regardant sa collection.) Quand je pense qu'une femme ignorante et taquine pourrait jeter tout cela par la fenêtre et me forcer à m'occuper de ses chiffons, vouloir me mener au bal !... Mais où donc est Louise ? Elle est peut-être malade !... Et ce drôle de Jean Coqueret, pourquoi n'est-il pas là ? (Appelant.) Coqueret !... Coq...

Scène IV

DURAND, COQUERET.

COQUERET, portant sur ses épaules le sac de M. Durand.

Voilà, monsieur ! Bonjour donc, monsieur ! Monsieur est revenu ?

DURAND.

Apparemment... Bonjour, mon garçon. Où est Louise ?

COQUERET.

Très-bien, monsieur. Et vous-même ?

DURAND.

Je te parle de Louise !

COQUERET.

En vous remerciant, monsieur ! Et vous pareillement ?

DURAND.

Quand tu auras fini tes salamalecs, tu me répondras peut-être. Je te demande où est Louise.

COQUERET, agité.

Monsieur est bien bon. Louise est... Je ne sais pas, monsieur, où elle est, la Louise ; mais je peux bien dire à monsieur qu'elle et moi, on est comme frère et sœur, ni plus ni moins !

DURAND.

Tiens, je l'espère bien ! (À part.) Est-ce qu'il y entendrait malice ? Non, il est trop simple. (Haut.) Ah ça ! trouve-moi mon sac, qui doit être quelque part par là.

COQUERET, qui a posé le sac sur la table.

Le v'là, monsieur, je l'ai trouvé !.

DURAND.

Je l'avais donc perdu ?

COQUERET.

Oh ! monsieur ne l'avait pas perdu ; il l'avait laissé au bord de la route, sur un tas de pierres. Je m'en revenais du pré, où j'avais été conduire la vache avec Louise.

DURAND.

Alors, Louise est restée dans le pré ? Pourquoi disais-tu que tu ne savais pas où elle était ?

COQUERET.

Moi, j'ai dit ça ?

DURAND.

Oui, tu l'as dit.

COQUERET.

C'est étonnant, cela, monsieur. Je croyais bien avoir dit :

« Elle est avec sa vache. »

DURAND.

Et pourquoi s'occupe-t-elle encore des vaches ? Je l'en avais dispensée.

COQUERET.

Oh ! monsieur, elle ne veut pas faire la demoiselle ! Elle aime tant les bêtes !

DURAND.

Enfin pourquoi m'as-tu dit : Je ne sais pas ?

COQUERET.

J'ai cru que monsieur me demandait où était la cuisinière.

DURAND.

Allons, tu seras toujours aussi fou, aussi distrait ! Une vraie tête de linotte !

COQUERET.

Oh ! non, monsieur ! Depuis huit jours que monsieur s'est absenté, je ne suis plus de moitié si bête !

DURAND.

C'est-à-dire que c'est moi qui te rendais bête ?

COQUERET.

Oh ! non, monsieur, toute la faute était à moi ! Mais, depuis que Louise a entrepris mon éducation...

DURAND.

Ah ! Louise a entrepris... ?

COQUERET.

Oui, monsieur. Elle m'a dit comme ça : « Vois-tu Jean, tu impatientes notre maître avec ta bêtise ; faut te forcer l'esprit pour lui complaire, faut apprendre ! Moi, j'ai appris à seule fin de t'enseigner, et je vais t'enseigner bien vite, du temps que monsieur n'y est pas. »

DURAND.

Alors,... selon toi, elle ne s'est donné la peine d'apprendre qu'à ton intention ?

COQUERET.

Oui, monsieur, c'est comme je vous le dis.

DURAND, avec dépit.

Elle est, ma foi, bien bonne !

COQUERET.

Oh ! oui, monsieur, elle est diantrement bonne, c'est la vérité !

DURAND, à part, (il prend son marteau et travaille sa pierre avec humeur.)

Et moi qui attribuais ce beau zèle à son dévouement pour moi !... Mais c'est pour l'encourager, ce qu'elle lui a dit là... Au fond, elle ne songeait qu'à le rendre moins impatientant pour moi ; c'était encore une manière de me servir. Excellente fille ! (Haut.) Voyons, que t'a-t-elle appris, mademoiselle Louise ?

COQUERET.

La Louise ? Elle m'a commencé par le commencement, par les...

DURAND.

Par les granites ?

COQUERET.

Oui, monsieur.

DURAND.

Eh bien, qu'est-ce que le granit ?

COQUERET.

Ce que c'est ? ce que c'est ? C'est ce qu'on place au commencement des livres et au numéro 1 sur les rayons. C'est les montagnes du côté de Saint-Pierre.

DURAND.

Bien ! Après ? Cela se compose de... ?

COQUERET.

Ça se compose de, ... ça se compose de... trois choses, qui sont le... trois choses qui sont le... le... (Il prend divers échantillons et les montre à Durand.)

DURAND.

Allons ! tu ne sais pas les noms, tu ne les apprendras jamais ; mais l'œil et la mémoire du fait y sont toujours. Il faudrait au moins avoir une idée de l'histoire du globe... D'où

est sorti le granit, au commencement des choses ?

COQUERET.

Oh ! je sais, monsieur. Ça est sorti de l'eau, ou du feu, ou de l'air, c'est comme vous voudrez.

DURAND.

Comment ! c'est comme je voudrai ?

COQUERET.

La Louise m'a dit : « Monsieur n'est pas sûr, mais il aime mieux que ça soit sorti du feu, et ce sera ce que monsieur décidera. »

DURAND, à part.

On dirait qu'à eux deux, ils se sont moqués de moi ! Au fait, je n'ai là-dessus que des hypothèses ! (Rêvant en regardant le granit que Coqueret lui a apporté.) Qui résoudra à coup sûr le premier des problèmes ? Qui a présidé au spectacle de ces étonnantes formations ? granit ! la plus vulgaire et la plus mystérieuse des pierres ! tu es la clef qui ouvre tout, sauf le point de départ ! Derrière toi, il n'y a de prouvé que la fantaisie de nos systèmes ! Tu es le poème fabuleux (Louise entre) de nos rêveries, le témoin impénétrable des jours qui ne sont plus, le...

Scène V

Les Mêmes, LOUISE.

LOUISE, qui a interrogé Coqueret du regard en entrant, et à qui celui-ci a fait signe que leur maître était dans les espaces. De la part de Coqueret, cet avertissement n'a rien d'ironique, il est, au contraire, respectueux et admiratif.

LOUISE.

Bonjour, monsieur...

DURAND, tressaillant et quittant son pavé.

Ah ! bonjour, ma Louise ! bonjour, ma bonne fille ! (il l'embrasse au front, presque respectueusement.) Es-tu un peu contente de me revoir ?

LOUISE.

Oh ! oui, monsieur, bien contente.

COQUERET, bas, à Louise.

Pourquoi est-ce que tu ne l'embrasses pas, toi ? Embrasse-le donc !

LOUISE, bas.

Non !

DURAND, à Coqueret.

Pourquoi lui parles-tu tout bas ? (À Louise.) Qu'est-ce qu'il te disait ?

LOUISE.

Rien, monsieur, des bêtises !

COQUERET.

Ah ! non, monsieur, c'était pas des bêtises ! Je lui disais d'embrasser monsieur. C'était pour faire plaisir à monsieur ! Vrai !

DURAND, un peu ému.

Non ! elle a raison d'être plus réservée, plus sérieuse dans ses manières, à présent qu'elle est grande.

COQUERET.

C'est donc ça qu'elle ne veut plus que je l'embrasse, moi ? Mais, avec monsieur, qui est âgé, c'est pas la même chose.

DURAND.

Agé... âgé ! ...

LOUISE.

Voyons, monsieur, mettez-vous donc à votre aise ! (À Coqueret.) Va lui chercher sa veste et ses pantoufles. (Coqueret sort en courant par la porte de droite, qui conduit à la chambre de M. Durand.)

Scène VI

DURAND, LOUISE.

LOUISE.

Si vous êtes venu de la ville à pied, vous devez être las !

DURAND.

Las, moi ? Ah ça ! M. Coqueret, ton élève, t'a donc persuadé que je suis bien vieux ?

LOUISE.

Vous n'êtes pas vieux ; mais vous n'êtes plus tout jeune. Et votre vilain rhume que vous ne voulez pas soigner ! Vous avez déjà toussé trois fois depuis trois minutes.

DURAND.

Bah ! qu'est ce que ça fait ? Avec un petit mal chronique, on vit cinquante ans de plus ! Voyons, qu'as-tu fais de bon en mon absence ? Tu t'es faite l'institutrice de coqueret, à ce qu'il m'a dit ?

LOUISE.

Ah ! Il vous a dit... ?

DURAND.

Que tu l'avais entrepris sur le granit ; mais c'est peine perdue : tu n'en fera jamais rien qu'un âne.

LOUISE.

Pardon, monsieur, je vous en ferai un bon serviteur, car il est doux, courageux, de bonne volonté, et il vous aime. C'est bien quelque chose !

DURAND.

Oui, sans doute, il a de bons instincts ; mais il ne sortira jamais de la vie d'instinct.

LOUISE.

Et quel besoin avez-vous d'un savant pour vous servir ? est-ce que je ne suis pas là pour réparer ses petites gaucheries ?

DURAND.

Oh ! toi, Louise, c'est autre chose ! Tu as une belle mémoire, une docilité admirable. C'est un plaisir de t'enseigner quelque chose. Tu es beaucoup pour moi, ma chère Louise. Tant de soins, d'attentions ! Être servi comme un prince, dorloté comme un enfant, compris par quelqu'un qui s'intéresse à vos travaux, qui se prête à vos innocentes passions... Eh bien, qu'est-ce que tu as ? Tu es triste ?... À quoi penses-tu ?

LOUISE.

À rien, monsieur ; je regardais ce pavé, c'est une belle pièce.

DURAND, vivement.

N'est-ce pas ? Figure-toi qu'il y a là une dent fossile... Je m'imagine qu'il y aura une mâchoire entière, et que ce pourrait bien être le... Mais tu ne m'écoutes pas, tu parais souffrante !

LOUISE.

Non, monsieur.

DURAND, regardant le pavé.

Si c'était ce que je pense,... ce serait une rareté... Mais tu es triste, et cela m'ôte la joie du cœur. Tu travailles trop, je parie !

LOUISE.

Moi ? ! Il me semble, au contraire, que je ne fais rien pour vous payer de vos bontés. Après ce que vous avez fait pour moi, m'élever, m'instruire, me traiter toujours si doucement, avoir recueilli et soigné ma pauvre mère jusqu'à son dernier jour... Ça, voyez-vous, une pauvre femme que tout le monde repoussait et que vous m'avez appris à aimer et à respecter malgré tout le monde... Après une chose comme ça, si je n'avais pas bonne envie de vous servir et de vous soigner quand vous serez comme elle vieux et infirme...

DURAND.

Moi ? Je ne serai jamais infirme. Avec la vie active et sage que je mène...

LOUISE.

Tant mieux ! Mais je voudrais que vous eussiez besoin de moi : vous verriez si je me souviens !

DURAND.

Toi ! tu es un ange, et je suis loin d'avoir fait pour toi ce que j'aurais dû faire. Je t'ai vraiment négligée jusqu'à présent. Je ne voyais pas combien tu es intelligente. Je te traitais comme une paysanne ordinaire. Je te tenais à distance, derrière la porte pour ainsi dire, me persuadant que c'était assez de t'assurer le bien-être matériel, ne devinant pas que ton esprit avait besoin de culture et qu'un jour je pourrais causer avec toi comme avec une amie. Oui, oui, je mérite des reproches. J'ai été absorbé par mes livres, et il n'y a pas plus de deux ou trois mois que j'ai commencé à t'apprécier, à t'écouter, à te regarder !

LOUISE, à part.

Ah ! comme j'ai eu tort de ne pas rester derrière la porte !

DURAND.

Pourquoi rêves-tu quand je te parle ? Ne vois-tu pas que j'ai à cœur de réparer ma négligence ? Ne te dois-je pas cela ? Ne m'as-tu pas fait un bien immense ? Tu m'as ouvert le cœur à l'amitié, à un sentiment plus doux encore, que sans toi je n'aurais jamais connu, le sentiment paternel ! C'est vrai, cela. Vieux piocheur, je me serais desséché, pétrifié avec mes cailloux, n'est-ce pas ? Je serais devenu sombre, hypocondriaque, insupportable ! Ça commençait. J'avais des moments d'humeur, même avec toi. Tu dis que j'ai toujours été bon ! Tu oublies que bien souvent je t'ai traitée de niaise et d'étourdie ; mais ça ne m'arrivera plus, va, je t'en réponds !

LOUISE, à part.

Hélas ! tant pis.

DURAND.

Non non !... je n'aurai plus la folie,... je n'aurai même plus la pensée de te faire pleurer, pauvre enfant ! J'ai ouvert les yeux. J'ai reconnu... Oui, je pensais à cela tantôt en revenant ici.

LOUISE.

Vous pensiez trop. Vous avez laissé votre sac de voyage au beau milieu de la route !

DURAND.

Méchante, tu me grondes. Que veux-tu ! je pensais à toi. Je me disais :
« Une femme douce, instruite et charmante est un trésor dans une maison,
un rayon de soleil dans la vie d'un pauvre ermite !... Qu'ai-je besoin d'aller
chercher une compagne à la ville, quand tout près de moi... ? »

LOUISE.

Ah ! vous aviez l'idée de vous marier ? Votre voisin me l'avait dit. Eh bien,
est-ce que vous y renoncez ?

DURAND.

Oui, oui, sois tranquille ! Personne autre que toi ne commandera ici !

LOUISE.

Mais, monsieur, au contraire, je...

DURAND.

Sois tranquille, je te dis ! Mais je crois que j'ai faim, Louise ; je ne sais pas
si j'ai déjeuné ce matin. Je me sens la poitrine tout en feu...

LOUISE.

Je parie que vous n'y avez pas songé ! Votre repas vous attend. Allez donc,
monsieur, allez donc vite.

DURAND.

Mais... tu vas venir, n'est-ce pas ? Je n'entends plus que tu me passes mon assiette, c'est l'affaire de M. Coqueret. Tu causeras avec moi, tu me parleras de tes poules, de ton chevreau. Il va bien, ton petit chevreau ?

LOUISE.

Oui, oui, monsieur, allez !

DURAND.

Ah ! ma foi, j'ai le cœur content d'être revenu, de revoir ma maison, mon jardin, et toi surtout ! Au revoir, Louissette ! (il sort par le fond.)

Scène VII

LOUISE, seule.

Y a-t-il sur la terre un meilleur homme, un plus doux maître que celui-là ? Non, il n'y en a pas, et plus il me gâte, plus j'ai de crainte et de souci ! Le bon Dieu sait pourtant que ça n'est pas de ma faute, ce qui arrive ! Jamais je n'aurais pensé...

Scène VIII

LOUISE, **COQUERET**.

LOUISE.

Il est temps d'arriver !

COQUERET, qui apporte la veste et les pantoufles.

Ne me gronde pas, Louise ! Ce n'est pas ma faute. Je ne pouvais pas trouver les pantoufles, je n'en trouvais qu'une. C'est les rats qui avaient promené l'autre jusque sous le lit. Dame, c'est la faute à monsieur ! Il ne veut pas souffrir de chats dans la maison depuis ce gros matou qui t'avait mis le bras tout en sang, même ment que monsieur en était sens dessus dessous, et que...

LOUISE.

Cours donc le servir, bavard ! Il est en train de déjeuner ! M'entends-tu ? À qui est-ce que je parle ?

COQUERET.

Eh bien, qu'est-ce que je fais ? J'y cours ! Mais écoute un mot, Louise ! T'as pas voulu écouter dans le pré ce que je voulais te dire. Tu m'as renvoyé très-durement, faut m'entendre ici.

LOUISE.

Non nous n'avons pas le temps.

COQUERET.

C'est le temps qu'il faut prendre ; monsieur vient d'arriver, il est de bonne humeur, je vais lui dire ça tout chaud.

LOUISE.

Comment ? Quoi ? Qu'est-ce que tu veux lui dire ?

COQUERET.

Je lui dirai que je t'aime, que je suis affolé de toi, que j'en deviens imbécile ! ...

LOUISE

Oui ! essaye de lui dire ça, si tu veux qu'il t'envoie promener !

COQUERET.

Ça ne fait rien, ça sera dit, et, si tu veux dire comme moi...

LOUISE.

En voilà assez. Je t'ai dit que ça ne se pouvait pas, que je ne me voulais point marier de si tôt, et qu'il n'y fallait point du tout penser. Ne me parle donc plus de ça, je te le défends ! (Coqueret, qui a mis la veste et les pantoufles sur une chaise, s'assied dessus avec désespoir et se met à pleurer, la tête dans ses mains. Louise le regarde un instant, se détourne et se cache pour pleurer aussi. Louise essuie ses yeux.) Monsieur sonne ; allons ! va !

COQUERET.

Non, je ne veux plus servir, je me veux faire mourir !

LOUISE.

Allons ! es-tu fou ? Veux-tu faire attendre monsieur ?

COQUERET.

Il y a dix ans que je l'attends tous les jours, il peut bien m'attendre une fois !

LOUISE.

Tu veux me faire de la peine ?

COQUERET.

Je peux bien t'en faire, je ne t'en ferai jamais autant comme tu m'en fais !

LOUISE, sévère.

Alors, tu n'as plus d'amitié pour moi ? c'est fini ?

COQUERET.

Pourquoi est-ce que j'aurais de l'amitié pour quelqu'un qui me déteste ?

LOUISE.

Tu ne dis pas ce que tu penses. Nous avons été élevés ensemble, et tu sais que je t'aime beaucoup ; mais je ne peux pas t'épouser. Ça ne dépend pas de ma volonté... Allons ! ...

COQUERET.

Tu mens ! tu n'as plus ni mère, ni parents, ni rien ! tu ne dépends que de la volonté de monsieur, qui fait tout ce que tu

souhaites, et si... (On sonne encore.)

LOUISE.

Allons, tu ne veux pas obéir ? J'y vais, moi ! (Elle sort.)

Scène IX

COQUERET, seul.

C'est comme ça ? Elle ne m'aime point ? C'est donc qu'elle en aime mieux un autre ? Quel autre ? Elle n'en connaît guère d'autres que moi ; elle ne sort point, je ne la quitte point, je suis bien sûr que personne ne lui en conte ! Alors, c'est que je lui déplaît, je suis trop sot pour elle ! Ah ! si je m'écoutais... (il prend le marteau de M. Durand.) Je me casserais... (menaçant les collections) tout ce qu'il y a ici ! Oh ! oui-da ! non ! ça ferait trop de chagrin à monsieur ! et, si je me fendais la tête, ça le contrarierait ; un si brave homme ! En voilà un homme ! C'est bien fait. Il serait dans le cas de me pleurer, et, s'il savait la peine que j'ai, il commanderait à Louise de m'aimer. Eh bien !... ma foi, c'est ça ! Je vais lui dire la chose comme elle est. Bon le v'là ! je vais lui dire, ... et tout de suite... Ah bien, oui, mais... j'ose pas !

Scène X

DURAND, **COQUERET**.

DURAND, à la cantonade.

Non, non, ma fille, je ne veux pas manger davantage, ce n'est pas mon heure... Envoie-moi le café ici. (Haut, à Coqueret.) Ah ! tu es là, toi ? Pourquoi ne viens-tu pas quand je sonne, au lieu d'envoyer Louise à ta place ? C'est elle qui prend toute la peine !

COQUERET.

Oh ! mon Dieu ! Louise et moi, c'est bien la même chose, monsieur ; là peine de l'un, c'est la peine de l'autre, et...

DURAND.

Hein ? Comment l'entends-tu ?

COQUERET.

Je l'entends,... je l'entends que monsieur m'excusera : j'étais indisposé.

DURAND, qui ôte ses guêtres et met ses pantoufles.

Ah ! monsieur était indisposé ? Louise ne m'a pas dit cela.

COQUERET.

C est pour ne pas faire de peine à monsieur.

DURAND, souriant.

Tu crois donc que je t'aime bien tendrement ?

COQUERET.

Je sais que monsieur m'aime beaucoup, parce qu'il sait que je l'aime encore plus que beaucoup, et, comme monsieur a un bon cœur...

DURAND, qui a endossé sa veste.

Allons ! si tu le prends comme ça, tu n'as pas tort de compter là-dessus. Tu es insupportable, et pourtant tu es un bon garçon ! Qu'est-ce que tu as ? Voyons, la migraine ?

COQUERET.

Non. monsieur.

DURAND.

Une courbature ? un refroidissement ?

COQUERET.

Non, monsieur.

DURAND.

Eh bien, quoi, alors ?

COQUERET.

Je ne sais pas.

DURAND, impatienté.

Où as-tu mal ?

COQUERET, intimidé.

Nulle part, monsieur. Ça va mieux, ça se passe.

DURAND.

Enfin que sentais-tu tout à l'heure ? Parleras-tu ? Te moques-tu de moi ?

COQUERET.

Oh ! monsieur, par exemple !

DURAND.

Tiens, sais-tu ? tu as le cerveau fêlé, voilà ta maladie.

COQUERET.

Oui, monsieur, justement ; c'est ça.

DURAND.

Tâche de guérir, ou tu ne seras plus bon à rien. Allons, va me chercher mon café... et mon journal ; dépêche-toi !

COQUERET, à part.

Je n'oserai jamais !... Faut que je trouve une idée ! (il sort.)

Scène XI

DURAND, seul.

On se donne bien de la peine pour trouver le bonheur, on le cherche toujours où il n'est pas. Ah ! les philosophes ont très-bien qualifié nos vaines convoitises en les appelant l'amour des faux biens ! C'est très-profond, ce mot si vulgaire ! Certes, il y a quelque chose de menteur et de factice dans les satisfactions que donnent la fortune, l'ambition, la vanité. Quel besoin l'homme sage et bien portant a-t-il de ce luxe énervant des villes, de ces spectacles frivoles, de ces amours où le cœur n'est pour rien ? La plus simple fleur des champs...

Scène XII

DURAND, **COQUERET**.

COQUERET.

Monsieur, voilà votre café avec une lettre pour vous. (Pendant que Durand ouvre la lettre, à part.) J'ai trouvé mon idée, et elle est fameuse, celle-là ! Si ça ne réussit pas, ma foi ! j'aurai du malheur ! (Il s'éloigne un peu.)

DURAND, à part, ouvrant la lettre.

Ah ! c'est de mon voisin ! Est-ce un cartel qu'il m'envoie, ce vieillard terrible ? (Lisant.) « Je devrais n'avoir jamais aucun rapport avec vous ; mais, en ce moment, j'ai la main forcée. Des personnes qui désirent vous connaître et qui viennent de descendre chez moi veulent absolument que je vous invite à dîner. Comme c'est la seule occasion qui vous reste de réparer vos torts, je compte que vous ne me refuserez pas. Je vous attends à six heures. » Ah ! que le diable les emporte, ces personnes-là ! Que faire ? Je ne peux pourtant pas me brouiller avec ce brave voisin...

COQUERET.

Monsieur, on attend la réponse.

DURAND, avec dépit.

Dis que j'irai.

COQUERET, à la fenêtre, criant.

Monsieur ira. (Revenant, à part.) Il faut que je me dépêche de lui parler, puisqu'il va sortir. (Haut.) Monsieur... (À part.) Il ne m'écoute pas, il lit dans son journal. (Haut.) Monsieur, vous êtes un bon maître... un homme d'esprit... un grand savant... (À part.) Il ne m'entend pas du tout ! Je vais me plaindre un peu. (Il fait de grands soupirs.)

DURAND.

Eh bien, qu'est-ce ? Tu as mal aux dents ?

COQUERET.

Non, monsieur, c'est dans le cœur.

DURAND.

Bah ! c'est la croissance.

COQUERET.

Non, monsieur. Monsieur me prend toujours pour un enfant ; j'ai vingt-deux ans et demi passés.

DURAND.

Tiens ! c'est possible au fait. Eh bien, qu'est-ce que tu sens au cœur ? des élancements ?

COQUERET.

Oui, monsieur, ça me pique, ça me brûle et ça me poignarde !

DURAND.

Il y a quelque temps que tu éprouves cela ?

COQUERET.

Il y a déjà quelque temps, oui, monsieur.

DURAND.

C'est quand tu te fatigues ?

COQUERET.

Non, monsieur, c'est quand je pense à la Louise.

DURAND, tressaillant.

Ah ! oui-da ! vous vous permettez d'aimer Louise, monsieur le drôle ?

COQUERET.

Bon ! il a deviné ça tout de suite, ça va bien !

DURAND, tremblant de colère.

Répondez, faquin ! Vous...

COQUERET, effrayé.

C'est pas moi, monsieur, c'est elle.

DURAND.

Comment, c'est-elle ? Qu'osez-vous dire là !

COQUERET, se tenant la tête.

Oui, monsieur, c'est elle qui a idée de m'épouser. Moi, je ne m'en souciais déjà pas tant. Je lui disais : « Nous sommes trop jeunes ; » mais elle a dit comme ça : « Nous sommes en bon âge, moi dix-sept ans, toi vingt-trois ; c'est ce qu'il faut. » Mais, moi, j'allais toujours disant : « C'est trop tôt, Louise, c'est trop tôt ! » Pour lors, monsieur, elle est tombée dans un chagrin que, tout le temps que vous avez été absent, elle n'a fait que geindre et pleurer, si bien que je me suis laissé attendrir et que la pitié m'a rendu triste et malade, et que j'ai consenti à vous en parler, monsieur, pour lui faire plaisir, à cette pauvre fille ; car, pour elle, jamais elle n'oserait vous dire combien elle m'aime, même ment que, si vous la questionnez, elle est dans le cas de vous répondre que j'ai pris ça sous mon bonnet ; mais faut croire ce que je vous dis et pas ce qu'elle vous dira, et, comme je vois bien qu'elle en mourra, me voilà dans l'idée de l'épouser, et je viens vous le dire comme au meilleur de mes amis, à seule fin que vous lui commandiez le

mariage, et, comme elle vous est obéissante, aussitôt que vous aurez dit : *Il faut !* elle sera décidée, et vous aurez fait son bonheur. Voilà ce que c'est, monsieur : pardonnez-moi si j'ai dit quelque bêtise.

DURAND, après un moment de silence, d'une voix altérée.

Sortez ! (Coqueret, stupéfait, hésite. Durand, hors de lui.) Sortez donc !
(Coqueret sort tout penaud.)

Scène XIII

DURAND, seul.

C'est impossible ! Louise !... oh ! Louise !... aimer ce garçon-là ? Non, il est fou ! Je le chasserai, je chasserai Louise s'il est vrai que... je la tuerai ! (silence.) Mais qu'est-ce que j'ai donc, moi ? qu'est-ce que cela me fait ?... Cela me fait... cela me fait qu'elle est en quelque sorte ma fille adoptive, et que la fille de mon cœur et de mon intelligence ne peut pas se mésallier de la sorte ! Quoi ! descendre des hauteurs où ma tendresse et mon admiration l'avaient placée pour tomber dans les bras d'un rustre !... Ah ! les femmes ! On me l'avait bien dit que c'étaient les derniers êtres de la création ! Et moi qui faisais d'elle un ange, une sainte ! Voilà comme les savants n'entendent rien, mais rien, à la vie réelle... Mais non, non ! cent fois non ! Cela n'est pas, cela ne peut pas être. Il faut que je lui parle, là, tout de suite, que je l'interroge jusqu'au fond de l'âme, et que je la foule aux pieds si elle avoue... Mais qu'est-ce que j'ai donc ? Je n'ai jamais ressenti une pareille, colère ! C'est une colère fondée, oui, très-fondée, très-raisonnable. Une colère raisonnable ?... Non, la colère ne l'est jamais. Je veux me calmer, je veux prendre l'air, marcher, respirer ; oui, je veux chasser un peu, pour me remettre. (Il prend son fusil.) Après quoi..., de sang-froid, avec calme... Sortons ! je me sens très-mal ! (Il croit sortir, fait le tour de la

chambre et tombe accablé devant son bureau, la tête dans ses mains, son fusil près de lui.)

Scène XIV

LOUISE, DURAND.

LOUISE.

Monsieur... puisque vous dinez dehors, je crois qu'il serait temps de vous habiller. (Durand lui fait signe de ne pas le déranger.) Ah ! il travaille, il travaille à réfléchir. Pauvre maître ! il souffre peut-être... Non, il ne se rend pas compte ;... mais je vois le danger, moi, et je ne sais plus comment me conduire... S'il m'aime, c'est qu'il est décidé à m'épouser. Quel malheur pour moi ! J'en mourrai de chagrin !... Car de lui dire non après tout ce qu'il a fait pour moi, ça n'est pas possible. Je serais une ingrate, une lâche, un mauvais cœur ! Si je m'en allais !... Ça serait pire, il aurait trop de chagrin ; mais si je reste... ce pauvre Jean !... Mon Dieu ! mon Dieu !... Pourquoi faut-il que monsieur ait pris tant d'amitié pour une pauvre fille qui aurait pu être si heureuse à son service avec... ? Ah ! le voilà qui se réveille de ses pensées... Comme il est pâle ! Est-ce qu'il serait malade ?... Il ne manquerait plus que ça !

DURAND, brusquement.

Qu'est-ce que tu fais là ?

, LOUISE.

J'attendais pour vous dire l'heure ; mais... est-ce que monsieur n'est pas bien ?

DURAND, de même.

Moi ?... Tu es folle !

LOUISE.

Pourtant...

DURAND.

Ne me parle pas. Je suis préoccupé... Je travaille !... Va, laisse-moi !
(Louise veut sortir.) Où vas-tu ?

LOUISE.

Vous me dites de m'en aller.

DURAND.

Ce n'est pas une raison pour ne pas te demander où tu vas.

LOUISE.

J'irai où vous voudrez.

DURAND.

Ce n'est pas là une réponse... Où allais-tu ?

LOUISE.

Mais vraiment je ne sais pas, moi ! Je n'avais pas d'idée : je me retirais
d'auprès de vous pour vous obéir, voilà tout.

DURAND, désarmé.

Écoute, Louise, (Il la regarde.) Non, rien, une autre fois... Je ne me sens pas
disposé... (À part.) C'est incroyable, c'est absurde comme je souffre ! (il se
rassied accablé.)

LOUISE.

Si vous avez quelque reproche à me faire... le plus tôt serait le mieux,
monsieur ; je me dépêcherais bien vite de ne jamais recommencer.

DURAND, irrité.

Ah ! tu plaisantes ! Tu répètes les paroles de M. Jean Coqueret !

LOUISE.

Je voudrais vous faire rire. Quand vous riez, ça vous fait du bien !

DURAND.

Je n'ai aucune envie de rire. Assieds-toi, et réponds... Allons, réponds sérieusement.

LOUISE.

À quoi, monsieur ?

DURAND.

À quoi ! à quoi !... N'as-tu rien à me dire, aucune confidence à me faire ?

LOUISE.

Mais... non.

DURAND.

Tu hésites ! Tu mens !

LOUISE.

Vous me faites peur aujourd'hui. Je ne sais que vous dire, ne sachant pas ce que vous me demandez.

DURAND.

Tranchons le mot. Veux-tu te marier, oui ou non ?

LOUISE.

Moi ? Est-ce que j'ai jamais parlé de ça ?

DURAND.

Je t'en parle, moi ; il faut répondre.

LOUISE.

Eh bien !... non ! Je ne souhaite pas me marier.

DURAND.

Pourquoi cela ? Réponds donc !

LOUISE.

Je ne sais pas... Est-ce que vous voulez que je me marie ?

DURAND.

Il ne s'agit pas de moi.

LOUISE.

Si fait, monsieur. Il ne s'agit que de vous... Tout ce que vous me commanderez sera bien, tout ce que vous me défendrez sera mal... Je ne considère que vous, je n'ai pas de volonté pour moi.

DURAND.

C'est trop de soumission. Elle me trompe ! (Haut.) Alors... si je te disais... que je te conseille de te marier... sans quitter la maison, bien entendu... car je sais que tu m'es attachée.

LOUISE.

Il faudrait me dire aussi : « Je le veux, et je veux que ce soit avec telle personne. » Autrement, je n'ai rien à vous répondre.

DURAND, avec effort.

Eh bien, si je te disais : « Je veux que tu épouses... ce garçon qui me sert ? »

LOUISE.

Dame !... ce garçon est très-honnête, très-doux...

DURAND, éclatant.

Ah ! enfin nous y voilà ! Elle l'aime !

LOUISE, à part.

C'était pour m'épouser ! (Haut.) Monsieur, je n'ai pas dit, que je l'aimais.

DURAND.

Tu l'as dit.

LOUISE.

Non, monsieur.

DURAND.

Tu le lui as dit à lui-même.

LOUISE.

Je vous jure que non !

DURAND.

Il me l'a dit.

LOUISE.

Il a menti !

DURAND.

Prends garde ! je vais le lui faire répéter devant toi !

LOUISE.

S'il le fait, c'est qu'il a perdu l'esprit.

DURAND, (Il sonne.)

J'en aurai le cœur net ! Louise, il en est temps encore. Confesse-toi à moi, cela vaudra mieux qu'un scandale.

LOUISE.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! Mais de quoi donc m'accusez-vous ? Je n'ai rien à me reprocher. Je, ne peux pas confesser ce qui n'est pas !

DURAND.

Il vient !

LOUISE.

Qu'il vienne ! (À part.) Pauvre Jean ! qu'est-ce qu'il a donc pu dire ?

Scène XV

DURAND, LOUISE, COQUERET

COQUERET.

Monsieur !

DURAND.

Avance et réponds, maître Jean Coqueret : veux-tu épouser Louise ?

COQUERET, vivement.

Oui, monsieur !

DURAND.

Et penses-tu qu'elle y consente ?

COQUERET.

Oui, monsieur, si vous lui faites entendre la vérité. Pourquoi ne voudrait-elle point de moi ? Elle n'est pas plus que moi. Elle n'est pas même tant. Elle est une champie, et moi, j'ai mes père et mère. Elle est plus savante que moi, parce que vous l'avez rendue savante ; mais qu'elle me rende savant, je ne demande pas mieux. Vous lui donnez de bons gages, mais vous m'en donnez aussi plus que je n'en mérite. D'ailleurs, j'ai une dot. Nous

nous convenons donc assez bien. Je l'aime, elle ne peut me détester. Je suis un honnête homme, elle le sait bien ; vous aussi, monsieur, vous me connaissez. Par ainsi, dites-lui que ça vous contente, et elle fera son contentement de vous obéir.

DURAND, à Louise.

Tu l'entends ! Vous vous convenez, vous vous aimez, et vous n'attendez tous deux que ma permission pour vous marier.

COQUERET.

Oui, monsieur, c'est ça, vous parlez très-raisonnablement !

DURAND, à Louise, avec colère

Allons ! n'essaye plus de mentir !

COQUERET.

Ne la grondez pas, monsieur. Si vous la grondez, elle n'osera pas se confesser !

DURAND.

Je la gronde parce, qu'elle manque de franchise, et que je ne sais rien de plus lâche et de plus bas que le mensonge ?

COQUERET.

Parle donc, Louise, ou dis-moi de me jeter à l'eau, si je t'offense.

LOUISE.

Jean, vous vous y êtes mal pris pour réussir ! Vous pouvez m'aimer, je ne dis pas non, et je ne nie pas l'estime que je fais de vous ; mais je vous ai dit

tantôt dans le pré, et ici tout à l'heure encore, que je ne voulais point me marier de longtemps et que je vous défendais de m'en reparler. Vous ai-je dit cela, oui ou non ?

DURAND, à Coqueret.

Te l'a-t-elle dit ? Réponds, parle ! Allons donc !

COQUERET.

C'est vrai qu'elle l'a dit.

DURAND.

Et pourquoi m'as-tu fait le mensonge qu'elle était folle de toi, qu'elle pleurait, qu'elle t'avait fait les avances, et qu'elle n'osait pas me le confier ?

LOUISE.

Tu as inventé tout ça ! C'est très-vilain, de mentir !

COQUERET.

J'espérais que monsieur te conseillera à mon idée !

DURAND.

Eh bien, c'est une infamie, et, pour cela, je vous chasse !

COQUERET, pâissant.

Ah !... Et toi, Louise ?

LOUISE, émue.

Moi, je...

DURAND.

Elle aussi vous congédie ! Dehors au plus vite !

COQUERET, très-sombre.

C'est bien, monsieur, on y va.

DURAND.

Attends ! tes gages !...

COQUERET.

Merci, je n'en ai pas besoin, (Il sort.)

Scène XVI

DURAND, **LOUISE**.

LOUISE, courant après lui.

Jean ! écoute... écoute donc !

DURAND, la prenant par le bras avec violence et la faisant rentrer.

Laisse-le partir ! De quoi te mêles-tu ? Quand je te débarrasse d'un bavard et d'un menteur dont la sotte langue te déshonorait !...

LOUISE.

Il ne l'a pas fait à mauvaise intention, monsieur. Vous voyez bien qu'il a perdu la tête ! Pauvre garçon ! Il vous servait bien, il vous aimait. Sa simplicité vous divertissait plus souvent qu'elle ne vous impatientait... Vous le regretterez, monsieur ! Et qui sait si vous ne vous reprocherez pas... ?

DURAND.

Qu'est-ce que j'aurai à me reprocher ? Voyons ! tes regrets ? Ils sont donc bien grands ?

LOUISE.

Il ne s'agit pas de moi, monsieur ! Je ne vous parle jamais de moi, je ne vous ai jamais rien demandé pour moi !... Mais, pour vous-même, ne dois-je pas... ? N'est-ce pas bien sévère de renvoyer un bon sujet qui vous sert avec franchise depuis dix ans... depuis son enfance, pour une seule faute, pour un petit mensonge qui ne vous fait aucun tort, et dont moi seule

aurais le droit de me fâcher ?

DURAND.

Ainsi, tu le lui pardonnes ? On peut être insolent avec toi...

LOUISE.

Il ne l'a jamais été.

DURAND.

Ce n'est pas la dernière des impertinences de se vanter de ton affection ?

LOUISE.

C'est selon comme il en parle. Il ne sait guère s'expliquer. S'il vous a dit que je l'aimais de grande amitié, il n'a pas menti. N'avons-nous pas été élevés ensemble, sous vos yeux, par la bonne Rosalie ? Ne dois-je pas le regarder comme mon frère ?

DURAND.

Non ! car je ne le considère pas comme mon fils. Il est trop au-dessous de toi par l'intelligence.

LOUISE.

Bah ! l'esprit ! ... C'est une belle chose, je n'en disconviens pas ; mais ça n'est pas tout : la bonté vaut encore mieux, et je n'oublierai jamais que, quand tous les autres enfants de mon âge me repoussaient en me traitant de champie, les pauvres enfants, sans savoir ce qu'ils disaient et croyant me faire une grande honte, il y en avait un qui me consolait et me protégeait toujours, et celui-là, c'était Jean ! Jean tout seul, pas d'autre que lui !

DURAND, avec douleur.

Et moi ! et moi ! Je ne t'ai donc pas consolée, je ne t'ai donc pas protégée, moi ?

LOUISE.

Vous, cela n'est pas étonnant, un homme comme vous, qui n'a que l'idée de faire bien, et qui est au-dessus de tout le monde !... C'est comme le bon Dieu, il n'a pas de mérite à être

ce qu'il est, il ne pourrait pas être autrement ; mais ce pauvre petit Jean, qui, avant d'entrer chez vous, n'avait pas été mieux élevé qu'un autre...

DURAND, à part.

Ah ! toujours lui, toujours ce Jean, cet imbécile, ce Jocrisse, ce Pierrot ! Oh ! les femmes ! les femmes ! Il y a de quoi devenir fou ! (Regardant Louise, qui se penche à la fenêtre.) Eh bien, tu lui parles, tu l'appelles ?

LOUISE.

Non, monsieur, je le regarde, je le suis des yeux. Savez-vous que ça m'inquiète, de l'avoir vu sortir en refusant ses gages et en me regardant d'un air... Le voilà qui se promène du côté de l'eau !...

DURAND, ému.

Est-ce que tu le crois capable... ?

LOUISE.

De s'y jeter ? Ma foi, que sait-on ? Il m'en a menacé deux fois aujourd'hui. Il n'a pas la tête bien forte... Être chassé comme ça de chez vous, qui êtes si juste et si bon, c'est une grande honte, et on est capable de croire dans le pays qu'il a fait quelque chose de bien mal ! Le voilà déshonoré pour un mot dont il n'a pas senti la conséquence, pauvre Jean !

DURAND, jaloux.

Louise, tu pleures !

LOUISE.

Eh bien, oui, monsieur, je pleure... C'est mon camarade, mon ami d'enfance, mon bon compagnon de travail, mon pareil, à moi !

DURAND, prenant machinalement son fusil.

Ah ! malheureuse ! c'est de la passion que tu as pour lui, et je ne sais ce qui me retient... (il fait un pas vers la fenêtre.)

LOUISE.

Vous voulez le tuer ? Eh bien, vous me tuerez d'abord !

DURAND, quittant son fusil, à part.

Mon Dieu ! mon Dieu ! préservez-moi ! sauvez-moi ! J'ai eu envie de la tuer aussi ! (Haut.) Voyons, ne crains rien, quitte cette fenêtre...

LOUISE.

La quitter ?... Mais non, monsieur ! Voyez, le voilà qui court tout droit vers la rivière... Monsieur ! rappelez-le, pardonnez-lui !... (Criant.) Jean ! reviens !... Monsieur te pardonne, Jean ! Il ne m'écoute pas !... Ah ! ce n'est pas possible de le laisser faire ! (Elle sort en courant.)

Scène XVII

DURAND, seul.

Elle en est folle, la maudite créature ! folle de ce nigaud, de cet écerelé, de ce manant !... J'ai eu beau m'en moquer, le rabaisser à ses yeux, l'humilier devant elle : il est jeune, il est beau garçon, et cela suffit ! Elle l'aime parce qu'il a vingt ans, parce que, le premier, il a osé lui parler d'amour ! elle l'aime parce que cela me révolte ! oui, par esprit de contradiction, pour me faire souffrir, pour me désespérer !... Pourtant, si c'était seulement de la bonté, de la pitié... J'ai

eu un accès de violence... Certes, je lui ai fait peur. (Regardant par la fenêtre.) Ah ! les voilà qui reviennent, il la suit comme un chien... Ils ne se parlent pas... Elle le ramène ici ! Quoi ! je vais le voir, lui parler ?... Non, je ne veux pas, je le hais, ce misérable !... Les voilà qui s'arrêtent... Ils causent ensemble... Que peuvent-ils se dire ? Peut-être se moquent-ils de moi... Malheur à eux, s'ils s'entendent pour exploiter ma faiblesse !... Si je pouvais surprendre... Non, ils entrent dans la maison ;... mais, de ma chambre,... j'écouterai, oui ! J'entendrai peut-être ce qu'ils diront ici, et, s'ils ont l'audace de me railler,... eh bien, je les tuerai tous les deux !... Ah ! c'est horrible !... Non ! je... je ne sais pas ce que je ferai. J'ai envie de me tuer tout de suite pour me préserver de la démence... (il sort par la porte

de droite en emportant son fusil d'un air égaré. Louise et Coqueret entrent par la porte du fond.)

Scène XVIII

LOUISE, COQUERET.

LOUISE.

Voyons, entre, n'aie pas peur, remets-toi... Il n'est pas là... Ne lui montre pas ta peine, parle-lui honnêtement, et surtout ne pleure pas ; car, de te voir pleurer, ça me fait perdre la tête, je ne sais plus ce que je dis ni ce que je fais !... Laisse-moi arranger tout cela du mieux que je pourrai.

COQUERET.

Tu ne peux rien arranger, puisque tu me hais !

LOUISE.

C'est faux ! je t'aime !

COQUERET.

Oui, tu m'aimes comme ton petit chien, comme tes poules ! Tu as bien pleuré quand la pigeonne blanche a été mangée par la belette !

LOUISE.

Tu dis des folies, des sottises ! Je t'aime comme tu le mérites ; mais tu vois bien que monsieur...

COQUERET.

Quoi ! monsieur, monsieur ? Toujours monsieur ! Qu'est-ce que ça lui fait, tout ça, à monsieur ? Est-ce que ça le regarde ? est-ce qu'il me prend pour un mauvais sujet ? est-ce qu'il ne me connaît pas ? est-ce qu'il ne sait pas que je l'aime autant que tu peux l'aimer, que je me flanquerais dans le feu pour lui comme pour toi, et que, si j'étais à sa place et lui à la mienne, je le marierais avec toi, comme je souhaite qu'il nous marie ?

LOUISE.

Ne parle pas si haut, Jean ; monsieur est peut-être par là dans sa chambre ! Tout ce que tu dis là, c'est justement ce qu'il ne faut pas lui dire ! C'est ça qui le fâche ! Il ne veut pas, ... il ne veut pas de gens mariés à son service, tu sais bien ; il y a des maîtres qui n'aiment pas ça !

COQUERET.

Oui, oui, des mauvais maîtres qui ne pensent qu'à eux ; mais ça n'est pas des maîtres comme M. Durand, qui veut qu'on soit heureux chez lui. Voistu, Louise, s'il est fâché, c'est ta faute ! Si tu avais dit comme moi ; ... mais tu ne pouvais pas dire comme moi, puisque tu ne veux point de moi.

LOUISE.

Ça n'est pas ça, Jean ! Voyons ! écoute-moi... (L'attirant vers la fenêtre et lui parlant à demi-voix.) Je t'épouserais bien s'il le voulait, et je...

COQUERET, avec joie.

Vrai ?... bien vrai, Louise ?

LOUISE.

Bien vrai ! mais ça n'est pas si aisé que tu crois ! il y a des raisons que tu ne devines pas, que je n'ose presque pas deviner moi-même, et que j'ose

encore moins te dire. Est-ce que tu ne peux pas faire un effort pour les deviner ? Voyons ! si monsieur, en me voyant devenir grande, avait pensé malgré lui...

COQUERET, haut, sans intention.

Louise ! ça n'est pas bien, ce que tu veux me donner à entendre. Comment ! tu crois,... tu t'imagines... ? Non, ça n'est pas bien ; c'est faux ! Monsieur est un homme raisonnable, et tu le prends pour un fou ; c'est un homme qui a de l'esprit plus que toi et moi, et tu le prends pour une bête ; enfin monsieur est le plus honnête homme que la terre ait jamais porté, et tu t'es mis dans l'idée qu'il avait de mauvaises idées sur toi ? Tiens ! ça me fâche, ça me met en colère !... Si un autre que toi me disait ça, il aurait déjà mon poing sur la mâchoire !

LOUISE.

Allons ! tu ne comprends donc pas encore ? Je te dis que monsieur a certainement l'idée de m'épouser. Est-ce que, sans cela, il serait jaloux de moi ? Non, va ! je le connais aussi bien que toi : c'est le plus grand cœur d'homme que le bon Dieu ait fait, et jamais il ne m'empêcherait d'aimer quelqu'un d'honnête, s'il n'était pas décidé à me prendre pour sa femme.

COQUERET.

Eh bien, ça n'est pas vrai, Louise, ça ne se peut pas ! Songe donc ! Monsieur t'aurait donc élevée comme ça à la brochette pour te dire un beau matin : « Te voilà jeune fille et me voilà vieux homme, tu vas me payer mes bontés, mes soins, tout ce que j'ai fait pour toi,... c'est-à-dire pour moi, et tu ne pourras pas me refuser, car j'ai été bon pour ta mère, et je te prendrai par le plus sensible de ton pauvre cœur, et, encore que tu aimes le petit Jean, faudra l'oublier pour n'aimer que moi. » Non, non ! Louise, ça serait d'un égoïste, et, mordieu ! monsieur ne l'est pas. Va-t'en le trouver, dis-lui que tu m'aimes, et tu verras. Oui ! j'en mets ma main au feu, monsieur te dira : « Louise, je n'ai eu qu'une idée en te prenant chez moi, c'est de te rendre heureuse, et, si tu pensais le contraire, cela serait un affront et une injustice que tu me ferais. » Voilà ce que monsieur te répondrait, si tu avais le

courage de m'aimer franchement ; mais tu ne m'aimes pas assez pour l'avoir, ce courage-là, et peut-être que l'ambition te tire par un bras pendant que l'amitié te retient par l'autre.

LOUISE.

Eh bien, non, Jean, ça n'est pas comme ça ! Je n'ai point d'ambition, et j'étais entre deux amitiés sans savoir à laquelle entendre ; mais ce que tu viens de me dire change mes idées, et je vois que tu n'es en rien au-dessous de monsieur, puisque tu ne veux pas douter de lui. Qui sait même si ce n'est pas lui qui est pour le moment au-dessous de toi ?... Tu as bien parlé, Jean ; tu vaux mieux que moi, et c'est pour ça que me voilà décidée. Va-t'en m'attendre au jardin, je veux lui parler tout de suite, et, sois tranquille, je ne craindrai plus tant de lui faire de la peine. Tu m'as fait comprendre que, s'il ne surmontait pas cette peine-là, il ne serait plus lui-même, et ne mériterait plus de nous tant d'estime et de respect. Va vite, et ne crains rien ! Je t'aime, mon bon Jean ! Je t'aime de tout mon cœur !

COQUERET.

Oh ! merci, merci, ma Louise, (Il sort.)

Scène XIX

LOUISE, seule. Elle va pour entrer chez Durand.

Tiens ! pourquoi donc a-t-il ôté sa clef ? Il ne l'ôte jamais. Il sait bien que personne n'entrerait chez lui sans frapper.

Est-il malade, qu'il s'est enfermé comme ça ? (Elle frappe.) Monsieur, c'est moi, Louise ! Il ne répond pas, il ne bouge pas, il dort peut-être... Dormir dans le jour, ce n'est pas sa coutume. Il n'aime pas ça. Il faut donc qu'il soit bien fatigué ? Cela m'inquiète ! S'il a entendu ce que nous disions... Non ! on n'entend pas de sa chambre, à moins de se mettre tout près de la porte, et monsieur n'est pas homme à écouter comme ça ! Et, d'ailleurs, Jean n'a dit sur lui que de bonnes paroles,... des paroles que je veux lui dire à lui-

même... Aurai-je ce courage-là ? Il souffrait tant tout à l'heure ! Ah ! il souffrait bien, puisqu'il était méchant ! Pauvre homme, mon Dieu ! je ne sais plus que faire !... Est-ce que... ? Mais oui ! il a repris son fusil ! Qu'est-ce qu'il avait besoin d'emporter son fusil dans sa chambre ? Bah ! je suis folle !... J'aurais bien entendu !... Pourtant j'ai été un peu loin pour chercher Jean. Du temps que je courais, il aurait pu... (Appelant.) Monsieur ! monsieur ! (Elle frappe.) Pas de réponse ? Ah ! ça me fait une peur que j'en deviens folle ! Monsieur !...

Scène XX

DURAND, LOUISE.

DURAND, un livre à la main.

Eh bien, qu'as-tu donc ? Est-ce que le feu est à la maison ?

LOUISE, confuse.

Mon Dieu, monsieur, excusez-moi, je me figurais... Je pensais que vous dormiez !

DURAND.

N'ai-je pas le droit de me reposer, et faut-il me faire un pareil vacarme ? Que veux-tu ? à qui en as-tu ?

LOUISE.

C'est que,... comme vous dînez en ville...

DURAND.

Après ?

LOUISE.

Il faudrait vous habiller, monsieur ! Vous n'allez pas sortir avec vos pantoufles et votre habit du matin ?

DURAND.

Bah ! à la campagne !

LOUISE.

Et puis, monsieur,... c'est... c'est Jean qui est revenu.

DURAND, feignant la préoccupation.

Quel Jean ? M. Coqueret ? Eh bien ?

LOUISE.

Monsieur l'avait chassé, et moi...

DURAND.

Je l'avais chassé, et toi... Je n'y suis plus du tout. (Il affecta de regarder son pavé.)

LOUISE, à part.

Le voilà retombé dans sa fantaisie, Dieu soit loué ! (Haut.) Alors, monsieur ne pense plus du tout... ?

DURAND.

Voyons ! tu me déranges, tu me tourmentes, il faut en finir. J'ai chassé Coqueret pour un mensonge. S'est-il justifié ? se repent-il ?

LOUISE.

Oh ! oui, monsieur, beaucoup, et...

DURAND.

Et tu lui as pardonné ? Ça te regarde, ma chère enfant, ça te regarde, si tu le juges digne de pardon...

LOUISE.

Bien certainement, et même...

DURAND.

Tu comprends que je ne peux pas attacher à cela une grande importance, moi ! C'est à toi de réfléchir, et, si tu crois devoir...

LOUISE.

Monsieur, vous êtes encore fâché contre lui ou contre moi !

DURAND, sèchement.

Où prends-tu ça, ma chère ?

LOUISE.

Dans votre air d'indifférence. Je ne veux pas me marier si ça contrarie monsieur ; mais, si monsieur voulait me permettre de lui expliquer la conduite de Jean...

DURAND, jouant mieux son rôle.

Ma chère enfant, tu me conteras cela un autre jour. Tu vois que je n'y ai pas la tête aujourd'hui. J'ai mille préoccupations beaucoup plus graves : un

travail à terminer, des affaires à régler, des préparatifs,... car tu sais qu'il est question pour moi d'un mariage avantageux.

LOUISE.

Ah ! vraiment, monsieur ? vous voilà décidé ? Quel bonheur !

DURAND.

Quel bonheur ! quel bonheur !... Pour moi, oui, peut-être ! mais pour toi ? Si tu déplaïs à ma femme ?...

LOUISE.

Oh ! que non, monsieur ! Je l'aimerai tant ! je la servirai si bien ! Vous verrez qu'elle m'aimera aussi !

DURAND.

Espérons-le. Pourtant... tu es jeune... tu n'es pas... précisément jolie... Es-tu jolie ? passes-tu pour jolie, toi ? J'avoue que je ne m'y connais guère, et que l'habitude que j'ai de ta figure fait que je ne la juge pas.

LOUISE.

Eh bien, monsieur, je ne suis pas du tout jolie ; mais qu'est-ce que cela peut faire à madame ?...

DURAND.

Ah ! tu sais, il y a des femmes jalouses,... ridicules ! si la mienne allait se persuader que je t'ai remarquée, que j'ai du plaisir à te regarder ? Ce serait assurément une grande folie, une grande erreur ! De ma vie, je n'ai songé...

LOUISE.

Oh ! monsieur, je le sais bien, et madame verra bien vite qu'elle peut être tranquille là-dessus, surtout si je suis mariée...

DURAND.

Ah ! voilà. C'est ce qu'il faudrait ; mais tu ne veux pas ! tu hésites du moins.

LOUISE.

Oh ! mon parti est pris. Du moment que ça peut être utile, nécessaire même au repos et au bonheur de monsieur, je suis bien contente de pouvoir contenter monsieur.

DURAND, avec ironie.

Il ne faudrait pourtant pas te sacrifier !

LOUISE.

Non, monsieur, je ne me sacrifie pas, et, si vous me permettez de suivre mon inclination...

DURAND, fronçant le sourcil.

Ton inclination ?... (Se remettant.) Allons, je suis fort aise que tu veuilles bien en convenir à la fin ! Je vois que Jean ne m'avait pas trompé, et que tout s'arrange pour le mieux ! Ce garçon est un excellent sujet, une bonne nature... Dis-lui que je regrette de l'avoir mal jugé, ... et dis-lui aussi que c'est ta faute plus que la mienne.

LOUISE.

Ça, c'est vrai ! je n'aurais pas dû le démentir.

DURAND.

Va le trouver, et laisse-moi travailler. J'ai encore une demi-heure avant le dîner de mon voisin.

LOUISE.

Votre voisin ? Mais le voilà, monsieur, il vient vous chercher.

DURAND.

Alors, laisse-nous. (Louise fait la révérence au voisin qui entre. Elle sort.)

Scène XXI

DURAND, LE VOISIN, puis COQUERET, puis LOUISE.

LE VOISIN.

Vous n'êtes pas plus prêt que ça ? Je parie que vous alliez oublier de tenir votre promesse !

DURAND.

Non, cher voisin, pas du tout. Mais est-ce que vous exigez que je sois en toilette ?

LE VOISIN.

Oui, certes ; les personnes qui veulent faire connaissance avec vous sont des dames.

DURAND.

Alors, c'est différent, (Il sonne.) Vous ne m'aviez pas dit... (À Coqueret qui entre.) Mon habit noir, une cravate blanche ! (Coqueret entre dans la chambre à droite.)

LE VOISIN.

Est-ce que vous n'êtes pas bien ? Je vous trouve la figure allongée depuis ce matin.

DURAND.

C'est possible. J'ai éprouvé une grande secousse.

LE VOISIN.

Quoi donc ? Un accident ?

DURAND.

Oui ! un pavé...

LE VOISIN, montrant le pavé.

Ah ! vous pensez toujours à vos gryphees, à vos gibbosités ?

DURAND.

Non ! c'est un autre pavé qui, en parlant par métaphore, m'est tombé sur la tête, un pavé bien lourd, et qui m'a surpris dans mon rêve de bonheur égoïste ! Mais vous aviez raison, mon ami, les rêves nous égarent, et il faut quelquefois faire comme tout le monde. (Regardant Coqueret, qui lui présente son habit.) Les gens les plus simples en savent quelquefois plus long sur la morale du cœur et les délicatesses de la conscience que les plus orgueilleux savants. (Passant son habit.) Vous permettez ? (À Coqueret.) Merci, mon garçon ! Et la cravate ?

LOUISE, qui est entrée avec la cravate.

Voilà, monsieur !

LE VOISIN, pendant que Durand met sa cravate.

Je suis content de vous voir dans le vrai. Avec un homme d'esprit comme vous, il y a toujours de la ressource... J'étais fâché contre vous tantôt ! oh ! mais très-fâché. Je le disais à ma sœur...

DURAND.

Tiens ! Elle est donc chez vous, votre sœur ?

LE VOISIN.

C'est elle qui veut vous voir. Sans elle et sans ma nièce, qui a pris votre parti...

DURAND, qui met des souliers avec l'aide de Coqueret.

Et votre nièce aussi est chez vous ? Diable ! ...

LE VOISIN.

Comment, diable ?... Allez-vous me dire encore qu'elle est trop grande, trop petite, trop brune, trop blonde ? Ces dames ont voulu venir vous enlever. Elles sont là, dans ma voiture. Regardez ! (Il le mène à la fenêtre.)

DURAND.

Comment ! c'est là votre nièce ? Eh bien, ce n'est pas elle que j'ai vue ! Je ne la connaissais pas du tout.

LOUISE, près de la fenêtre.

Ah ! monsieur, elle est belle comme un ange, cette dame !

DURAND.

Oui, certes ! une beauté sérieuse et douce !

LOUISE.

Vous voyez bien que vous avez des yeux !

LE VOISIN.

Rendez grâce à votre étoile, mon cher. Elle est entichée de science ; car, sans vous avoir vu, et rien que sur le bien qu'on lui a dit de vous, elle s'est fourrée dans les livres depuis huit jours, et sa mère craint qu'elle n'en devienne folle.

DURAND, ému.

Ah ! vous croyez qu'elle s'intéressera... ? (À Coqueret.) Attache donc ce cordon de soulier... (Au voisin.) Et elle a la bonté de... ?

LOUISE.

Attendez, monsieur, votre cravate va très-mal ! Et puis il ne faut pas avoir l'air d'un ébouriffé ! (Elle lui arrange les cheveux.)

DURAND.

Ne la faisons pas attendre ! Partons, partons, voisin !

COQUERET.

Et notre mariage, monsieur ?

DURAND.

En même temps que le mien, mon garçon ! Bientôt !

LE VOISIN.

Ah ! vous les mariez ? Vous faites bien ! (Ils sortent.)

Scène XXII

LOUISE, COQUERET.

COQUERET.

Eh bien, qu'est-ce que je te disais, ma Louise ? Tu vois bien que...

LOUISE.

Oui, mon Jean, tu avais raison ! Monsieur a sauvé sa dignité, et tu as sauvé notre bonheur.

-
1. ↑ Il eût fallu, pour arriver à la couleur locale, faire parler à mes personnages ou leur dialecte ou leur accent méridional, dur comme le rocher et ronflant comme la bourrasque. Je suis loin de faire fi d'une harmonie si bien caractérisée ; mais tous les lecteurs n'eussent peut-être pas été aussi dociles que moi à recevoir cette impression d'un milieu particulier. J'ai pu faire accepter quelquefois une imitation assez fidèle du langage *vieux français* des paysans du centre ; mais *le drac* est une tradition provençale, et je n'avais autre chose à faire que de m'en tenir à la manière de s'exprimer la plus familière et la plus répandue en France dans toutes les classes du peuple. On ne me fera donc pas, j'espère, de critique pédante si mes personnages populaires se permettent toutes les incorrections qui leur sont naturelles. J'ai

cherché le contraste soutenu entre le lyrisme et la trivialité. Si on me le reproche, je rappellerai aux critiques que les artistes ont quelquefois le droit de répondre : « Je l'ai fait exprès. »